38e Année. N° 18.

OCT 13 1931

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 SEPTEMBRE 1931

		Pages.
ry Bremond. . .	*Une Guerre de religion*	241
ncesse Bibesco . .	*Croisade pour l'Anémone* (fin)	261
E. Blanche.	*Tableaux d'une Existence*	281
ques Chardonne. .	*Claire.* — III	318
Jean Aubry	*Beckford, ou l'Ermite de Fonthill* . .	348
is Hautecœur. . .	*Formes méditerranéennes.* — I	372
nçois Porché . . .	*Jacques Copeau ou le Législateur.* . .	388
n Mistler	*L'Ami des Pauvres.* — II.	407
n Allary	*De MacDonald à MacDonald.*	423
é Arnaud.	*Empire State Building*	436
dimir d'Ormesson.	*Les prochains Entretiens de Berlin.* .	452
ry Bidou	*Le Mouvement littéraire*	468

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

A la Poursuite du Vent

par ROBERT DE TRAZ

La Retraite au Désert

par GEORGES MANUE

Une Passion malheureuse

par E. DE GRAMONT

Tableaux de Corfou

par JACQUES BOULENGER

L'Influence de la Philosophie bergsonienne en France

par RENÉ LE SENNE

Les Lettres perdues de Shelley à Harriet

par LESLIE HOTSON

UNE GUERRE DE RELIGION SOUS L'ANCIEN RÉGIME

LE SECRET DES MYSTÈRES

I

Dans un petit livre, publié pour la première fois en 1680, et depuis très souvent réédité, un des écrivains dévots les plus populaires de ce temps-là, M. Letourneux — il a son chapitre dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve — répète à satiété que « *la meilleure manière d'entendre la sainte messe* » — c'est le titre de son livre — est « de s'occuper l'esprit et le cœur des paroles et des actions qui composent la Liturgie ». De telles vues nous sont aujourd'hui si familières que d'abord on s'étonne que Letourneux les expose si longuement, enfonçant par là, semble-t-il, une porte ouverte. Et l'on s'étonne plus encore qu'il ait cru nécessaire de consacrer à les défendre le dernier quart de son livre, une centaine de pages! C'est un fait néanmoins que, pendant près de deux siècles, cette méthode a été dénoncée comme scandaleuse, voisine de l'hérésie, et, pour comble d'horreur, comme janséniste. Quand on étudie cette invraisemblable querelle, on croit se trouver soudain transporté dans un manoir à l'envers. Écoutez plutôt un esprit judicieux, le P. Judde, Jésuite que Bourdaloue estimait fort :

Première méthode pour bien entendre la messe; suivre le prêtre du commencement jusqu'à la fin.

D. En quoi consiste cette méthode?

R. A écouter ce que le prêtre dit tout haut, et à se joindre à lui d'esprit et d'affection; à lui répondre même, si l'usage le permet,

et, à l'égard des prières qu'il prononce à voix basse, les savoir assez par cœur pour pouvoir s'en occuper intérieurement tandis qu'il les récite.

D. *Approuvez-vous cette méthode?*

Plaisante question, pensez-vous, et qui ne peut appeler qu'une réponse. Détrompez-vous :

R. *Je ne l'aurais point approuvée,* avant que l'usage s'en fût introduit presque partout.

Il écrit au commencement du XVIIIe siècle.

Mais l'Église le sait, et pour le moins elle le *tolère*; on peut maintenant s'en servir sans scrupule, pourvu néanmoins qu'on n'aille pas s'imaginer que *l'on soit prêtre comme le prêtre, que l'on consacre avec lui et autant que lui,* etc...

Voilà le grand mot lâché, et la raison, celle du moins qu'on avoue, de l'invincible répugnance que leur inspire cette méthode. Elle risque d'effacer la distinction essentielle entre le prêtre et le fidèle, la notion même du sacrement de l'Ordre. Plus il tâchera de s'unir à la prière et aux gestes du prêtre, plus le fidèle sera tenté de se croire prêtre lui-même aussi bien que le célébrant. Je vous l'ai dit : c'est à n'y pas croire; un serpent de mer, un loup-garou, mais qui aura la vie dure. Dom Guéranger écrivait encore en 1851. Par de telles méthodes « les jansénistes ont voulu altérer la notion du sacrifice chrétien quant à la part que les fidèles y prennent ». D'une telle volonté qui eût été, d'ailleurs, en ce temps-là, plus saugrenue encore que sacrilège, les documents ne gardent aucune trace. Letourneux, du reste, n'avait pas manqué de fixer nettement la part respective du prêtre et des fidèles.

L'oblation de cette divine hostie, écrivait-il, ne se fait pas par le prêtre seul, comme la consécration a été faite par lui seul. Il n'y a qu'à l'écouter lui-même. Après avoir dit avec Jésus-Christ : Vous ferez ceci en mémoire de moi, *il reprend* la fonction de ministre *du peuple,* et il dit au nom de tous : *unde et memores...* Et afin qu'on ne s'imagine pas qu'il n'entend que lui, il ajoute : et avec nous votre peuple saint, nous vous offrons... Voyez-vous... comme le *peuple, qui n'a été que témoin de la consécration, laquelle n'appartient qu'au prêtre, rentre dans la part* qu'il doit avoir à tout le reste du sacrifice.

S'il y rentre, c'est donc qu'il en était sorti, pendant la minute sacrée où le prêtre, « parle en la personne de Jésus-

Christ, parce que c'est Jésus-Christ, et non l'Église, qui consacre. »

Telle était leur foi à tous, et si enracinée qu'ils n'avaient même pas besoin de la professer. Parmi ceux qui ont pris part à cette controverse, il n'en est pas un qui eût refusé de souscrire aux formules, pour eux classiques, de Letourneux. Affirmer le contraire, c'est fausser du tout au tout l'histoire de cette guerre sans fin. Il n'y a là, très certainement, que deux partis en présence : les uns qui veulent la messe, toute la messe, à la portée de tous, la messe pour tous; les autres, pour quelques-uns, c'est-à-dire pour qui a reçu le pouvoir de consacrer et pour qui sait le latin. D'un côté, la notion démocratique, et de l'autre, aristocratique, de la messe. Qu'on me pardonne l'utile vulgarité de ces termes. J'ai déjà rappelé que nous avions aujourd'hui beaucoup de peine, je ne dis pas à prendre parti dans cette controverse, mais à imaginer qu'on ait eu jadis à prendre parti. Les faits sont là néanmoins, et les textes, d'une clarté sans pareille. La vraie question, celle qui fut soulevée la première et tranchée la dernière, a toujours été de savoir si, oui ou non, le commun des fidèles a le droit de suivre mot par mot toute la messe; ou, ce qui revient au même, si l'on doit approuver ou exorciser la traduction de l'Ordinaire de la messe en langue vulgaire. Question qui n'en est plus une aujourd'hui pour personne.

Ils combattaient, disaient-ils, pour « le Secret des Mystères » : mot d'ordre aussi confus qu'étincelant, qui exaltait à leurs propres yeux leur invraisemblable croisade, et qui avait aussi l'avantage de semer l'alarme parmi le peuple fidèle. Un je ne sais quoi d'indéfinissable, mais de vital, « le Secret des Mystères », était, criaient-ils, menacé. L'idée ne leur venait pas que le *mysterium fidei* n'est pas moins un mystère pour le prêtre qui célèbre la messe que pour le fidèle qui la suit; l'idée ne leur venait pas non plus que de tout ce que nous pouvons connaître de ce mystère, la révélation n'a jamais été réservée aux clercs; ni enfin qu'un premier communiant en peut savoir aussi long, sur la mystérieuse hostie qu'il reçoit, que le prêtre qui la lui donne. Jeux de mots que tout cela, équivoque perpétuelle, et, pour parler franc, poudre aux yeux. Lisez plutôt les deux volumes effarants,

publiés en 1710, au plus chaud de la bataille, par M. Vallemont, docteur en théologie, et qui ont pour titre : *Du Secret des mystères ou l'Apologie de la rubrique des missels*. Son objet est de montrer qu'en ordonnant de réciter à voix basse les prières du Canon, l'Église entend rester fidèle à l'ancienne discipline du secret, autant dire qu'elle traite les simples fidèles d'aujourd'hui comme elle faisait les païens d'autrefois, à qui elle cachait ses mystères : évolution paradoxale, qui ne met plus de différence entre les enfants de la maison et les « étrangers ». Autrefois : *Norunt initiati*, c'est-à-dire tous les baptisés; seuls aujourd'hui passeront pour « initiés » les prêtres et les laïcs fortunés qui n'ignorent pas la langue latine.

Bien que d'une intelligence au-dessous du médiocre, Vallemont a bien entrevu qu'une telle construction laissait quelque chose à désirer. Mais il a réponse à tout. Prenez donc garde, poursuit-il, que, jadis, tous les baptisés étant de vrais saints, il n'y avait aucun inconvénient à leur livrer « le Secret des Mystères ». Mais, depuis le VIIe siècle, on est toujours sûr, hélas! qu'il se glissera quelques « indignes » dans la foule des dimanches. Ces malheureux, qui ne voit que l'Église doit les traiter comme elle faisait jadis les païens et les juifs? Or, par bonheur, c'est justement à l'heure même où les « indignes » commencent à pulluler, que la langue latine agonise. Heureuse coïncidence, qui va permettre à l'Église de résoudre ce cas difficile! Pour cacher aux indignes « le Secret des Mystères », elle n'aura, en effet, qu'à continuer de parler latin. Si tout cela paraît d'une débilité désolante, c'est bien sans doute la faute de l'ineffable Vallemont, mais c'est aussi qu'il est plus que difficile de dégager une doctrine solide et pratique du vague mot d'ordre qu'ils vont répétant : sonores syllabes qui enchantaient encore, sous Louis-Philippe, l'âme romantique de Dom Guéranger[1]. Avec quelle émotion le noble Croisé des *Institutions liturgiques* ne parle-t-il pas du « secret auguste qui doit environner le plus profond de nos « mystères »; ne dénonce-t-il pas le danger « qu'il y aurait d'exposer les formules saintes à la curiosité profane et aux

1. La formule, d'ailleurs, serrée de près, paraît assez mal venue. « Secret » étant synonyme ici de « mystre », c'est comme si on disait « le secret des secrets ». Ainsi de « panacée universelle ».

interprétations grossières de la multitude, d'amener enfin une familiarité nuisible au respect des mystères »! D'où l'on conclurait aussi bien, et à plus forte raison, qu'il faut renoncer aux messes chantées. A Dieu ne plaise que nous fassions fi de ces émouvantes paroles! Elles prouvent excellemment qu'on ne saurait trop recommander aux fidèles de s'unir avec un respect renouvelé aux prières du Canon; elles ne prouveront jamais qu'on doive leur voiler la majesté de ces formules et leur en interdire l'accès.

D'un point de discipline que l'autorité hiérarchique a seule le droit de modifier — usage de la langue latine; Canon récité à voix basse, — on tirait toute une philosophie qui n'est certainement pas celle de l'Église. « Quelques-uns, écrivait le sage Letourneux, vont jusqu'à penser, non seulement » qu'ils sont indignes de connaître ces grands mystères, « mais encore que cela leur est défendu et que c'est aller contre l'esprit de l'Église de faire ce que Rodriguez, et les autres auteurs que j'ai cités, disent être le plus conforme à son esprit. »

D'où ils concluent que c'est assez pour tous les laïques de se joindre en général à l'intention de l'Église, et de consentir intérieurement à tout ce que le prêtre dit pour eux, sans qu'il soit besoin d'entendre ce qu'il dit, ou plutôt parce qu'il ne faut pas qu'ils l'entendent.

L'Église néanmoins n'a institué les cérémonies de la messe « qu'afin d'exciter en ceux qui les voient le désir de savoir ce qu'elles signifient »; pour que « la curiosité de l'esprit, frappé de ces pratiques visibles, lui donne occasion de vous apprendre tous les mystères que renferme son sacrifice, et que la connaissance de ces mystères vous fasse comprendre avec quel esprit vous y devez assister ».

Mais quoi! disent-ils.

Si l'Église voulait que tous les fidèles connussent ses mystères, et eussent tant de part à son sacrifice, elle ne célébrerait pas la messe en une langue qui n'est pas entendue du peuple.

Pauvre argument et qui impose à l'Église « des raisons et des motifs qu'elle n'a pas ». Où donc a-t-elle dit, ou même donné à entendre que si elle célèbre en latin, « c'est afin

de cacher les mystères aux peuples »? Lorsqu'elle a commencé de célébrer la messe

en cette langue, le latin était entendu du peuple. Si elle eût voulu exclure quelqu'un de la connaissance de ses mystères, elle n'aurait pas choisi pour les célébrer des langues entendues dans tout l'Empire, comme la chaldaïque et la grecque dans l'Orient, et le latin dans l'Occident.

Dira-t-on qu'elle a changé d'avis sur ce point et qu'elle ne veut plus aujourd'hui ce qu'elle voulait autrefois? Non, certes. « Ce n'est pas par l'ordre de l'Église que le peuple n'entend point le latin, et ce n'est pas elle qui a fait le changement d'une langue connue en une langue inconnue. » Elle a, du reste, ses raisons « de conserver une langue consacrée depuis si longtemps et d'ordonner dans tout l'Occident une uniformité de langage dans la célébration de ses mystères. » En vérité n'est-il pas surprenant

qu'un zèle peu éclairé fasse tenir à des catholiques le même langage que la passion et l'erreur font tenir aux ennemis déclarés de l'Église? Ces derniers font tous leurs efforts pour persuader à tout le monde que l'Église romaine a changé d'esprit, qu'elle traite ses enfants en esclaves et en bêtes, et qu'elle ne veut point qu'ils entendent, ni ce que Dieu leur dit, ni ce qu'ils disent à Dieu. Ils n'ont point d'autre fondement de toutes ces calomnies que l'usage de célébrer la messe en latin; et des catholiques, sans y penser, s'accordent avec eux à vouloir faire croire que l'Église a effectivement changé de conduite, et que cet usage de prier publiquement en une langue inconnue est une marque évidente qu'elle ne veut plus que ses mystères soient connus du peuple.

Mais, objectent encore quelques-uns, si l'Église voulait que le peuple sût tout ce qui se dit dans le sacrifice, ordonnerait-elle qu'une bonne partie du sacrifice fût prononcée à voix basse?

J'ai déjà remarqué... que le Canon se prononçait autrefois tout haut, et qu'il se prononce encore ainsi à présent dans l'Église grecque. La prononciation basse du Canon n'est donc pas essentielle à la liturgie et on ne peut pas en conclure que l'Église ne veut pas que les laïques sachent ce qui se lit dans le Canon.

De quelque façon qu'il se soit produit, ce changement disciplinaire ne saurait avoir le sens qu'on lui prête. Il ne dérobe rien

à la connaissance des assistants, et rien ne les empêche de suivre le prêtre. On lit tout haut ce qu'ils ne peuvent pas savoir par cœur, parce qu'il se change tous les jours, et ils peuvent facilement savoir ce qui se dit bas, parce que c'est toujours la même chose,

et parce que la traduction de ces prières est à la portée de tous.

Le Canon même, qui se lit bas, ne laisse pas d'être entremêlé de prières qui se commencent ou se disent même entièrement à voix haute..., ce qui aide beaucoup le peuple à reconnaître où en est le célébrant pour le suivre; sans parler des différentes cérémonies qui distinguent les différentes parties du Canon, comme de joindre ou d'élever les mains, de les imposer sur le calice.

Et, en effet, comment n'y songe-t-on pas? Si l'Église voulait cacher ses mystères, elle ferait célébrer la messe derrière un rideau. Les gestes rituels ne traduisent-ils pas les prières secrètes aussi bien, sinon mieux qu'une traduction imprimée?

Et les prêtres, qui sont instruits dans la discipline de l'Église et qui ont soin de suivre son esprit, ne manquent jamais à ces sortes de distinctions, qui servent à faire remarquer ce qu'ils disent tout bas. Car, comme ils savent que ce n'est pas pour eux seuls qu'ils disent la messe, mais encore pour tous les assistants, puisque le sacrifice est commun aux uns et aux autres, ils s'appliquent à la dire en sorte que ceux qui y sont présents puissent offrir avec eux et se joindre à eux dans toutes les prières qui s'y font.

Comme on abuse toujours des meilleures choses, nous pouvions bien prévoir que tout le monde ne s'en tiendrait pas sur ce point aux sages conseils, et inattaquables, qu'on vient d'entendre. On vit donc paraître vers la fin du XVIIe siècle, puis se perpétuer pendant le XVIIIe siècle, quelques maniaques de réforme, qui, pour mieux aider les fidèles à ne rien perdre des prières de la messe, imaginèrent de réciter le Canon à haute voix. Je n'en sais rien, mais tout me porte à croire qu'ils ne furent jamais bien nombreux, au moins jusqu'au branle-bas sectaire qui suivit la publication de la bulle *Unigenitus*. Vallemont cite un mandement de l'évêque de Séez en 1698, qui porte que « les prêtres, sous peine de suspense actuelle, *ipso facto*, prononceront le Canon secrètement et à voix basse en sorte qu'il ne puisse être entendu

que du célébrant. » L'évêque de Lisieux aurait déclaré de son côté, en 1703, que « s'il croyait qu'une pratique contraire s'introduisît dans son diocèse, il ferait un mandement pour la défendre. » C'est peu, et, si l'on avait eu d'autres témoignages, on nous les aurait donnés. J'imagine donc qu'en dehors de quelques enfants terribles — comme il s'en rencontre dans tous les mouvements religieux — ce fut d'abord une révolution purement académique. Velléités bruyantes, guerre de pamphlets. J'imagine aussi que plusieurs, en bons casuistes, demandaient ingénûment qu'on leur définît le *submissa voce* de la rubrique. Après tout, si le prêtre doit parler de façon à « s'entendre lui-même », comment empêchera-t-il le servant de l'entendre aussi, et même les bonnes oreilles des premiers bancs? Peut-être, bien que toujours *submissa voce*, articulaient-ils plus fort les paroles de la consécration, comme l'ordonnait en 1515 un fameux évêque de Paris, Étienne Poncher. Il ne semble pas non plus que l'on doive prendre au sérieux les piteux essais de réforme qui furent tentés au début du XVIIIe siècle en vue de restaurer l'ancien usage de réciter le Canon à haute voix. Quelque innocentes qu'elles soient, et même si bienfaisantes qu'on puisse les croire, de telles innovations pouvaient d'autant moins être laissées à l'initiative d'un évêque particulier que, dans les circonstances où l'on se trouvait alors, elles prenaient un je ne sais quel air de fronde ou de défi. Letourneux l'avait déclaré une fois pour toutes, dès 1680 :

> Il y a des personnes qui, dès qu'elles savent qu'une chose se pratiquait autrement dans les premiers siècles, condamnent aussitôt le changement qui a été fait par l'Église, se plaignent amèrement de ce qu'on ne rétablit pas l'usage ancien, et parlent souvent de la même manière que les hérétiques, qui, pour justifier leur séparation, reprochent sans cesse aux catholiques le changement qui s'est introduit en des choses qui sont purement de discipline... Tous les enfants de l'Église doivent avoir ce respect pour elle de ne la condamner jamais... et, si on ne voit pas pourquoi elle a fait une telle ordonnance, (qu'on ne laisse pas) d'être persuadé qu'elle l'a faite très sagement.

A quoi bon, d'ailleurs, cette effervescence? Et quel avantage pour les fidèles d'entendre réciter toutes les prières du Canon, dans une langue qu'ils ne connaissaient pas? Si tout ce bruit

avait été autre chose qu'un monôme d'étudiants, ils auraient dû demander, non pas seulement la messe à voix haute, mais la messe en langue française, réforme qui eût alors rempli d'horreur le janséniste ou l'archaïsant le plus forcené. Mais c'est trop nous arrêter à des incidents sans importance. Venons au véritable enjeu de cette controverse deux fois séculaire, je veux dire à la bataille pour ou contre les traductions de l'ordinaire de la messe.

II

Ici nous guette le même épouvantail que tantôt, ou la même pétition de principe. Écoutons une dernière fois Vallemont. Si, écrit-il,

la rubrique des Missels ordonne de réciter le Canon à voix basse et secrètement, *pour conserver la majesté du mystère*, elle défend conséquemment de le divulguer et de le traduire en une langue populaire. La perpétuelle (!!) discipline du secret et du silence sur ce mystère est pour le moins aussi violée,

évidemment, et même beaucoup plus violée,

par la traduction que par la récitation du Canon. Et je tire cette conséquence avec d'autant plus de confiance qu'elle est parfaitement conforme à ce que le pape, l'assemblée du Clergé de France, et la Faculté de Théologie de Paris réglèrent en 1660, sur la traduction du missel, faite par M. Voisin.

A la bonne heure! Voici enfin qui nous sort de tout ce verbiage sur « le Secret des Mystères » et qui ramène le débat à ses justes proportions. Il s'agit ici de trancher une question de fait, et non pas de spéculer sur le pourquoi des variations liturgiques. Un seul problème : pendant que les pamphlets crépitent pour ou contre les traductions de la messe, que pense, que veut l'Église?

Il n'est que trop vrai, au mois de décembre 1660, *Mazarino consule*, l'Assemblée du Clergé de France défendit, sous peine d'excommunication, la lecture du Missel romain, mis cette année même en français par Joseph de Voisin — quatre volumes — et approuvé — n'oublions pas ce détail qui a peut-être beaucoup d'importance — par les vicaires généraux qui gouvernaient, au nom du cardinal de Retz, le diocèse de

Paris[1]. « Les prélats, non contents de défendre le livre, écrivirent à tous les évêques du royaume pour les prier d'en faire autant... et au Pape (Alexandre VII) pour l'engager à appuyer leur décision de l'autorité apostolique. Ils disent, dans leur lettre, qu'il n'y a rien de meilleur... que la *parole de Dieu*, et dans un autre sens, rien de pire... ». « D'où l'on doit conclure, Saint Père, ajoutent-ils, que la lecture de l'Évangile et de la Messe donne la vie aux uns et la mort aux autres, et qu'il ne convient nullement que le Missel ou le Livre sacerdotal, *qui se garde religieusement dans nos églises sous la clef et sous le sceau sacré*, soit mis indifféremment entre les mains de tout le monde. » Aussi, ajoute Dom Guéranger, « et pour qu'il ne manquât rien à la solennelle réprobation de *l'attentat qui venait d'être commis contre le mystère sacré de la Liturgie*, un Bref d'Alexandre VII, du 12 janvier 1661, vint joindre son autorité irréfragable à la sentence (gallicane)... Le Pontife s'exprime ainsi : « Il est venu à nos oreilles, et nous avons appris avec une grande douleur que, dans le royaume de France, certains fils de perdition, curieux de nouveautés pour la perte des âmes, au mépris des règlements et de la pratique de l'Église, en sont venus à ce point d'audace que de traduire en langue française le Missel romain, le mettant ainsi à la portée des personnes de tout rang et de tout sexe, et, par là, qu'ils ont tenté, par un téméraire effort, de dégrader les rites les plus sacrés, en abaissant la majesté que leur donne la langue latine, et exposant aux yeux du vulgaire la dignité des mystères divins. » Suivent de nouveaux développements et la condamnation solennelle que Dom Guéranger a cru nécessaire de reproduire tout au long.

Ainsi commença, et d'une manière foudroyante, une campagne qui ne s'apaisera tout à fait qu'avec la fin de l'Ancien

1. Joseph de Voisin, né à Bordeaux, et d'abord conseiller au Parlement de cette ville, puis élevé au sacerdoce; hébraïsant distingué. *Une théologie des Juifs*, en latin, 1647, et autres ouvrages de ce genre; de savantes notes, qu'il se peut que Pascal ait lues, sur le *Pugio fidei* de Raymond Martin, 1651. Devenu prédicateur et aumônier du prince de Conti, il publie en 1672, contre l'abbé d'Aubignac, une *défense du traité* de ce prince contre la Comédie. Rien n'indique, sinon ces derniers détails, qu'il ait partie liée avec les jansénistes. Il meurt en 1680. Est-ce par gallicanisme que Voisin écrit toujours *Messel*, et non Missel?

Régime. Évidemment ce Bref nous étonne un peu, et nous essaierions en vain de partager l'allégresse triomphante que Dom Guéranger éprouvait à le transcrire. La première idée qui vienne en de pareils cas est d'envoyer un message de détresse aux casuistes. Peut-être nous répondraient-ils d'abord que, dans n'importe quelle décision doctrinale, et à plus forte raison disciplinaire, il faut distinguer de la sentence elle-même les considérants qui l'appuient, et qu'ici, par exemple, nous ne sommes pas tenus de croire que si l'Église veut qu'on célèbre la messe en latin, c'est pour en cacher le mystère aux simples fidèles. *Odiosa restringenda*, diraient-ils encore : la condamnation de tel missel particulier n'atteint pas d'avance tous les travaux analogues, qui, dans la suite des temps, viendraient à paraître. Voisin aurait pu commettre des contresens fâcheux, insérer des gloses suspectes. Aussi bien faut-il ne pas confondre un Missel proprement dit, et en cinq gros volumes, avec la mince plaquette où se trouverait uniquement la traduction de la messe. On doit tenir compte aussi des circonstances très particulières où se trouvait le catholicisme français, depuis la propagande protestante, et de l'étrange contamination, si l'on peut dire, que cette lutte rendait presque inévitable. Il semble en effet qu'on ait associé dans une même réprobation les traductions de la Bible et celles des prières liturgiques (messe ou bréviaire). Confusion qui nous paraît invraisemblable, mais que Dom Guéranger trouvait encore toute naturelle au milieu du siècle dernier. « Nous assimilerons, écrivait-il, aux versions de l'Écriture prohibées toute traduction du Canon de la messe qui ne serait pas accompagnée d'un commentaire qui prévienne les difficultés. » Et il va même jusqu'à prétendre qu'une traduction du Canon est encore plus scabreuse qu'une traduction de la Bible. Mais, pas une fois, ni lui ni les autres ne prennent la peine de marquer les passages de ce *Canon*, aussi limpide et sobre qu'auguste, d'où peuvent sourdre ces mystérieuses « difficultés », et dont les complications justifieraient une si vive panique.

Au reste, pas n'est besoin de tant épiloguer, s'il est vrai, comme on l'a toujours cru chez nous avant Dom Guéranger, qu'en cette circonstance la religion d'Alexandre VII a été

indignement surprise, et que le Bref n'atteint qu'un fantôme, imaginé de toutes pièces par l'astuce de Mazarin. Celui-ci, nous dit-on, « avait besoin de détourner le Pape de prendre contre lui les intérêts du cardinal de Retz, et, pour se faire un mérite auprès de ce Pape, il fit donner avis à Rome qu'il avait découvert — ce qui était une fausseté manifeste — qu'on n'avait traduit la messe en français que dans le dessein de faire dire la messe en langue vulgaire; mais que, sans éventer ce dessein qui était encore bien caché, il empêcherait bien que cela ne fût; parce qu'il ferait en sorte, par le pouvoir qu'il avait dans le Clergé, que l'Assemblée générale qui se tenait alors (1660) condamnât cette traduction... On le remercia de son avis, et on lui promit merveille, pourvu qu'il fît avorter le dessein de dire la messe en français. Il y travailla selon le plan qu'il en avait fait. L'Assemblée, qui se tenait depuis six mois, sans avoir trouvé à redire à la traduction du missel, quoique M. Voisin leur en eût parlé, ne pensa à le condamner qu'après en avoir été sollicitée, au nom du cardinal Mazarin, par Ondedi, évêque de Fréjus, qui était le courtier de la vente des bénéfices pour ce cardinal ».

J'abandonne à la critique des érudits ces affirmations vingt fois répétées et qui, autant que je sache, n'ont jamais été contredites. Tout les rend infiniment vraisemblables, le duel entre Mazarin et Retz, et l'histoire trop connue, et si peu glorieuse, de l'Assemblée de 1660, et le ton même du Bref. Le Saint-Père veut manifestement parer à une catastrophe imminente. Tout se passe, comme si on lui avait fait croire que les catholiques français, sourdement travaillés par Voisin et quelques autres *filii perditionis*, étaient à la veille de réclamer la récitation même de la messe en langue vulgaire. Chantage, escroquerie, mystification, je ne sais quel nom donner à une manœuvre de ce genre.

Quant aux évêques de l'Assemblée, s'il plaît à Dom Guéranger de saluer en eux les défenseurs de la tradition, l'histoire authentique les admire moins. Sans faire ici leur procès, je me borne à constater l'étrange amnésie dont ils furent alors frappés, lorsqu'ils écrivirent au Pape que, chez nous, jusqu'en 1660, les prières de la messe avaient été gardées

« à la clef » sous un triple sceau, jalousement cachées aux simples fidèles. L'*Ordinaire* avait été bel et bien traduit, et nombre de fois, et qui plus est, dès le XIVe siècle. Voyez plutôt :

Hanc igitur. Donc, Sire, nous tes sergents et ensement ton saint peuple, remembrans ta benoite passion..., offrons à ta noble Majesté de tes dons que tous nous a donnés + sacrifice pur, + sacrifice saint, + sacrifice non contachié, pain saint de la vie perdurable.

Sur lesquelles choses tu daingnes regarder de cler voult et propice et les veuilles accepter aussi comme... les dons de ton sergent Abel...[1];

Et plusieurs autres traductions depuis, notamment celle que François de Harlay inséra dans son rituel, ouvrage chaudement approuvé par toute l'Église de France. De 1651, date de cette traduction, à 1660, date de la lettre des évêques sur le livre sacerdotal gardé à clef, avait-il donc passé tant d'eau sous les ponts?

Bref, nous arrivons à des chiffres impressionnants : de 1587 à 1660, au moins cinq traductions de l'Ordinaire de la Messe, (1587, 1607, 1616, 1618, 1651), et cette dernière, celle de Harlay, acclamée par tout l'épiscopat; au moins deux traductions du missel complet (1651, 1654, et cette dernière aussitôt réimprimée en 1655). Que de serruriers en grève et que de clefs défaillantes! Et, si j'ose ajouter, que d'évêques, soi-disant français, tombés chez nous de la lune, le 7 décembre 1660, pour y remonter aussitôt. Après tout, la France leur étant si inconnue, et le Mazarin ayant pour eux tant de charmes, on comprend à la rigueur qu'ils se moquent ainsi de nous, mais non qu'ils trompent le Saint-Père. Si Alexandre VII avait su que les traductions de la messe allaient se multipliant, depuis plus de cinquante ans, dans le royaume très chrétien, il aurait peut-être maintenu sa décision : il n'aurait certainement pas écrit que le Missel de Voisin était une nouveauté scandaleuse : *novitatem istam perpetui Ecclesiae decoris deformatricem..., schismatis... facile productricem...*

Aussi bien l'amnésie est-elle un des privilèges de notre Église Gallicane. Nos prélats assemblés ne se rappellent que ce que l'intérêt du moment — un sourire de Mazarin; une

1. Batiffol, *L'Ordinaire de la Messe selon l'usage de Paris. Traduction française du XIVe siècle.* (*Vie et arts liturgiques*, janvier, février 1920.)

menace de Louis XIV, — leur fait un devoir, pressant et présent, de se rappeler; et pour l'oublier aussitôt. Les gens qu'ils tuent persévèrent à se porter le mieux du monde. Foudroyé par l'assemblée de 1660, raconte mélancoliquement Dom Guéranger, ce Missel de Voisin « continua de se vendre publiquement... En 1662, l'audacieux traducteur publia l'*Office de la Semaine sainte*, qu'il fit précéder de la traduction française du Canon de la messe. Les Assemblées du Clergé de 1665 et de 1670 désavouèrent par leur silence la conduite des prélats de 1660; elles jugèrent, comme dit avec triomphe le Dr Arnauld, qu'il était de l'honneur du clergé de ne point réveiller une affaire si mal entreprise ». — Eh! Eh! ce n'est pas si mal dit. — « Aussi vit-on paraître en 1673 une nouvelle traduction de l'*Office de la Semaine sainte*, précédée, comme celle de Voisin, d'un Ordinaire de la messe en français. En 1680, les traductions de l'ordinaire de la Messe en français s'étaient si fort multipliées en France, et souvent avec l'approbation d'un ou de plusieurs docteurs de cette Sorbonne, qui, vingt ans auparavant, les déclarait illicites (et qui, trente ans auparavant, les déclarait innocentes et louables), que Nicolas Letourneux crut pouvoir en prendre ouvertement la défense dans son livre de la *meilleure manière d'entendre la messe* — (Ceci n'est pas tout à fait exact; nulle part, que je sache, Letourneux ne prend la défense des traductions; il fait mieux, il les regarde comme d'un usage courant, et comme n'ayant pas besoin qu'on les défende.) Le livre parut avec privilège et avec les approbations de dix docteurs (et sans provoquer la moindre contradiction) : sur quoi Antoine Arnauld se permet de dire, et avec raison : « Aurait-on souffert ce livre? Aurait-il été approuvé par tant de docteurs et si généralement estimé, si le sentiment de ceux qui avaient approuvé la version du Missel n'eût depuis longtemps prévalu sur celui de l'Assemblée qui en avait condamné si durement toutes les traductions? »... « Ainsi, conclut l'abbé de Solesme, c'était en vain que l'Assemblée de 1660 avait fait appel aux principes les plus sacrés contre une innovation qu'elle jugeait funeste à l'Église », et qui n'était pas une innovation.

Libre à Dom Guéranger de déplorer ces variations qui,

du reste, le surprendraient moins s'il avait fréquenté davantage les couloirs de la Sorbonne et de l'Assemblée du Clergé. Il se trompe néanmoins, me semble-t-il, lorsqu'il attribue à la pression janséniste ces attentats prétendus. Nous sommes ici en présence d'un mouvement irrésistible, dont nous connaissons la genèse déjà lointaine et dont les hommes de Port-Royal ont sans doute secondé, mais non monopolisé, ni faussé l'essor. Les maîtres de la Contre-Réforme ont répété à ces générations ferventes que la messe est « le soleil des exercices spirituels »; d'autres maîtres les ont initiées plus profondément à la mystique du Saint-Sacrifice; d'autres enfin, et venus de toutes les écoles, ont restauré le sens et le goût des choses liturgiques : en fallait-il davantage pour donner à l'élite des fidèles le désir de s'unir aussi étroitement que possible à toutes les prières de la messe?

Quant au Bref d'Alexandre VII, on l'avait également oublié, mais tout à fait, et encore plus vite que la condamnation de 1660. « Il n'a jamais été porté au Parlement, écrit Bossuet, ni les lettres patentes vues. On n'y a eu en France aucun égard à ce Bref. » Sur quoi Dom Guéranger se récrie, et non sans raison, mais sans remarquer non plus, comme il aurait dû le faire, que Rome, où l'on ne tremblait pourtant ni devant Louis XIV, ni même devant les Assemblées du Clergé, que Rome, dis-je, ferma toujours les yeux sur une désobéissance qui n'avait certainement rien de schismatique, puisqu'elle s'ignorait elle-même en quelque sorte, et qui allait, du reste, éclater bientôt, avec une candeur désarmante, pendant les années qui précédèrent immédiatement la révocation de l'Édit de Nantes.

Au moins depuis Luther et Calvin, tout ce qui touche au langage de la prière passionne jusqu'à la troubler la conscience religieuse d'un grand nombre. Lorsque Newman, qui n'était pas un petit esprit, se convertit au catholicisme, un de ses plus durs sacrifices fut de renoncer à la splendide traduction anglicane des Livres Saints. D'où chez les protestants français du XVIIe siècle la double difficulté où se heurtaient nos controversistes; d'abord le scandale doctrinal qu'était pour eux l'emploi du latin dans les offices liturgiques, puisqu'ils y voyaient la preuve que l'Église romaine

entend cacher par là au peuple le secret de ses mystères — scandale puéril si l'on veut, mais que les ennemis des traductions de la messe travaillaient de leur mieux à justifier, à exaspérer; — puis, la répugnance toute affective qu'ils éprouveraient eux-mêmes à user d'une langue étrangère dans leurs rapports avec Dieu. De là enfin l'idée qui peu à peu se fit jour, dans notre camp, de répandre à pleines mains, parmi les Réformés, la traduction de l'Ordinaire de la messe. C'était faire d'une pierre deux coups. Le moyen, en effet, de leur prouver plus évidemment que nous n'avons rien à cacher, et comment les apprivoiser plus suavement aux mœurs catholiques? *Via media* encore plus charitable qu'ingénieuse, et par où l'Église, sans faire aucune concession de principe, sans rien changer même à l'essentiel de sa discipline, se flattait de rendre les conversions et moins douloureuses et plus sincères : d'un côté, les mystères découverts à tous les enfants de Dieu, et de l'autre, un moyen facile offert à tous de suivre en fançais les paroles latines du prêtre.

L'idée première d'employer ce moyen à la conversion des protestants, continue Dom Guéranger, est due à Pellisson. C'est lui qui, dès 1679, « de concert avec la Cour et plusieurs évêques, avait d'abord fait imprimer et distribuer dans le royaume un Missel latin-français, en cinq volumes. La même année, il donna aussi un Ordinaire de la Messe, qui fut réimprimé, toujours dans le même but, par l'évêque de Saintes en 1681. Cette mesure fut déployée avec un luxe extrordinaire, quand l'édit de révocation, qui date de 1685, eut été publié. François de Harlay, par ordre de Sa Majesté, décréta à cent mille exemplaires l'impression des Heures catholiques précédées de l'Ordinaire de la Messe en français. Peu après, cent mille autres exemplaires de l'Ordinaire seul sortirent des presses de Martin et Muguet, imprimeurs à Versailles. Tout cela, disait-on, devait produire de grands effets. » Eh! Pourquoi donc pas! Que voit-il de si naïf dans cette espérance? Nos évêques pensaient, avec Pellisson, que pour convaincre les esprits et toucher les cœurs l'Église n'a pas besoin de dragons. Peut-être encore se rappelaient-ils qu'un plus grand que l'Assemblée de 1660 avait ordonné

à ses apôtres de prêcher sur les toits ce que des catéchismes plus intimes leur avaient appris. Il ne semble pas non plus que Dom Guéranger soit dans le vrai, lorsqu'il se plaint qu'une telle mesure ait été « mise à exécution sans le consentement du Saint-Siège, qui assurément ne l'eût pas sanctionnée ». Personne alors n'imagina que Rome pût désapprouver cette pacifique propagande. Pense-t-on que le Saint-Père l'ait ignorée, ou bien qu'il n'ait pas eu le courage, sinon de la condamner solennellement, au moins d'en limiter le méfait, et d'en prévenir les conséquences?

Il est clair, en effet, et Dom Guéranger l'avoue tristement, que cette mesure « émancipait désormais tous les catholiques de France de l'obligation qu'on leur faisait en 1660 d'apprendre la langue de l'Église, s'ils voulaient lire le Canon ». Le moyen de refuser au frère aîné ce qu'on avait accordé si publiquement et si libéralement au prodigue? Pouvait-on même imaginer ce renversement prodigieux de la discipline primitive : les protestants de la veille traités comme jadis les « initiés », les catholiques de toujours comme les païens?

Et cependant, loin de s'apaiser enfin, cet invraisemblable débat va rebondir de plus belle, surexcitant, déchirant pendant plus d'un demi-siècle, non seulement, comme jadis, les professionnels des querelles doctrinales ou dévotes, mais la France entière. A qui la faute? Aux jansénistes, peut-être, qui opposaient triomphalement aux condamnations antérieures, dont personne ne parlait plus, les cent et cent mille traductions de la messe partout répandues avec l'approbation de tout l'épiscopat; mais bien plus encore, il faut le dire, aux controversistes orthodoxes, assez maladroits pour faire le jeu de l'adversaire en identifiant, contre l'évidence même, une cause irrémédiablement perdue — le Secret des Mystères — avec la cause même de l'Église.

Cause perdue! Qu'auraient-ils pu répondre en effet, je ne dis pas de péremptoire, mais de raisonnable, à ces paroles toutes chrétiennes, toutes catholiques, d'un des chefs de l'opposition à la Bulle *Unigenitus*, M. de Caylus, dans son mandement pour le carême de 1751 :

Comment les docteurs... peuvent-ils croire honorer Dieu et suivre l'esprit de l'Église en condamnant ses enfants à ignorer ce que le

prêtre dit et fait pour eux à l'autel; et en leur faisant un secret, dans lequel il leur soit défendu de pénétrer, de cette action si sainte et si auguste, à laquelle ils ont tant de part? Il n'y a rien dans tout ce que l'Église fait observer et prononcer au prêtre, dans tout le Saint Sacrifice, qui craigne le grand jour et dont elle puisse rougir : ce n'était qu'aux infidèles et aux ennemis qu'on cachait ce mystère dans les premiers siècles.

Que répondre, sinon recourir à de vieilles insinuations, que ces polémistes eux-mêmes ne pouvaient prendre au sérieux que s'ils avaient tout à fait perdu la tête; sa traduction de la messe en main, chaque fidèle se croira revêtu de la grâce du sacerdoce! Caylus cite un texte des *Méditations* de Bossuet, et il continue :

C'était à des religieuses que ce savant prélat donnait ces instructions : pourquoi les simples fidèles n'y apprendraient-ils pas le droit qu'ils ont d'offrir l'adorable sacrifice avec le prêtre et par son ministère? Que peuvent-ils craindre en s'unissant au prêtre et en exerçant ainsi, sans sortir du rang inférieur qu'ils occupent dans l'Église, la portion honorable que Jésus-Christ a bien voulu leur accorder dans son sacerdoce spirituel?... On vous dira peut-être,

on le disait, en effet, et on le criait,

« que nous voulons égaler les laïcs aux prêtres, leur attribuer le même pouvoir par rapport au Saint Sacrifice, et leur faire dire la messe ». Ce sont là des conséquences fausses, odieuses, calomnieuses, de la doctrine que nous venons de vous exposer... Nous ne connaissons personne dans l'Église qui attribue aux laïcs le pouvoir de célébrer les saints mystères.

« Calomnieuses », bien évidemment, mais aussi maladroites, et deux fois inefficaces, puisque, en prêtant aux anticonstitutionnaires des absurdités que nul d'entre eux n'avait jamais soutenues, on leur permettait de croire qu'on les calomniait également sur tout le reste. Quel besoin d'étendre ainsi la dispute? Révoltés contre la Bulle *Unigenitus*, pourquoi les accuser de tout renier de nos dogmes? Ainsi jadis prétendait-on que le grand Arnauld ne croyait pas à la présence réelle. On aurait néanmoins joué sur le velours, si jadis on avait limité le débat aux cinq propositions manifestement hérétiques, et plus tard au refus d'accepter une Bulle solennelle qui, même selon les maximes du temps, était infaillible,

puisque l'immense majorité de l'épiscopat y avait souscrit. La Bulle s'était bien gardée de réveiller l'affaire des traductions. Mais c'était l'heure de la frénésie et des convulsions, une heure qui devait durer longtemps. Encore n'ai-je pas dit le plus humiliant, le plus douloureux, le plus incroyable : la Saint-Barthélemy des traductions de la Messe. Dom Guéranger ne recule pas devant le récit de ces prouesses qui, d'ailleurs, semblent le combler. « Dans le cours du XVIIIe siècle, écrit-il, on vit les prêtres et les religieux qui avaient loyalement embrassé la cause de la foi dans la question de la Bulle, réagir en grand nombre contre l'envahissement des traductions de la Liturgie, mais *principalement de l'Ordinaire de la Messe.* Le journal de la secte (*Les Nouvelles Ecclésiastiques*) ne laisse pas une année sans émettre des réclamations contre les entreprises des missionnaires en cette matière. Ainsi, en 1728, il dénonce la mission donnée à Chartres par les jésuites, dans laquelle le savant Père de Tournemine avait prêché contre la traduction de l'Ordinaire de la Messe... En 1733, elles dénoné cent les jésuites de Langres, comme coupables d'avoir ôt-l'Ordinaire de la Messe aux Ursulines de cette ville. L'évêque de Laon comparaît l'année suivante, comme l'ayant fait déchirer en tête des Heures... qui se trouvaient entre les mains des religieuses de la Congrégation. Dans le même moment, ainsi que nous l'apprend la feuille janséniste, les jésuites, après une mission... à Ribemont, allèrent par les maisons de la ville déchirer dans les livres qui la contenaient la traduction de cette même prière liturgique. Nous ne pous-serons pas plus loin cette investigation chronologique; elle suffira pour montrer à quel point les deux partis, celui de la foi et celui de l'hérésie, se trouvaient en présence sur cette question, et combien il a fallu de temps et d'efforts pour en venir à l'indifférence qui règne aujourd'hui sur les versions de la Liturgie ». Comment Guéranger ne voit-il pas que la seconde partie de sa conclusion détruit la première, je veux dire que, si l'indifférence règne aujourd'hui sur cette question, c'est une preuve décisive que la foi ne s'y trouvait intéressée d'aucune manière, la foi qui ne souffre pas les rouilles de la prescription, et qui ne saurait passer l'éponge sur la moindre des erreurs doctrinales? Contraste pitoyable, mais encore

plus décisif : sous Louis XV, ces traductions du Canon traquées par des prêtres et par la police; ces oratoires, ces prie-dieu fouillés; ces pages qui n'ont commis d'autre crime que de mettre à la portée de qui ne sait pas le latin la plus auguste, et certes la plus inoffensive des prières, ces pages arrachées, déchirées, piétinées, jetées au feu comme des livres obscènes; aujourd'hui, au contraire, ce même Ordinaire de la Messe, traduit dans toutes les langues connues, tiré à des milliards d'exemplaires, chaudement recommandé à tous par les évêques et par le Saint-Siège.

HENRI BREMOND,
de l'Académie Française.

CROISADE POUR L'ANÉMONE[1]

ÉPÎTRE AUX MORTS

De Jérusalem, sans date.

Mes bien-aimés,

Il ne se peut pas que vous ne soyez plus, et que j'existe. Je pense à vous; donc vous êtes.

C'est après avoir erré dans la vallée de Josaphat que l'inspiration m'est venue de vous écrire, de m'adresser à chacun de vous en particulier. Le silence n'avait que trop duré entre nous, et je ne savais pas qu'il serait si facile de le rompre. Je reprends avec vous ma correspondance, interrompue... Il ne dépendait que de moi; comment n'y avais-je pas songé plus tôt?

Il m'a fallu venir dans cet étroit passage, me faire coudoyer, rudoyer presque, par ces tombes juives qui se bousculent dans la hâte d'arriver les premières au Jugement Dernier; il m'a fallu toucher cette terre ingrate, où pas un arbrisseau ne pousse, fouler ce sol pétrifié où nul repos n'est possible, où rien ne vient, où l'espoir de redevenir quoi que ce soit, ne serait-ce qu'une herbe, est inutile, à cause de la nature même du terrain, pour qu'enfin je comprenne comment l'idée de la résurrection totale, de la chair et de l'esprit, qui donne pouvoir de tuer la mort, est née près de cette fondrière désespérante qui fut, et qui est encore, le cimetière de Jérusalem.

C'est ici que fut levé l'étendard de la révolte; ici qu'on a

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 août et 1er septembre.

fait justice, une fois pour toutes, de cette croyance imbécile que la vie pouvait se perdre; qu'on a dit aux enfants qu'ils reverraient leur père, aux mères que la jeune fille n'est pas morte, mais qu'elle dort. C'était longtemps avant que les physiciens et les docteurs aient fait à cloche-pied le tour du néant pour venir nous conter la bonne nouvelle, à leur façon : « Tout se crée, rien ne se perd. »

Ils disent aussi qu'à y regarder de près, la matière n'existe plus, et l'atome pas davantage. Tout commence par un tourbillon. Énergie créatrice ou intratomique, c'est le nom nouveau qu'ils donnent au souffle de Dieu flottant sur les eaux. Mais s'il me plaît à moi de l'appeler autrement? Qui peut susciter la tempête, peut aussi la ressusciter. C'est pour en faire la preuve que l'Esprit est entré de propos délibéré dans la mort, là-bas, sur cette colline que j'aperçois de ma fenêtre, en me penchant un peu, pour nous apprendre que nous sortirons en trois jours du tombeau, par une victoire certaine. Ce n'est qu'une affaire de temps, ce temps que les plus récentes découvertes nous ôtent, à grand renfort de mathématiques, [comme si nous avions jamais pu le garder]! et dont l'apôtre Saint Pierre disait déjà, au chapitre III, paragraphe 8, de sa IIe Épître : « *Mais il est une chose, mes bien-aimés, que vous ne devez pas ignorer : c'est que, pour le Seigneur, un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour.* »

Donc, c'est hier que je vous ai perdus de vue et demain que je vous reverrai. Le pire est passé. J'ai vaincu l'illusion la plus funeste au bonheur, celle du temps qui ne revient pas. « *Tout ce qui a été sera* », dit l'Ecclésiaste.

Et d'abord toi, mon frère Georges.

C'est de toi, mon compagnon, mon ami, mon aîné de deux ans, le maître de faire toute chose à ton gré, qui as inventé le monde et me l'as raconté, c'est de toi, admiré, toujours cru sur parole, que j'ai appris, avant même que nous ayons eu le temps de savoir comment naissent les enfants, cet autre secret formidable : comment ils meurent.

J'avais six ans, et toi huit. C'est le bon âge, pour avoir la foi. Enfant sorcier, tu m'avais déjà convaincue de plusieurs choses extraordinaires, et que j'étais la sœur d'un magicien, future magicienne moi-même, si seulement je t'obéissais. Tu m'avais

permis d'entrer à ta suite dans le pays des enchantements et de la guerre, où te donnait accès, un pied sur l'autre, et le bâton de ton cerceau, quand tu le tenais de la main droite, la pointe en bas. Pour cela, il me suffisait de marcher, comme toi, sur le bord extérieur du fossé de gauche, quand on nous menait, l'été, faire une promenade exceptionnelle d'après-dîner, sur la grand'route, pour voir se coucher le soleil. Et à ton commandement, c'était la lune qui se levait, d'un tout autre côté. Ou bien, c'était une étoile filante, dans un endroit du ciel où il n'y avait rien, la minute d'avant, jusqu'à ce que tu aies fait le signe.

— Pile! me disais-tu à voix basse, — je te la donne! Elle est tombée dans le fossé, près de la meule de foin. Attends-moi en disant ta prière. J'y vais en marchant croisé, et je te l'apporte.

Le temps d'un Notre Père, et tu me l'apportais en effet, posée avec précaution dans le creux de ta main gauche sur une feuille de tilleul, changée en une seule émeraude. J'avais à peine le temps de la voir, que tu la plaçais sur ma tête. Tu partais à reculons et je devais marcher croisé, en face de toi, portant l'étoile.

— Ce sale ver luisant! disait Jeanne qui marchait au milieu du chemin avec les gouvernantes. Vous n'êtes pas dégoûtés!

Georges, c'est toi qui m'as appris que tout est possible à celui qui croit. Tu savais dessiner un bateau, une locomotive, et nous partions. Ma vie intérieure, c'est toi qui l'as créée. Tu me l'as préparée comme un logement; tu m'y as précédé comme déjà tu m'avais marqué ma place au creux du corps de notre mère, et dans cette autre place creuse où ils t'ont mis.

Si j'avais commencé la mort et l'histoire sainte par Adam et Ève, par les grands-parents, comme tout le monde, peut-être eussé-je faibli; peut-être eussé-je pu croire au repos éternel, en voyant se fatiguer si fort ma grand'mère quand elle montait un escalier. Mais toi, les culbutes! toi, le bougillon, toi, les mille cabrioles! toi, toujours le premier au but! qui faisais crier « pouce! » à Jeanne, de cinq ans la plus vieille; toi, l'oiseau, l'ami des écureuils; le compagnon du

vent sur ton tricycle, sur ton trapèze, quand tes pieds effleuraient à peine la pointe des plus hautes herbes; toi, qui apprenais à voler en sautant du sommet de la grande meule, et qui aurais su, avant les autres, — comment ne pas croire que tu remues pour l'éternité, mon frère que j'entendais appeler avant que de te voir : « Georges, tiens-toi tranquille! »

C'est ta curiosité aussi qui t'a sauvé. Tu posais question sur question, dès l'instant où les grandes personnes étaient présentes. Comme tu les ennuyais! Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi? Tu n'avais que ce mot-là à la bouche; comme les petites corneilles qui demandent pourquoi, du matin au soir. Bien peu de gens te répondaient, et bien mal. Mais quand nous étions seuls, tu me donnais sur toutes choses des explications merveilleuses; je voyais bien que tu savais, sans eux, tout ce que tu voulais savoir.

Ta ténacité, quand il s'agissait d'obtenir quelque objet dont tu savais qu'il augmenterait ton pouvoir de bonheur, était incroyable. Je me souviens de la conquête difficile que tu fis de ce petit bonhomme en argent qui grimpait si drôlement sur le rond de serviette de papa. Tu l'appelais : « Le bonhommet. » On ne voulut point te le donner. Ce furent des supplications, des serments, des promesses, des négociations qui durèrent presque une année. Elles portaient sur les leçons, sur le latin, sur les ongles, sur la tenue; elles engageaient l'avenir. C'était d'autant plus difficile de te céder, d'obéir cette fois à ton caprice, qu'il fallut d'abord retrouver le marchand qui avait vendu le rond de serviette, puis faire porter la pièce à l'atelier, dessouder le petit homme, et ressouder à sa place quelque chose d'approchant, pour cacher l'endroit ravagé par sa disparition. Ce fut toute une histoire. Et la raison pour laquelle tu voulais ce jouet, et non un autre, demeurait inexplicable aux parents, à jamais mystérieuse, puisque c'était un désir.

Tu emportas ton secret dans la tombe où le bonhommet fut mis avec toi. Peut-être qu'il y est encore. Mais toi, comment pouvais-je croire que tu y serais demeuré plus d'une minute.

Dans cette boîte, privé de mouvement? « Georges tiens-toi tranquille! » Tu n'y es pas resté, je te le jure.

Ce 1er mai de ta huitième année, tu t'es caché, voilà

tout. C'était, avec toi, une habitude. Tu savais disparaître mieux qu'aucun de nous, féeriquement, sans laisser de trace. Du plus loin que je me souvienne, nous te cherchions.

— Georges, où es-tu?...

Pas de réponse. C'était un véritable talent; tu n'étais nulle part. Un jour, à la campagne, ta disparition fut si longue que les parents s'effrayèrent. On organisa une battue; le parc était vide; on alla jusqu'à la forêt. Quand tu sortis de ta cachette, tu riais aux éclats, mais maman était toute pâle.

On n'osa même pas te gronder. Jamais personne n'a su où tu étais allé, ce jour-là; ce n'était pas dans le tonneau d'arrosage; je crois que c'était sous la terre. Une vieille femme qui gardait la maison depuis le temps des grands-parents a raconté plus tard que c'était un signe. Tu nous donnais à entendre que tu partirais; tu cherchais à nous habituer à ton absence. C'était inutile. Les parents ne s'y sont jamais résignés, et quant à moi, je n'y ai simplement pas cru.

Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus.

Encore un peu de temps, et je te verrai... Je me souviens, et bien mieux que si c'était hier, de chacun des jours qui ont précédé celui de ta disparition. Je n'ai jamais rien pu oublier depuis. C'était un dimanche de carnaval. Il y avait fête d'enfants dans la famille, charade, comédie, goûter et bal masqué chez l'oncle Jacques, où nous étions invités. Nous irions dans le monde! Mais les parents résolurent de ne pas t'y envoyer, de peur que tu ne t'échauffes, ne te dissipes, n'y prennes froid, n'y prennes mal, n'y prennes goût. Il est à croire qu'ils craignaient la vie pour toi. Ils t'emmenèrent le samedi soir à la campagne. C'était une grande faveur que d'y aller seul avec eux. Cela n'arrivait presque jamais. Nous te vîmes partir à regret, mais sans jalousie, car c'était là aussi un de tes privilèges : on n'était pas jaloux de toi. Tu te faisais pardonner la différence éclatante qui existait entre toi et nous. Tu étais le seul enfant gâté de ma mère, et nous ne t'en voulions pas.

Tu partis joyeux pour ce lieu enchanté où il y avait des chevaux, des chiens, la liberté, et déjà des perce-neige. Nous restâmes. Pour nous, les filles, il n'y eut, ce dimanche-là,

ni fête d'enfants, ni grands bois. Nous devions faire semblant d'être parties. Double avantage : nous n'encombrions pas nos parents de notre présence, multipliée par celles des bonnes et de la gouvernante, et nous n'allions pas non plus courir les dangers des réunions mondaines : la coqueluche, la rougeole, et, dans le meilleur des cas, l'angine pultacée.

Tu revins avec la fièvre, ayant bu de l'eau mystérieuse au puits de l'ancien potager, ou mangé de la neige : on n'a jamais bien su. Mais, comme pour donner raison à ceux qui disent : « C'était écrit », tu ne quittas plus ton lit à partir de ce jour-là, qui était un lundi, jour de la leçon d'allemand. Nous pensâmes que tu avais beaucoup de chance.

Vinrent les jours suivants, où nous te disions encore bonjour et bonsoir à travers la porte .Vint le jour où ce fut défendu. Tu entras alors dans l'invisible, ton royaume, où je ne pouvais te suivre, cette fois, même en marchant croisé.

Derrière cette porte défendue de la chambre où l'on t'isolait, que se passait-il? Un grand mystère qui m'a permis de te garder.

Des nouvelles à ma taille m'étaient données de ta maladie, pendant sa première période, quand on nous laissait encore habiter la maison, mais plus la chambre voisine de la tienne. Tu étais en vacances : on te lisait à haute voix : « Les Deux Nigauds » et « Pauvre Blaise ».

Le printemps vint, sans toi. On nous envoya vivre au jardin. Je passais mon temps à regarder, d'en bas, tes fenêtres; mais elles ne s'ouvraient plus. J'espérais qu'une hirondelle, se trompant, entrerait, en cassant la vitre. Et j'avais mes raisons pour cela : lorsqu'on avait peint ta chambre, l'année précédente, l'ouvrier, un Italien, avait eu l'idée d'imiter au plafond un ciel bleu avec des petits nuages blancs et des hirondelles. Nos parents n'avaient pas aimé ce qu'ils nommaient : cette fantaisie de mauvais goût. Ils voulurent que le peintre défît son ouvrage et refît le plafond comme il était prévu, tout blanc, tout uni. Tu les supplias de te laisser les hirondelles et finalement ils y consentirent. Quand tu commenças d'être très malade, je pense qu'ils comprirent pourquoi l'ouvrier avait bien fait de peindre le ciel dans ta chambre.

La typhoïde : on commença de chuchoter le nom de ta maladie. Tout le monde se mit à marcher sur la pointe des pieds, ce qui, quant à moi, ne me changeait guère : tu m'avais appris à ne jamais marcher autrement; cela faisait partie de nos manigances magiques.

Un jour, deux des médecins qui te soignaient vinrent au jardin avec maman. C'était l'heure de notre goûter. Ils parlaient entre eux avec une espèce d'irritation.

— Il vaut mieux les éloigner...

— Faites bouillir toute l'eau qu'elles boivent.

L'un d'eux, le plus gros, le plus vieux, prit un verre plein d'eau sur la table, et dit, en l'élevant à la hauteur de son œil :

— En temps d'épidémie, Madame, considérez qu'il y a dans ce verre d'énormes champignons que vous ne pouvez voir à l'œil nu : ce sont les microbes de la typhoïde.

Quand ils furent partis, je bus cette eau d'un trait, avec tout ce qu'elle contenait d'invisible, espérant être malade comme toi, en même temps que toi.

Rien n'y fit. On nous éloigna. Mais avant de nous séparer, il y eut encore quelques hauts et quelques bas. J'entendis qu'on allait te mettre dans des draps mouillés et glacés. La veille de notre départ, ta température avait baissé. On s'affola dans la maison : mais c'était l'affolement du bonheur. J'en connaissais les causes. J'avais trouvé, dans l'herbe, un trèfle à quatre feuilles, précisément à l'endroit où, l'année précédente, tu avais tracé le cercle enchanté. Nous eûmes alors la permission, Jeanne et moi, d'aller jusqu'à ta porte. Maman et la vieille Marie se tenaient debout sur le seuil. On nous interdit d'aller plus loin. Je donnai le porte-bonheur, et maman te le remit. Tu m'as souri de loin. Tu paraissais extraordinairement lointain, assis dans ton lit, au fond de la chambre, et je vis que tes cheveux avaient poussé. Nous t'envoyâmes un de ces baisers sur lesquels on souffle comme sur les chandelles; la porte se referma sur ton sourire.

La journée qui suivit fut le contraire de la précédente. On nous fit quitter la maison le lendemain. Nous devions céder la place à ce qui allait venir. On ne disait pas quoi.

Nous fîmes notre apprentissage d'orphelines chez la tante sans enfants qui nous hébergea; tu gardais les parents,

la maison, tout l'héritage : n'étais-tu pas le fils unique?

Nous n'entendîmes plus parler de vous. Des jours passèrent, et des nuits, pendant lesquelles je dormis dans un grand salon doré où il y avait un lustre de cristal dont je pensais chaque soir qu'il allait me tomber sur la tête. Chacun semblait me fuir pour éviter des questions que pourtant je ne posais pas. On ne me parlait plus; pas même ma sœur Jeanne, à qui les grandes personnes recommandaient à voix basse de ne me rien dire. Je commençais à sentir que tout le monde avait peur de moi. J'ignorais les raisons de cette crainte que j'inspirais et j'en supportais les effets avec surprise. C'était de moi qu'on se cachait, à cause de moi qu'on baissait la voix, ou bien, si j'approchais un peu, on se taisait prudemment, respectueusement. Comment avais-je fait pour devenir si redoutable? J'étais trop jeune; j'allais ne pas pouvoir comprendre; mon frère et moi, on nous savait inséparables.

Un jour, papa vint nous voir sans s'annoncer. Il me sembla qu'il avait dû venir en courant; sa cravate était dérangée; on eût dit qu'il avait eu chaud; en parlant, il haletait un peu. Il me prit à part, m'attira entre ses genoux et me dit :

— Tu vas prier pour ton frère.

Mais je priais tous les soirs pour toi, et il le savait. Je compris qu'il fallait désormais le faire autrement, d'une façon plus difficile. Pouvais-je déjà plus que je ne savais?

L'explication de cette scène et de mon sentiment me fut donnée beaucoup plus tard, quand, à douze ans, je commençai un album et demandai à mon père d'y écrire quelque chose pour moi. Il écrivit :

Marthe était la sœur de Lazare.
Elle cria vers le Sauveur.
O miracle! La tombe avare
A rendu le frère à la sœur.

Au jour d'angoisse et de détresse
En ton doux nom prédestiné,
Mon pauvre cœur, dans sa faiblesse
Mettait son espoir obstiné.

Hélas, sur cette sombre terre
Le Sauveur n'est pas revenu.

Marthe en vain appela son frère.
Le ciel, impassible, s'est tu.

Chère fille, au moins que la vie...
. . . . . .

Cette improvisation me révéla que mon instinct ne m'avait pas trompée, que j'avais véritablement reçu mission de te sauver, ce jour-là. Et je ne l'avais pas fait... du moins ils le croyaient.

La Marthe du village de Béthanie, dont mes parents, m'avaient donné le nom à mon baptême, par prémonition car ce n'était pas un nom de la famille, avait, certes, mieux réussi. Pourtant, c'était moi quand même qui allais faire ressusciter leur petit garçon; mais ils ne le savaient pas.

Je n'avais nul besoin de croire à ton danger, puisqu'on me le dissimulait. Je ne crus pas davantage aux larmes des grandes personnes qui commencèrent à couler un mercredi soir. Jeanne se mouchait souvent; je l'entendais dans la chambre voisine. Moi, je ne faisais pas autre chose que de prier pour toi : « Notre Père qui êtes aux Cieux. » Je ne savais rien d'autre. C'était mon travail, mon attribution, ma tâche acceptée, et je m'y bornais en me bouchant les oreilles. A mesure que Jeanne pleurait plus haut, je priais plus haut qu'elle.

Un matin, des vendeuses vinrent avec des cartons du « Petit Parisien », qui était le magasin où l'on habillait les enfants. Elles se mirent à genoux. Je me laissai prendre mesure sans poser la moindre question. On m'essaya un costume marin, de serge noire, qui n'avait de blanc que le col; puis une petite robe toute noire aussi, en soie légère, car il faisait déjà très chaud. Ces femmes avaient l'air de me plaindre, comme si j'avais su ce que je ne savais pas.

Le jeudi passa sans autre incident; il n'y avait aucune nouvelle de toi. On ne parlait plus de ta maladie, même tout bas. Je sentais que c'était une chose finie. Nous ne sortîmes pas et personne ne vint nous voir. A la fin de cette ennuyeuse journée, Jeanne prit pitié de moi : elle me fit lecture, pour la centième fois, du conte que je préférais. C'était le soir. J'étais déjà dans mon lit. Aussitôt, le salon doré fut transporté au sommet d'une tour. J'étais la princesse Florine et toi l'oiseau qui, pour voler à moi, s'était laissé poignarder dans le cyprès

par la fée Soussio et l'affreuse Truitonne. Mais tout finissait par bien finir. Pour toi aussi, tout finirait merveilleusement. Je m'endormais en priant « croisé ».

Notre Père qui êtes aux Cieux,
Nourrissez mon frères Georges,
Oiseau bleu couleur du Temps.
Donnez-lui tous les jours
Votre pain quotidien
Pour qu'il vive
Toujours et à jamais.
Vole à moi promptement.

Le samedi, vers une heure de l'après-midi, tandis que j'étais obligée de dormir, après déjeuner, ainsi que tous les enfants, sans en avoir envie, j'eus une vision. Je vis, dans une glace penchée du salon, défiler des têtes de chevaux blancs, des plumes et des fleurs blanches qui se balançaient et j'entendis un chœur d'église. Le salon donnait sur la rue, et les volets avaient été fermés au cadenas, dès le matin. Mais, par les fentes supérieures des persiennes, une partie de ce qui se passait dans la rue pouvait se voir, réflété dans cette glace qui formait angle avec les fenêtres, et je demeurai saisie d'admiration devant ces chevaux de neige, pareils à ceux que j'avais vus au cirque, secouant leurs aigrettes en cadence. J'entends encore cette espèce de bruit de rivière que faisait la foule; puis, toutes ensemble, les voix graves des hommes et les voix suaves des enfants qui s'élevaient avec une grande douceur, en s'éloignant.

Quand on vint me chercher, je ne parlai pas de ce que j'avais vu. On me dit que nous irions chez nos parents plus tard dans l'après-midi, et ce fut la seule information qu'on me donna. La maison était donc redevenue inoffensive? Maman n'était plus contagieuse?

Je ne posai aucune question te concernant. Tu étais le sujet défendu, et je le savais, grâce à ce tact infaillible auquel les grandes personnes réduisent les pauvres enfants.

On nous conduisit à pied chez nos parents. Nous y allâmes en suivant cette même rue très longue et tortueuse qui était aussi celle où nous habitions. Je me souviens qu'en sortant j'imaginais que j'allais voir une rose blanche tombée sur le

pavé, en signe du passage de ma vision. Mais pas trace de fleurs. La vieille rue était déserte, plus même que d'habitude. Il me parut que nous marchions sans rencontrer qui que ce soit, afin justement de n'être pas questionnées sur le but de notre visite.

Devant la porte cochère de notre maison, personne. Dans la cour, pas une âme, pas même le bouledogue jaune du cocher.

Les portes de l'antichambre étaient ouvertes à deux battants, comme pour une fête, et derrière elles, il n'y avait personne. Toutes les autres portes de la maison étaient grandes ouvertes. Nous montâmes : de bas en haut, c'était un bâillement général; partout des portes béantes : elles avaient dû livrer passage, à qui? à quoi? On ne le disait pas.

Au premier étage, nous butâmes sur une première porte fermée. C'était celle du petit salon de maman. Là, nos parents nous attendaient; ils avaient sans doute guetté notre arrivée, car nous les trouvâmes debout, sur le seuil, comme prêts à sortir. Ils étaient à contre-jour, et je ne sais comment, dès que nous entrâmes, ils firent le geste de se sauver et nous entraînèrent à leur suite dans la chambre voisine, qui était celle de maman. La gouvernante et la bonne nous avaient suivies, mais elles restèrent dans le petit salon. La porte se referma brusquement sur nous qui n'étions plus que quatre : le père, la mère, les deux filles, la grande et la petite.

Il y eut une minute de silence, pendant laquelle je pensais avec une lucidité qui m'étonne encore : « Et maintenant, comment vont-ils s'y prendre pour me dire ce qu'il ne faut pas que je sache? »

Alors mon père prononça, d'une voix plus douce que celle d'un homme, ces paroles inoubliables :

— Mes enfants, Dieu nous a repris votre frère; Georges est au Ciel.

Maman éclata en sanglots, ce que voyant, Jeanne se mit à sangloter encore plus fort. Pourquoi pleuraient-elles? Mon père, allant de l'une à l'autre, finit par les tenir embrassées toutes deux. J'étais seule. Je ne fis pas le plus léger mouvement pour m'approcher d'eux, pour me joindre à leur groupe de naufragés. Je réfléchissais. « A moi, il faut me

dire la vérité, *parce que je crois tout.* » Si ce que papa avait dit était vrai, ces cris et ces larmes étaient inutiles. Je ne comprenais pas alors, et j'ai cherché à ne pas comprendre depuis, pourquoi la nouvelle de ton ascension, telle qu'elle me fut donnée ce jour-là, pour une certitude, les jetait dans cet état de désespoir scandaleux.

Je te dirai ce qui m'arriva de plus étrange, quand ils se décidèrent enfin à m'avouer que je ne te verrais plus, ou du moins, pas tout de suite. Papa, se méfiant de mon air tranquille, avait ajouté :

— Si tu es très sage, très douce et très bonne, toi aussi, tu iras au Ciel et tu reverras ton frère.

Déjà, j'avais pris mon parti. Je me glissai dans le cabinet de toilette de maman, et tandis qu'on s'empressait autour de ma sœur avec des compresses d'eau fraîche, et auprès de ma mère avec des flacons de sels, toutes deux continuant à gémir et à pleurer très fort, je me mis à genoux sur une chaise, devant la coiffeuse, je me penchai sur le miroir et, m'y regardant longuement, tranquillement, les yeux grands ouverts, sans une larme, je me mis à sourire, parce que j'avais confiance. C'est à partir de ce jour que je te dois tout, puisque j'ai cru que tu étais vivant. Grâce à toi, j'ai adhéré de tout mon cœur au dogme, à la doctrine, à cette unique solution possible. J'avais pris le Christianisme au mot. J'ai cru héroïquement la seule chose qui soit incroyable et dont la preuve n'a été faite qu'une seule fois, ici même, à Jérusalem, une preuve pour toujours suffisante :

Cependant je vous dis la vérité.
Il vous est bon que je m'en aille[1].

Cette parole inouïe, tu l'as justifiée. Il m'a été bon que tu te sois en allé. Il le fallait, pour que fût sauvée la forme d'un enfant parfait; pour que ne périssent pas, dans l'homme que tu serais devenu, les traits charmants du génie que tu étais.

Mon frère, il m'a été infiniment bon que tu sois parti.

Car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai[2].

1. Évangile selon Saint Jean, XVI, 7.
2. *Idem.*

Je te dois d'avoir abordé de front cette vérité prodigieuse qui est le fondement de mon Église, en ce seul âge qui permette de la comprendre. Je te dois d'avoir pensé que : « *Dieu est assez puissant pour rendre la vie à nos corps* », d'avoir appris la résurrection, dans l'intransigeance, dans l'absolu, sans escamotages possible.

Mais quelqu'un dira : comment les morts ressusciteront-ils ? Avec quels corps viendront-ils ? Insensé![1]...

Georges, tu reviendras avec ton col marin et ton béret, avec ton bon visage d'enfant et ton corps agile, avec tes genoux balafrés, en gambadant. *Toute chair n'est pas la même chair*[2]. La peau délicieuse de ton enfance ne sera pas remplacée par une autre, moins douce. Le temps ne triche pas avec toi. Toutes tes différences te sont restées acquises. Ton regard bleu t'est demeuré. *Même une étoile diffère en éclat d'une autre étoile. Ainsi en est-il pour la résurrection des morts*[3].

Si je n'ai pu faire autrement que de me sourire à moi-même d'un air entendu, le jour où l'on m'a dit que tu étais allé au ciel, c'est parce que je l'ai cru. Dès l'instant où j'ai accepté la promesse, j'étais bienheureuse, avec toi. Tu vois bien que je te dois tout.

A partir de cet instant, ma mémoire naquit, faculté souveraine sans laquelle je ne serais rien, et toi non plus. *Memento Domine*. Souvenez-vous, Seigneur! Pour te retenir, je devais me bien rappeler tout ce qui arriva pendant que tu étais avec nous sur la terre, et pour que tu me retiennes, il fallait me souvenir aussi de tout ce qui m'arriverait ensuite, pour te le raconter en paradis. Sœur terrestre d'un frère céleste, la pensée que tu m'attendais dans la splendeur et la mollesse des nuages m'était sans cesse présente.

Grâce à notre père, j'ai pu ne pas croire que tu avais été créé pour pourrir misérablement dans un trou, où ceux qui t'aimaient t'avaient enfoui. Je supportai de voir enlever ton lit d'enfant de la chambre qui était la nôtre, à la campagne. Deux domestiques vinrent l'emporter pour le donner à un

1. Saint-Paul, *Première Épître aux Corinthiens.*
2. Id.
3. Id.

pauvre. Ce fut comme un second enterrement, auquel j'assistais, sans larmes. Rien de cela ne comptait. J'y voyais un déménagement provisoire. Je me tenais ferme à la croyance que je te reverrais dans un endroit bien plus agréable. Regarder le ciel ensemble était une de nos habitudes préférées; y aller devait être encore plus délicieux. Tu m'avais si souvent fait croire des choses dont Jeanne disait qu'elles n'existaient pas, que j'étais toute préparée à ta disparition, à ta réapparition, au cache-cache divin de la mort chrétienne.

Et si on n'avait jamais cru que les choses possibles, où en serions-nous, grand Dieu? Ce qui n'était pas vrai, dans notre enfance, le devient tous les jours davantage. J'ai tenu pour toi un registre, une comptabilité de toutes les choses impossibles qui sont arrivées depuis que tu es parti, pour t'en parler au ciel, et ce sont justement celles que tu me disais pouvoir faire quand tu le voudrais, comme, par exemple, de voler dans les airs plus vite qu'un oiseau, de nager sous l'eau comme un poisson. Notre ancien jeu des jours de pluie est devenu vrai : Paris change avec Tombouctou, Londres avec Buenos-Ayres. On s'entend parler et l'on peut même se voir à travers les murailles et les pays, comme dans le conte, il t'en souvient, de la Belle et de la Bête. Ta voix parle encore; ta voix, mon frère, elle existe, puisque j'entends, quand je le veux, d'autres voix qui ne sortent plus d'une gorge mortelle. Le soleil et la lune sont devenus tes disques. Je t'ai enregistré si fort que je te joue dans ma conscience avec une grande facilité, comme une œuvre sue par cœur, pour laquelle il n'est besoin ni de cire ni même d'instruments. Pour être devenue, grâce à toi, dans mon âge le plus tendre, réfractaire à la mort, comme certaine terre à potier peut être réfractaire au feu, me voilà revenant de la vallée de Josaphat par le détour de Béthanie.

Or, Béthanie était près de Jérusalem, à environ quinze stades.

Et beaucoup de Juifs s'étaient rendus auprès de Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère.

Quand donc Marthe apprit que Jésus venait, elle alla au-devant de lui. Pour Marie, elle était assise à la maison.

Marthe dit alors à Jésus : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

« *Mais je sais maintenant que tout ce que vous demandez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* »

Jésus lui répondit : « *Votre frère ressuscitera* ».

Marthe lui dit : « *Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour.* »

Jésus lui dit : « *Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra.*

« *Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point à jamais. Le croyez-vous?* »

Elle lui dit : « *Oui, Seigneur*[1]... »

Et voilà pourquoi, invoquant ton nom et datant mes lettres de Jérusalem, ou mieux encore, de Josaphat, ce charnier sans fleur, cette vallée des épouvantements, bien faite pour s'y révolter l'esprit, j'ai pu dire à tous, père, mère, sœurs, amis, de se lever, d'en sortir, parlant à chacun dans sa personne vivante.

***

Cher Emmanuel, vous qui avez été le frère aîné de ma jeunesse, venu pour remplacer celui qu'enfant j'avais perdu, pardonnez-moi ce long silence, sa durée ou son interruption. Un souvenir surtout me pousse à vous écrire et m'enhardit; il date de loin, il date du voyage que nous fîmes en Perse. C'est l'histoire que vous m'avez racontée, là-bas, de cette vieille demoiselle anglaise et de sa mère aveugle et malade, qui vivaient toutes deux à Kachan, dans la maison des employés de l'office télégraphique. Une sœur plus jeune, et que la mère préférait, s'était mariée aux Indes; elle mourut. L'aînée, comprenant qu'il fallait cacher, par pitié, la nouvelle à l'aveugle, déjà sur le point de mourir, dissimula soigneusement son chagrin. Elle inventa d'écrire à la sœur absente, comme si de rien n'était. Elle confiait ses lettres à la poste, avec la prière de les retourner à l'expéditeur, si la destinataire était partie sans laisser d'adresse, et fit elle-même les réponses. Sa supercherie réussit au point de dépasser son espérance. La mère, octogénaire, guérit, et continua de vivre,

1. Saint-Jean, chap. XI, 18-28.

en croyant sa fille vivante. Le meilleur moment de la journée, pour ces deux femmes, était celui où l'on relisait à haute voix la dernière lettre d'Émily, que le courrier leur apportait chaque première semaine du mois, le vendredi. Cela dura dix ans, et durait encore quand nous passâmes dans cette ville de la Perse.

Vous aviez réussi à vous faire raconter cette histoire en achetant des timbres à Kachan. Car votre âme, Emmanuel, faisait de vous, en voyage, un étrange touriste; plutôt un moine confesseur, un mendiant superbe de la confiance d'autrui, un bon Samaritain, qu'un voyageur comme on l'entend d'ordinaire. Et quand, pendant notre visite au Caucase, vous nous fîtes, à Batoum, manquer le train pour Zougdidi, c'était parce qu'en prenant les billets, à la gare, vous vous étiez attardé au guichet, afin d'y recevoir l'aveu de la détresse conjugale d'un petit fonctionnaire de l'ancienne Russie.

Pour avoir appris à voyager avec vous, je sais en quoi surtout consiste le voyage. Je vous retrouve à chaque étape, offrant à vos compagnons de route des cartes postales déjà timbrées, — pour les faire se souvenir des tendresses absentes, — du pain, pour qu'ils goûtent la saveur du pays, et, à moi, pour qui les fleurs sont plus que des paroles vivantes, une rose.

Philologue et polyglotte, ayant reçu le don des langues, je vous revois, penché sur une petite fille tartare qui pleure, et vous lui demandez votre chemin d'un air si compatissant que la sauvage sourit. Vos manières inoubliables sont d'un disciple de Celui dont vous portez le nom. Vous n'aimez comme lui que les humiliés, les offensés, les brebis perdues et celles qui ne vous aiment pas.

Vous m'avez fait connaître la terre, rien que la terre, comme vous disiez, laissant tomber de votre table ce grain qui a prospéré depuis. Je vous ai retrouvé à Jérusalem, où vous aviez été avant moi; vous m'avez précédée partout ailleurs, car il n'est lieu en ce monde que vous n'ayez hanté et qui ne vous rappelle.

Vous avez assigné de vous-même un terme à votre voyage. Cette décision m'a longtemps désespérée, car c'est contrarier

Dieu. Pourtant, vous avez eu soin de m'avertir que vous aviez fait le signe, en partant.

C'est peut-être tout ce que demandait de vous, eu égard à votre perfection, celui qui consentit à se livrer, et fit, en conséquence, choix de l'heure et du jour.

***

Chère Jeanne, toi si généreuse de ton être, et qui disais en te moquant, dans toutes les petites circonstances contrariantes de la vie, dès que la méchanceté des femmes s'acharnait sur toi : « Laisse-les dire. Moi je suis bonne et j'irai au ciel. » Tu y es allée en effet, aimée, jeune, à trente ans, dans ta robe d'or, en dépit des cousines jalouses, après avoir dit à celles qui venaient te voir : « Mais je ne suis pas en danger. »

J'ai pris tout le danger sur moi et je continue à vivre notre vie terrestre, selon tes goûts, te rendant en secret le culte que tu mérites, sous la forme extérieure que tu préférais.

La révélation de la manière dont il me faudrait instituer ton souvenir m'est venue d'une façon toute surnaturelle.

Un an après ta mort, tu m'es apparue quand je m'y attendais le moins. J'allais à travers une fête de charité, quêtant et soudain, sur l'écran du cinématographe, ton ombre s'est montrée. C'était sur un champ de courses. Tu avançais, venant de l'horizon, au centre d'un groupe, et ta démarche était si gracieuse qu'on ne voyait que toi. Tu riais, en renversant un peu la tête. Ton ombrelle, balancée au rythme de ta marche, grandit, devint énorme, et passa.

Je compris en cet instant que tu allais cesser d'être à la mode, chaque année davantage, et cette idée, te connaissant, me parut d'une cruauté insupportable. Comme un serviteur porte la livrée de son maître, comme un prêtre se pare pour aller à l'autel, ainsi, pauvre fleur, tu te faisais belle sur la terre, en obéissance à ton Créateur, à ta nature, et pour aller à Dieu. Depuis, j'ai continué à m'habiller pour toi, et ce renouvellement des apparences, auquel ma pensée t'associe toujours, sauve en moi la fraîcheur de ton souvenir. J'ose te l'avouer sans honte, dans la simplicité d'une bonne confession : l'espèce de méditation qui m'unit le mieux à toi est

celle que m'inspire la mode, lorsque je choisis ce que je vais porter, parmi ce qui se porte. Ensemble nous irons ainsi, comme des sœurs pareilles, confondant nos ombres, jusqu'au jour où c'est toi qui m'instruiras de ce qui se fait, pour la saison éternelle.

***

Père chéri, vous m'avez aimée depuis le commencement de la création et vous êtes mort, maintenant, pour me donner l'exemple. « *Fiat voluntas tua* ». C'est tout ce que vous avez trouvé à écrire sur la tombe de mon frère, votre fils unique.

J'ai donc su, dès mon plus jeune âge, que j'allais faire retour à ce Dieu, à qui vous m'aviez prise, par amour, et que, le cas échéant, vous y consentiriez. Mais vous avez, d'un mot, défendu votre créature contre le pire :

— Votre frère est au ciel!

A quel point avez-vous cru ce que vous m'avez fait si totalement croire, ce jour-là? Quoi qu'il en soit, ma foi l'a emporté sur vous et vous ne mourrez jamais, en celle que vous avez fait vivre. Pendant trente-cinq ans, et même davantage, je n'ai eu d'existence que la vôtre. J'étais une de vos pensées informulées, votre fille longtemps cachée. Et puis, vous m'avez donné le souffle et la lumière, et six ans plus tard, vous me donniez une autre vie.

Que m'ont appris les théologiens et les docteurs que je n'aie su d'emblée, d'une manière toute ravissante, grâce à la confiance que j'avais en vous? Car tout a dépendu de ce respect que vous aviez su m'inspirer dès mes commencements et de l'état de crédulité où me jetait la moindre de vos paroles.

Comme mon père m'a aimé, moi aussi je vous aime[1].

C'est à mon tour de vous donner la vie. Je suis votre abri provisoire. Vous habitez ma pensée, domaine réduit après la vôtre, mais qu'élargit votre présence. Toute volonté que j'aime vient de vous et retourne à vous.

J'ai osé affronter le souvenir de votre mort à Josaphat,

1. Saint-Jean, xv, 9.

et me questionner sur l'avenir d'un ruisseau dont la source serait tarie, dans la vallée même du Cédron qui ne contient plus qu'un lit de pierre. Et pourtant, oui! Vous vivez puisque je vis, et que vous m'avez confié le soin de votre existence à venir. Comme j'ai dépendu entièrement de vous, ainsi vous dépendez, maintenant, entièrement de moi. Votre vie ne saurait être en péril au cœur de votre fille.

« Elle a *perdu* son père, elle a *perdu* sa mère », cette lâche expression, qui sous-entend la plus affreuse des négligences, m'a toujours exaspérée. Non, je ne vous perdrai jamais. Oscar Wilde ne plaisantait certes pas lorsqu'il disait à une veuve qui le voulait apitoyer : « Your husband and three little children, *lost*? Well, my dear, that looks like carelessness. » Votre mari et vos trois petits enfants, *perdus?* Eh bien, ma chère, cela ressemble à de la négligence. Je ne veux pas vous égarer, et s'il le faut, je vous cherche, et le moyen de vous trouver, Dieu me le donne.

***

Pauvre mère, qui nous as transmis la vie infuse avec la mort, si bien que tu as été l'artisan de toutes tes douleurs, l'ouvrière qui a fait et défait son ouvrage, — pour toi, l'Église n'aura jamais assez de toutes ses consolations. Que de fois, en te voyant vivre entourée des portraits de ton fils que tu pleuras, sans te lasser, dix ans, dix-neuf ans, vingt ans même, il m'est venu à l'esprit de te dire que tu avais aussi perdu la petite fille que j'étais. Mais tu ne l'aurais pas cru. Toutes les Niobés supportent la métamorphose de leurs enfants, à condition que le temps la leur rende insensible. La grâce de ton fils remplacée par la rudesse, son pas léger par un pas pesant, sa voix toute changée, son doux visage devenu épineux, est-ce que tu ne perdais pas, quoi qu'il advînt, ton petit garçon?

— Maman, cela m'ennuie de mourir. Il t'a dit ces paroles dans la nuit, avant de s'en aller et tu les as prises pour un reproche dont tu n'as jamais pu te justifier. Mais tu sais bien que le fils de Dieu s'ennuyait aussi de mourir et qu'il s'en est plaint à l'ange de Gethsémani.

— Mère, mère, pourquoi m'as-tu fait? C'était le cri contraire, l'invariable plainte que j'entendais monter des lits des soldats à l'hôpital 118, pendant l'agonie de ceux qui eurent la maladie d'avoir vingt ans, en 1916. Et je me demandais, songeant à toi, pourquoi les fils de l'homme rendaient leur mère seule responsable du malheur de la vie, qu'elle n'est pas seule à donner. Mais peut-être avaient-ils raison. Où serions-nous sans toi? C'était donc un dernier compliment que ton fils te faisait en te disant qu'il s'ennuyait de quitter ce monde, où tu l'avais mis. Il n'était pas arrivé au temps où il t'eût reproché, non sa mort, mais sa vie.

— Madame, on ne meurt plus de la fièvre typhoïde, te disait un médecin d'enfants, à qui tu racontais ton malheur, toujours ton même malheur, dix ans après l'événement.

Pauvre mère, on meurt encore de mourir, comme ce fut le cas de ta fille Marguerite. Je te dis que pour tes dangereux enfants, il n'est pas d'autre issue, d'autre échappatoire, d'autre dérivatif à la foudre, que ce qui s'est fait ici, sur cette montagne, au vu et au su d'une mère, en exemple à toutes les autres : Marie, pareille à toi, qui survécut à son fils unique.

Mes bien-aimés, c'est humainement que je vous reverrai, puisque Dieu s'est fait homme, à dessein, pour comprendre tout ce qui est de l'homme, à Nazareth, en Galilée.

PRINCESSE BIBESCO

TABLEAUX D'UNE EXISTENCE

ENFANCE

On s'est beaucoup occupé de M. Thiers depuis quelque temps. Les noms de Gambetta, de Barodet, dont j'avais un peu oublié le son, si troublant jadis, m'ont, avec celui du bonhomme au toupet blanc, soudain rappelé mon enfance ardente et repliée, les hommes politiques sur le comportement desquels on disputait si souvent dans nos cercles de famille, à Passy, chez les John Lemoinne, chez nos amis les Halévy.

Comme je révisais des cahiers où j'avais esquissé des Tableaux d'une existence, je constatai une lacune; je voudrais la combler, évoquer le souvenir des enfants de Prévost-Paradol, inséparable, pour moi, de celui du retour à la paix et d'un ordre de choses tout nouveau, que symbolisait la devise républicaine : *Liberté, Égalité, Fraternité.*

Ludovic Halévy et le Dr Émile Blanche, mon père, étaient les tuteurs de Hjalmar, de Lucy et de Thérèse, les enfants de Prévost-Paradol. Le suicide de notre ambassadeur à Washington, peu avant la chute de Napoléon III, avait suscité de pénibles commentaires dans les journaux, et chez les miens beaucoup de tristesse. Le polémiste, qui s'était directement attaqué à l'Empereur, puis « jeté dans les bras », disait-on, d'Émile Ollivier, quand celui-ci sembla devoir instaurer le libéralisme parlementaire, avait accepté le lourd poste diplomatique qu'Ollivier lui proposait. Il s'y rendit juste pour recevoir la nouvelle de la déclaration de la guerre; une catastrophe pour lui. Tout son échafaudage allait s'écrou-

ler. La pensée de Prévost-Paradol reste encore obscure. A quoi tendait-il? Aux yeux des orléanistes, dont il avait été l'espoir et le serviteur dévoué sous l'Empire, c'était un renégat. Après 1871, quel parti eût-il soutenu? Il semble avoir été guidé par une ambition mystérieuse. Une brume enveloppait les causes d'une mort dramatique dont les miens s'entretenaient à mi-voix. Certain jour, je vis déclouer chez mes parents des caisses qui provenaient des États-Unis. J'entendis dire : « Voici l'argenterie, les couverts que l'on avait achetés chez Christofle pour Anatole. » Qu'adviendrait-il de ses deux filles et du garçon, dépourvus de toutes ressources? Lucy, l'aînée, seule avait traversé avec lui l'océan et, auprès de son père veuf, tenu la place d'ambassadrice. Vendrait-on le mobilier à l'hôtel Bullion (l'hôtel Drouot)? Ce serait aux amis du malheureux Anatole qu'il incomberait de veiller sur les innocents orphelins. Chez nous, on déballa des toilettes féminines, des jupes blanches à broderies noires, devant lesquelles ma mère s'extasiait : d'un goût tout nouveau, « à l'américaine »; puis j'aperçus le chapeau à plumes de l'ambassadeur, son costume à palmes vertes d'académicien, avec l'épée inoffensive. L'arrivée de Hjalmar, garçon déjà grandelet, me fut annoncée comme d'un camarade pour plus tard, mon aîné de beaucoup. Je ne le connus que bien après.

Nous venions d'emménager à Auteuil dans le gros pavillon sans grâce, à demi bâti avant la guerre et que des obus avaient troué pendant le siège de Paris. Enfin je prenais mes repas à la table de famille, et non plus avec les nerveux que soignait le Dr Blanche en sa clinique de Passy. Nous serions désormais *chez nous*. Tout me semblait neuf, admirable. Combien aujourd'hui les mêmes lieux nous paraîtraient peu aimables et sans confort!.. Mal éclairés, peu chauffés... et ces bronzes de Barbedienne, ce mobilier disparate de bourgeois modestes, peu artistes!

Les trois orphelins dont la destinée serait dramatique (quel sujet pour roman, avec épisodes tristes ou comiques, et moralité!) me glaçaient de gêne et d'admiration, si différents ils étaient de notre entourage. Thérèse et Lucy me rappelaient par leurs manières désinvoltes, leur aisance mondaine, mon étonnement quand je partageai l'existence des sœurs et frères

du marquis de Huntley. Auprès des ladies Gordon, j'avais innocemment passé d'heureuses semaines pendant la guerre de 1870-71. J'admirais tout des Anglais. Mais ces fausses Anglaises, Lucy et Thérèse, d'où venaient-elles?

Le visage régulier, à la peau mate, claire, de Lucy, s'encadrait de boucles longues; un vaste chignon, soutenu d'une résille et d'une longue épingle terminée à chaque bout par une sphère, tordait de magnifiques cheveux tout en frisons. Elle s'habillait dans un style qu'on croyait à elle, mais que je retrouve dans des photographies de lady Grace Gordon, future lady Lonsdale, que Lucy d'ailleurs rencontra à l'ambassade d'Angleterre. Entre elles, comme pour n'être pas entendues du vulgaire, les pupilles de mon père s'exprimaient en un anglais si exagéré qu'il en devenait inintelligible, d'un accent spécial à beaucoup de femmes du monde élégant, alors. Leur écriture, faite de lettres larges, hautes et pointues, tracées avec une plume d'oie, ces caractères baroques et orgueilleux dont cinq ou six lignes couvrent une page de large vélin bleu, s'agrémentaient d'une orthographe affectée, « scandaleuse », selon les vieilles dames éduquées au cours Sauvant. Ainsi les Paradol substituaient aux *i* un *y* (dans lundy, mardy, roy) — et avec certains mots désuets, de l'ancien régime, un abus du superlatif, sentaient la *school room*, la gouvernante anglaise. On imagine les commentaires sans indulgence que ces façons « prétentieuses », cette manière qui paraissait artificielle engendraient parfois, malgré l'innocence juvénile qui les faisait excuser.

Quel courant d'air établissait l'apparition des enfants de Prévost-Paradol chez de graves amis d' « Anatole », historiens, membres de l'Académie des Sciences morales. « M. Mignet! » Une des premières visites du premier de l'an des orphelines était pour lui, démarche indispensable notée sur l'agenda de Lucy, avec les noms de M. Thiers et de certains docteurs de l'Église réformée. Je crois que les Paradol, Lucy du moins, étaient encore protestants. Les célèbres pasteurs Bersier et Berger sont des noms que j'entendais souvent citer.

Sans dot, ne possédant que sa beauté, son esprit, cette splendide créature, Lucy, déjà d'âge à se marier, comment ses protectrices concevaient-elles son avenir? Aujourd'hui, la

question ne se poserait plus : il y a pour toute fille instruite des occupations rémunératrices. Le mot, seul, aurait fait rougir, jadis, une fille d'ambassadeur. Lectrice, dame de compagnie d'une douairière? Depuis le retour des Orléans, les princesses choisissaient dans l'aristocratie des demoiselles pauvres, pour remplir l'office de dame d'honneur ou de gouvernante des enfants royaux. Un semblable poste conviendrait bien, jusqu'à ce que Lucy enflammât le cœur de quelque homme riche et titré. Le « coup de foudre » des romans et des pièces sentimentales. Elle prêtait une oreille distraite aux avis affectueux, maternels, que lui prodiguaient des bourgeoises comme ma mère, et madame Léon Halévy, mère de Ludovic, son premier tuteur. Les avances qu'elles lui faisaient étaient reçues avec des sourires et d'évasives promesses, au désespoir de ses plus naturelles conseillères. Néanmoins, on n'était que trop aise de la prendre telle quelle, avec son adorable gentillesse, sa frivolité. Un bel oiseau que l'on n'enfermerait pas dans une cage. Sitôt sur le perchoir, il s'envolerait.

Dans notre intérieur vieux bourgeois, l'irruption, toujours soudaine, de l'aînée des orphelines, était la joie et la terreur de ma mère. Qu'allait-on apprendre? Le mariage princier de la belle romanesque? Dépossédée, par le drame paternel à Washington, comment soutenir son jeu dans « la société » où il lui faudrait faire figure? Bien le contraire d'abattue, elle suscitait une effervescence, en quelque salon qu'elle entrât. Je comprends aujourd'hui, rétrospectivement, la curiosité dont elle fut toujours l'objet, et la gêne que causait sa lumineuse présence à Auteuil, parmi ceux qu'Aymeris appelle les centenaires. J'ai de ses lettres imprégnées encore d'un parfum d'iris. Exultante dans le froufrou de ses jupes de taffetas noir à volants, excitée, joyeuse, mais un peu lasse de « faire des frais », après un tour de visites à Ferrières, à l'abbaye de Chaalis, chez madame de Vatry, ou dans quelque résidence ducale, elle passait comme une étoile filante à Paris. Avant de repartir, il lui faudrait faire cent commissions pour d'autres hôtes qui la pressaient de venir — des livres, de la musique à acheter chez Flaxland, place de la Madeleine (Durand). Ma mère la conduisait chez Laferrière, chez Worth, à la

Cour batave, pour s'inspirer des derniers modèles, lesquels une ouvrière copierait, à la maison. Rien de trop « chic » pour la vagabonde si prisée, si fêtée en hauts lieux, compagne ingénieuse qui aidait les châtelaines à divertir et à charmer leurs invités. Elle aurait pu changer de demeure du 1er janvier à la Saint-Sylvestre. On la suppliait de revenir bientôt quand elle faisait ses adieux. Chacun s'efforçait d'alléger les frais de déplacements de l'indispensable animatrice. « Il ne s'agit pour elle que de durer jusqu'à l'heure du mariage. Lucy fait tourner bien des têtes — n'est-elle pas adorable? » disait ma mère.

Comblée par les riches amis de l'ancien favori des Princes, elle déposait dans sa chambre les présents les plus variés; de ses flacons, les effluves de la violette, du *new mown hay*, parfums de chez Jones, se répandaient dans nos appartements, se mélangeant aux relents des veilleuses fumantes, des lampes à huile. Discrètement parée d'onyx — car elle ne quittait pas son demi-deuil — ses bijoux témoignaient du goût sobre qui prévalait aux vitrines de Mac Enry. Son principal bagage pour les villégiatures consistait en un nécessaire-valise mirifique et volumineux, du genre que Leuchars le maroquinier agençait pour ses clientes milliardaires, qu'accompagnent une femme de chambre et un valet de pied. « Lucy n'a pas besoin d'avoir quelqu'un à ses gages pour porter ses sacs — elle ne va que chez des gens qui l'envoient chercher à la gare par des hommes en livrée. » De telles habitudes, le mystère est pour moi, aujourd'hui, d'où elle les tenait. Certes pas de son enfance chez son père, ancien normalien. Paradol était le fils d'une actrice de la Comédie-Française. Sa femme, une Scandinave d'origine. Quoi qu'il en soit, l'on ne saurait porter avec plus de naturel que ce couple de déshéritées du sort les signes de l'opulence et de la naissance. Comme des plantes délicates, elles semblaient créées pour l'atmosphère de ces salons, où une douairière les priait de s'accroupir à ses pieds pour dévider les laines d'une tapisserie, ou pour lui lire le *Correspondant*.

Je viens d'écrire *opulence*. Le terme est impropre, car elles avaient trop de finesse pour commettre une faute de goût. Elles ne détonneraient pas dans la bonne société orléaniste,

ce milieu intermédiaire entre la haute bourgeoisie, le gratin légitimiste et la société du faubourg Saint-Honoré : les bonapartistes, la finance protestante ou israélite — les Hottinguer, les Mallet, les Rothschild. Il me souvient que Lucy se munissait de lainages, de tricots discrets, quand en hiver elle partait « en déplacement », ou si elle restait à Paris pour quelques semaines dans ces nobles hôtels de la rive gauche où l'on « prenait la mort », ou du moins des engelures, en étudiant son piano. Quels nouveaux riches, au XXe siècle, se satisferaient de la simplicité de vie de gens très distingués et « élégants » — puisqu'on les appelait ainsi — pour lesquels le raffinement était loin d'où nous le cherchons et en quelque sorte fondé sur des conventions?

A mes yeux de lycéen, mes grandes amies les demoiselles Paradol incarnaient le « chic », les goûts délicats, la grâce, l'esprit d'indépendance, un détachement de toute question matérielle, qui imposait silence aux critiques de leurs protecteurs. A mesure que je tâche de cerner les silhouettes de ces apparitions fugitives qui électrisèrent mon enfance, je deviens plus conscient de la précarité des souvenirs, s'agit-il de reconstituer certaines figures qui, dans leur temps, furent mal situées. Car il me manque trop d'éléments d'information précise. Je ne parviens pas à m'expliquer leur formation, les influences qui modelèrent leur complexe physionomie. Rien n'avait préparé ces enfants d'un publiciste à occuper le rang qu'ils se désignèrent quand leur père fut ambassadeur; ils avaient dans le sang la morgue que tant d'aristocrates héritent. La place naturelle de ces jeunes filles était la même où elles auraient dû sembler le plus perdues, exilées, ce qui prouve combien les femmes, ces êtres essentiellement plastiques, se recréent selon leur nature. L'aventure de la bergère devenue reine ne manque pas de crédibilité pour la pensionnaire qui rêvasse penchée sur ses livres de classe. Je revois Thérèse au coin du feu, pelotonnée, grelottante, le menton dans la main, lointaine, absorbée — et ma mère lui demandant : « A quoi penses-tu, ma petite amie? Tu t'ennuies? Tu voudrais être dans les bruyères de ta Bretagne, à Varades, chez ta tante? » Cette tante, madame de Saint-Pierre, n'était qu'une amie aussi. Elle avait gardé l'enfant jusqu'alors.

A Paris, ses apparitions chez ses tuteurs étaient brèves, durant les rares vacances qu'accordait le couvent de Notre-Dame de Sion. Entrée pour faire ses études, elle deviendrait un jour Supérieure de l'une des filiales de cette congrégation, à Ramleh en Égypte. Elle s'y montrerait une grande organisatrice. La maman suédoise, morte jeune, avait destiné ses enfants au culte protestant, mais une sœur de Paradol, dame de Sion, admit sa nièce Thérèse comme pensionnaire à l'établissement de la rue Notre-Dame-des-Champs, fondé par le R. P. Ratisbonne, après je ne sais quel miracle de la Sainte Vierge. Mais laissons ici Thérèse à ses études. Nous la retrouverons plus loin.

***

La bruyante conversion des deux frères Ratisbonne, israélites, avait laissé une profonde impression dans le monde parisien. Le salon littéraire et politique de la nièce des Ratisbonne, madame Alexandre Singer, dans l'hôtel Chimay (aujourd'hui ateliers de l'école des Beaux-Arts) exerçait une action prépondérante sur les candidatures académiques. Beaucoup d'hommes distingués y tenaient cercle. Dans mon entourage, on professait une considération particulière pour l'esprit de « Flore ». Deux de ses sœurs, fort en vue, étaient madame de Sourdeval et madame de Romilly, adoptées par la richissime et bienfaisante madame Fould — des banquiers de ce nom. Ce que Paris comptait d'insigne s'affrontait sous les lustres d'un salon de l'*intelligentia*, sans couleur trop accusée; ce qui n'était point sans commodité, durant la période incertaine qui suivit la guerre de 1870-71, alors que les chances de chaque parti demeuraient obscures et que toutes les ambitions bouillaient dans la chaudière politique.

L'élection à l'Académie française de Prévost-Paradol s'était, disait-on, dessinée à l'hôtel Chimay, rendez-vous des Immortels, le jeudi, au sortir de leurs séances. Quelle était en politique l'opinion de la maîtresse de ce salon? « Libérale? » Le libéralisme avait bien des formes, c'était une formule extensible à volonté, semblait-il. Qu'induirions-nous de la réunion de « personnalités », le plus souvent citées par nos pères au retour de dîners et de soirées au quai Malaquais?

Émile Ollivier fut un des intimes de Flore Singer, avec Octave Feuillet, Edme Caro, Ernest Renan, John Lemoinne, Mézières — ainsi que des orléanistes, des légitimistes et des républicains d'un rose atténué, — des « libéraux » de l'Empire, des intellectuels libres penseurs comme les Louis de Ronchaud, les Tribert, fervents de la comtesse d'Agoult (Daniel Stern), autre salon, mais plus fermé, ardemment occupé de politique, de morale, de sociologie, imbu de germanisme. Madame Singer semble avoir voulu le sien académique, et l'éclectisme littéraire devait en être l'agrément. Un frère de madame Flore, Louis Ratisbonne, poète à peu près oublié, jouissait d'une vogue dont les causes nous échappent. Ses livres emplissaient nos bibliothèques pêle-mêle avec ceux du comte Agénor de Gasparin, de Victor de Laprade, d'Erckmann-Chatrian, du comte de Gobineau, tous dédicacés affectueusement à M. John Lemoinne, mon futur beau-père, ou au Dr Blanche; ces volumes se sont dispersés, perdus, par négligence et scepticisme, chez les héritiers de ces trésors. Nous n'en soupçonnions guère l'intérêt — fût-ce de simple bibliophilie. L'éditeur Hetzel, de la rue Jacob, semble aussi avoir joué un rôle d'importance dans ces mêmes milieux. « Avancé d'idées », député, franc-maçon comme son auteur préféré et ami Jean Macé (celui de la fameuse *Histoire d'une bouchée de pain*), Hetzel fascinait la jeunesse en publiant son *Magasin d'Éducation*, où nous lûmes les premiers ouvrages de Jules Verne.

A côté des gens de lettres académisables ou académisés, la grande hôtesse recevait le faubourg Saint-Germain intellectuel. M. Buloz, les Bertin — *Revue des Deux Mondes* et *Journal des Débats* — sont mêlés, comme les Paradol, à mes souvenirs de « madame Flore »; enfants, ainsi nous la désignions, non sans crainte, car elle nous intimidait par la précision des questions qu'elle nous posait, quand on nous forçait à l'aller voir, Thérèse Paradol et moi. « Ma chère petite, d'où vient cette fourrure? J'espère que c'est un présent de la baronne Salomon de Rothschild? Ne soyez pas extravagante. Il faut être économe; au fait, combien Lucy donne-t-elle de pourboires aux domestiques, dans ses grandes villégiatures? Votre papier à lettres doit être ruineux, pourquoi le commandez-vous chez Leuchars? Fortin en fabrique de très bon... »

Quant à moi, lycéen, j'étais interrogé sur mes places dans les compositions — or mes places n'avaient rien dont je pusse me targuer.

A Thérèse, comme à sa sœur Lucy, devait plaire la majesté de l'hôtel Chimay, l'escalier à belle rampe en fer forgé qui partait d'un vestibule palatial. Le rez-de-chaussée était encore occupé par les Caraman-Chimay, vers qui ces demoiselles se seraient avec plus d'empressement dirigées que vers le confessionnal de la sévère madame Flore. Au premier palier des fenêtres ouvraient sur la Seine, le Louvre, Saint-Germain-l'Auxerrois. Quand mon père m'y menait, comme chez une aïeule, mon cœur battait dès que sonnait le timbre, à la porte de madame Singer. Un vieux serviteur nous introduisait dans le vaste salon, au fond de l'appartement très haut de plafond, doré, plein de miroirs qui reflétaient les jardins intérieurs, si poétiques, verdoyants, de l'école des Beaux-Arts. Les statues, les fontaines, les colonnes et frontons, les arbres taillés avaient quelque chose de romain, de classique, de grave... Plusieurs maisons charmantes, habitées par des amis de nos familles, dont mademoiselle Louise Bertin, encadraient cet espace libre au cœur de Paris, où l'on imaginait que les arts, en leur forme la plus sereine, étaient cultivés comme des lis et des roses au jardin d'Academus. Le silence de la province, en plein Paris; une lumière douce, admise par des portes-fenêtres ouvrant sur les balcons, glissait le long des tapis, éclairait discrètement des tableaux. J'ai su, pour les avoir contemplés dans d'autres logis où émigra madame Flore, que certains de ces tableaux étaient de Gustave Moreau; que le mobilier, rouge et or, qui m'avait paru si magnifique, était d'un second Empire très bourgeois — avec l'inévitable aubusson à fleurs et rinceaux d'ocre.

En automne, les assises littéraires de madame Flore s'agrémentaient, pour les hommes, de copieuses parties cynégétiques. Elles se transportaient du quai Malaquais au *Chemin*, domaine des Alexandre Singer, près de Neumoutiers. Des charades, des jeux de beaux esprits, y furent organisés par monsieur et madame Octave Feuillet. Les récits que j'en surprenais m'inspiraient une envie puérile d'être un grand jeune homme pour qu'on m'y conviât; mais Thérèse calmait mon élan.

Nous supposons que les remontrances, les rappels à l'économie, à la sagesse enfin, insidieux mais bien intentionnés, de l'amie de nos parents, irritaient les piaffantes orphelines, qui encore rêvaient de princes charmants, et des succès qu'un prochain retour de la France à la monarchie — quel que pût être le souverain — leur permettait d'escompter. Les princes d'Orléans rentrés en France, les ducs d'Aumale et de Joinville élus députés dès leur retour, le duc de Chartres, officier de chasseurs à Rouen, avaient chacun sa clientèle mondaine, composée aussi d'éléments disparates, à première vue, de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie, « personnalités » masculines et féminines toutes enchantées de jouer le courtisan de service auprès d'un prince du sang. Une réception à la ville ou aux champs était manquée si quelque membre de la maison d'Orléans n'y assistait pas.

Lucy avait bien mieux que Neumoutiers, en fait de châteaux où de vrais grands seigneurs résidaient jusqu'à la clôture de la chasse. Aussi bien, de septembre à février ou mars, ne faisait-elle que « toucher barre » à Auteuil, entre deux « déplacements ». Sitôt une toilette essayée, ses flacons à bouchon d'argent remplis chez Jones, et ses devoirs de politesse accomplis auprès de ses bons et chers tuteurs, elle rebouclait ses valises; et alors quel mécompte, quelle privation, pour l'écouteur naïf que j'étais, de la commensale des grands de la Terre, une comète qui laissait une traînée lumineuse derrière elle. Mais elle dégageait aussi autour de nous, je m'en souviens, une sensation d'inconfort, troublait le rythme de la vie des miens, qui s'évertuaient à changer leurs heures de repas, à « styler » les domestiques. Les concierges devaient veiller. Un coupé tenu à la disposition de mademoiselle Paradol la conduisait à ses rendez-vous, la ramenait, la nuit, des dîners et des bals. Une ex-camériste consentait à revenir chez nous, durant les séjours de Lucy, pour l'aider à se coiffer et à se vêtir : la voir, c'était presque, pour une ouvrière de la couture, comme de consulter un journal de modes.

A Paris, elle s'asseyait peu à notre table, mais plus souvent à l'hôtel Thiers, où elle descendait parfois, quand manquaient les chambres chez les Ludovic Halévy et chez ma mère. Dans Paris, madame Thiers, mademoiselle Dosne seraient un refuge,

leur autorité un tremplin mondain à la fois et politique à ne pas négliger. Ces dames détinrent ce prestige encore après la mort du président et même au delà du 16 mai — date fatidique, terrible changement à vue dans la destinée de quiconque appartenait à cette classe baptisée par Daniel Halévy : les Notables. C'est un coin de la société parisienne d'avant la stabilisation du régime républicain, dont j'essaie ici de donner une esquisse brossée de mémoire. Un enfant voit de très bas ses aînés, qu'il prend pour des centenaires. De ridicules souvenirs en oblitèrent d'autres plus importants. Ainsi le libellé d'une carte de visite. Je me rappelle combien on s'en gaussa chez nous quand, un jour, le petit bonhomme au toupet blanc avait fait déposer pour mon père un énorme carré de bristol avec ces seuls mots : *Monsieur Thiers*. Cette originalité prêta à des interprétations très partiales. Thiers, disait l'un, si peu qu'il ait été le premier magistrat du pays, n'aurait pas dû, après 1873, supprimer de sa carte le litre de *Président de la République française*... « La Droite nous a tirés de son étau. Quelle mégalomanie! » Ses loyaux clients et protégés, tout de même, plaidaient pour lui. « Malgré qu'on en ait, M. Thiers a acquis ses lettres de noblesse comme homme du monde. Il a les coutumes de la société qui l'a trop pusillanimement accueilli... » Les uns — dont Prévost-Paradol — tenaient qu'en Angleterre, selon un excellent usage, le *Mr.* précédait le nom d'un gentleman; les femmes ne mettaient-elles pas sur leurs cartes *Madame*, même en France? Mais quoi d'*Adolphe*? Ce malencontreux prénom pour un illustre chef d'État devait nécessairement être passé sous silence. Ainsi, signer *Thiers*, tout court, c'était imiter les ducs, les aînés des familles de l'aristocratie.

Marcel Proust, à qui je citais ce trait, en parut ravi. Plus âgé de dix ans, quel butin pour ses livres n'aurait-il pas glané dans les conversations à cette époque? La société qu'il fait revivre succède immédiatement à celle des *Notables*; elle était le reliquat de ces milieux parisiens encore intacts après l'Empire, et formés d'éléments divers qui s'étiquetaient « conservateurs », les uns venus de l'extrême droite des monarchistes, les autres bonapartistes, orléanistes; quelques libéraux, plutôt regardés de travers, étaient admis aussi dans le

faubourg Saint-Germain, soit à cause de leur naissance, soit par quelque alliance de famille, ou encore pour avoir appris le latin avec de jeunes aristocrates, sur les mêmes bancs d'un collège, Stanislas, la rue des Postes, ou au lycée. La « haute société » comprenait tout de même des familles non titrées telles que les Casimir Périer, les Aubry-Vitet, les Dufaure, les Sommier, les Schneider, les Greffulhe, une poignée d'industriels, de banquiers datant d'une ou de plusieurs générations. La meilleure noblesse n'est-elle pas, à bien prendre, une parvenue dont les origines se perdent dans la nuit des temps?

On disait que le salon d'un Alphonse de Rothschild — si exclusif — et quelques maisons de la grande bourgeoisie catholique, renseignaient mieux que le pur « gratin » un diplomate étranger, ou une hôtesse ambitieuse d'éviter les fautes de tact en lançant ses invitations. De très rares descendants des preux, qui grisonnaient sous la bannière blanche, « un lis à la boutonnière », se claquemuraient, mystiques qui volontairement se retiraient de la vie du siècle — indignés quand un duc, un prince, anoblis par les empereurs Napoléon, pénétrant par un mariage dans leur citadelle, voulait être traité en pair. N'était-il pas intolérable qu'un Noailles, duc de Mouchy, passât l'anneau au doigt d'une Murat? Qu'un duc de Gramont s'alliât à une Rothschild?

De stupéfiantes querelles déclenchées sur des questions de préséance, nous étaient rendues par les sœurs Prévost-Paradol; leurs récits, malgré la sourdine qu'y mettait une discipline prudente, ne manquaient pas d'ironie; elles semblaient un peu troublées. Mon père disait à Lucy : « Veux-tu ma seule définition de la bonne société d'aujourd'hui? Celle où se parle correctement le français. On se reconnaît encore à ce que l'on a reçu la même éducation. Bientôt il ne sera plus possible de s'entendre. »

***

Les trois syllabes de Ré-pu-blique, comme une arête de poisson, s'arrêtaient dans la gorge des « ralliés » malgré eux. Avec le même mépris pour les « nouvelles couches » et les « rouges », de bonnes gens, d'ordinaire sans passions, « vomissaient » le régime démocratique — qui l'était si peu pourtant —

et dont ce « traître » de M. Thiers, bien davantage que l'athénien Gambetta, si cultivé qu'il fût, avait infligé l'épreuve à un pays jusqu'à hier réputé pour sa distinction, son goût et ses élégances. Le préjugé devait être ancré au fin fond du peuple lui-même, d'après cet autre souvenir que voici.

L'odeur d'une plate-bande d'œillets me ramène devant les yeux, comme si la scène était toute fraîche, M. Thiers au casino de Dieppe. Je devais offrir à une petite fille, au bal d'enfants, sur les ordres de monsieur et madame Cellarius, les maîtres à danser, un bouquet d'œillets enveloppé d'une dentelle de papier. Adelina Patti me demanda si je lui permettais de respirer ces fleurs. Mademoiselle Dosne, riant de mon embarras, fit des remarques désobligeantes. Je me dérobai de honte, pour aller pleurer dans le tablier de ma nourrice, qui s'écria : « Mon pauvre petit! Quels cochons que ces républicains! Les messieurs, c'est tout comme leurs dames, va! D'où ça vient, ces femmes-là? Chez nous, en Bourgogne, on ne les connaîtrait pas, au château de M. le comte de X... »

Des demoiselles telles que les Prévost-Paradol, installées dans cette élite de la société, avaient pu être saisies du vertige des grandeurs, sans qu'on les moquât trop, si elles prenaient pour la réalité un mirage, alors que tant d'esprits plus formés qu'elles lui donnaient encore de la consistance. Le brusque désenchantement des aristocrates que le Seize Mai dessillerait bientôt, demeurait imprévisible pour les orphelines choyées d'un Paradol. Peu de gens auprès d'elles qui crussent à la durée de cette esquisse de République à la Thiers. Lui, M. Thiers, l'érudit, le collectionneur d'objets d'art, ce cavalier si fier d'avoir caracolé sur un pur-sang dans le bois de Boulogne, lui, un démagogue? Peut-être, mais à l'eau de rose. Par soif d'honneurs et de popularité, ce « vieux farceur » soignait ses intérêts immédiats — et ses intérêts n'étaient pas du côté des « rouges ». Néanmoins, « ce fripon, ce drôle » — ainsi le juge un de ses plus habiles historiographes — « était capable d'une chaleur sincère, dont il jouait à miracle. Ce bouffe était susceptible de courage; il sentait la grandeur... Enfin l'on n'y comprend rien; il reste un sphinx ». Tout de suite après la chute de Napoléon III, les « Notables » avaient misé sur le tableau Thiers, en attendant mieux — et s'y tiendraient

tout en faisant usage de la restriction mentale. Le prestige de ce « sphinx » se fondait sur plus d'un demi-siècle d'histoire. Parti de bas, il s'était poussé, à coups de coudes pointus, à travers le monde. Son portrait par Léon Bonnat le représentait comme une marionnette taillée dans du buis, sec, rigide, sans articulations, les bras trop courts. Mais une fois au haut de l'échelle où il s'était hissé malgré tout, il marchait, comme Blondin, sur la corde raide, au-dessus des précipices où d'autres se seraient brisés.

Lucy Paradol, entre les Ney d'Elchingen, les Heine, les Fould, les Rothschild — et les Haussonville, les Harcourt, les Gontaut-Biron, semblait devoir toujours garder amis et soutiens, quel que pût être le régime qui remplaçât la République — soit même au cas où les desseins de Thiers se réaliseraient à la longue. Ce qui n'advint pas. Avec la présidence d'un Jules Grévy, le rythme allait s'accélérer vers une République de moins en moins « mondaine ». Plus d'une fille de ci-devant orléanistes, politiciens ayant accompli une volte-face en faveur de la « Marianne au bonnet phrygien » se trouvèrent socialement démunies de leurs atouts — ou, croyant l'être, se prenaient de haine à l'endroit des nouveaux collègues de leurs pères. Ceux-ci, en reniant leurs opinions d'hier et de toujours (certains s'y résignaient en désespoir de cause) avaient beau alléguer que les » patrons » qu'ils avaient servis depuis leurs débuts dans la politique se trouvaient réduits à l'impuissance, la « palinodie » politique leur créait des inimitiés implacables dans le monde envers lequel ils gardaient des obligations, et qui les traitait de renégats. D'où, je me le rappelle, dans les rapports sociaux, un malaise tout nouveau. Des enfants reprochaient à leurs parents de les avoir frustrés de leurs chances de s'établir. Des escarmouches orageuses, des ressentiments, divisèrent des familles tendrement unies, mais que des convictions irréconciliables animaient. Il me semble que ce fut comme une préfiguration de l'affaire Dreyfus.

Mais quoi? c'était une phase de l'éternelle guerre entre deux idéologies — celles de la démocratie et de l'aristocratie — qui déchire la France depuis deux siècles bientôt. Bien des jeunes personnes déjà « présentées » dans des salons réactionnaires, et qui se croyaient sûres de s'y fiancer à quelque beau

cavalier, se voyaient brusquement balayées hors de leur champ de manœuvre. Perdues, elles croyaient l'être. Sans autre dot que la position de son père, la fille d'un républicain converti était vouée à ne plus compter que sur le hasard ou sur sa propre industrie, pour se caser selon ses aspirations. La carrière diplomatique, celle des armes, seules acceptables pour un « fils de famille », impliquaient que l'épouse suppléerait, par ce qu'elle mettrait dans la corbeille, à une grosse part des dépenses exigées par la « représentation » à l'étranger, dans une ambassade ou dans une ville de garnison. On n'avait d'égards que pour la cavalerie. On méprisait les consulats, lesquels, non intégrés encore dans la diplomatie, manquaient de lustre. Et quelle déchéance pour une fille d'ambassadeur qui vivrait d'une façon étriquée, au quatrième « sur la cour » avec un mari (fût-il de sang bleu), employé dans quelque ministère, ou bien littérateur, avocat, magistrat, médecin, artiste, exerçant quelqu'une des professions ironiquement dénommées *libérales*? Industriels, négociants? Non seulement les gens du monde n'en connaissaient pas et n'imaginaient pas leurs fils dans un bureau d'affaires — mais les hommes exerçant une profession libérale auraient renié un enfant qui ne suivît pas leur trace. D'où ces lignées de bourgeois qui, portant un nom connu dans une profession, embrassaient celle-ci comme avaient fait leurs ancêtres « depuis toujours ».

Devant l'incertitude du lendemain, les filles ambitieuses redoublèrent d'acharnement pour réaliser leurs rêves d'adolescentes. Certaines y renoncèrent; il y en eut qui, poussant jusqu'à l'absurde leur snobisme, la tête échauffée par leurs succès de débutantes, prirent le voile — comme une fille de qualité au grand siècle. Mais il n'y avait plus de madame de Maintenon, ni de Saint-Cyr, ni de Port-Royal. Les plus obscurs des cloîtres, les plus dures congrégations guettaient ces colombes blessées. Seul leur semblait digne d'amour le divin Fiancé qui ne se refuse à personne.

Ce fut après un mécompte matrimonial dans le « gratin » orléaniste que la délicieuse Lucy Paradol devait non pas rejoindre sa sœur chez les dames de Sion, mais cacher son désespoir au couvent de la Retraite. Elle y mourut, emportée par une phtisie galopante.

Son frère Hjalmar était sur le point de concourir pour l'école de Saint-Cyr. Les médecins s'aperçurent qu'il était atteint d'une faiblesse constitutionnelle qui lui fermait le métier des armes. Son cas n'était pas autrement grave; mais ses hanches seraient déformées. Ne pouvant supporter ce nouveau coup du sort, le charmant garçon au regard abstrait, plus scandinave que français par son atavisme maternel, Hjalmar, le mélancolique et souriant adolescent — sans doute hanté par l'exemple de son père — abrégea ses jours brutalement, chez un de ses tuteurs. Il devait avoir près de dix-huit ans (1875). Je l'admirais en silence, je l'observais, n'osais l'interroger sur ses études; car moi, mauvais élève de cinquième, je le tenais pour mieux qu'un « grand » : pour un héros d'Ossian. Il me fallut du temps avant de retourner dans la chambre d'Hjalmar, contiguë à la salle à manger des Ludovic Halévy. Ce suicide, que l'on me dissimula tant bien que mal, puis le noviciat de Thérèse, laquelle ne viendrait plus à Auteuil, sont deux épreuves qui m'accablèrent.

***

De quelque façon que je m'efforçasse de m'expliquer les causes des drames intimes qui se déroulaient si près de nous, les responsables, c'étaient les instaurateurs du nouvel ordre de choses, qui incarnaient une entité, « la Démagogie. » Démagogue, démagogie étaient termes employés plus que démocrate et démocratie. Et quel accent on y mettait en les prononçant! Les miens, en tout cas, par une curieuse pénétration d'esprit, ne croyaient pas au triomphe d'aucun des prétendants au trône — que je sache. Si ma mère, lectrice du journal du soir *la Patrie*, s'attendrissait sur le Petit Prince, elle ne voyait pas de Bonaparte succédant à Napoléon III. Le Dr Émile Blanche, qui se disait « libéral » (et l'était foncièrement en tous ses actes et pensées) avait été candidat « indépendant » au Conseil municipal, contre M. Possoz — ultra-réactionnaire. Il se défendait — bien malhabilement — d' « arborer aucune couleur politique ».

Aux élections législatives, le 30 juillet 1872, grâce à l'énergique stratégie de la *Ligue d'union républicaine des Droits de*

Paris, on vit avec stupeur être élus des « rouges », tels que Clemenceau, Allain-Targé, Méline, Ranc, Lockroy, Marmottan, Mottu. Ces « rouges » seraient, dix ans après, parmi les vedettes du « personnel législatif », un jour « ministrables », les Pères conscrits, constitueraient le « gratin de la République », dont furent les Hugo, les Floquet, les Scheurer-Kestner, les Grévy, les Spuller, les Jules Ferry, etc... Mettons à part les *gens* Arago et Berthelot — ces princes de la Science, de la libre pensée, lions qui se partageraient, au xxe siècle, les postes les plus enviables. Marcellin Berthelot, tout en planant au-dessus de la mêlée avec son ami Renan, ne perdait pas de vue ce qui se passait sur la terre de France.

Mon père, tout indulgence, altruisme, charité chrétienne, patronnait les œuvres laïques d'assistance, les écoles du soir, fondait avec Henri Martin une bibliothèque populaire, gérée par un professeur de mon frère aîné, un M. Benoit, père de Jules Guesde. Il ne détestait rien tant que la vulgarité, la faconde, la « poudre aux yeux », la vantardise. Gambetta, que certains amis voulaient lui faire connaître, lui inspirait une aversion insurmontable. Le lendemain des séances de la Chambre où la « parole creuse » du fameux tribun avait « emballé » l'assemblée, mon père cherchait dans *le Figaro* le texte des morceaux les plus étincelants, pour les analyser. « Voilà, disait-il, un modèle de ce qu'il faut éviter dans tes discours latins, mon enfant. » Fond et forme l'exaspéraient; il déniait tout talent à « l'aventurier génois », déclarait que ce Méridional depuis peu francisé, parlait, écrivait comme un « coiffeur marseillais » : un tissu de platitudes sonores. De M. Thiers, au rebours, il prisait le bien-dire, la prose « correcte et élégante » que louait chez l'historien et le mémorialiste ce duc de Broglie, contemporain et camarade de mon père au lycée Bourbon. S'il avait encore beaucoup d'amitié et d'estime pour lui, la morgue de M. de Broglie le froissait, quand il le rencontrait en public; c'était souvent le dimanche, aux concerts du Conservatoire; mon père me faisait remarquer la sécheresse des saluts que son condisciple adressait à tels notables « sans naissance », qui occupaient d'assez hautes positions. Son Excellence feignait de ne pas vous reconnaître dans la foule, excipant d'une trop commode myopie « intermittente » — et mon père

me disait : « Broglie est un très brave homme; si nous causons ensemble chez lui ou chez les Delessert, je le retrouve pareil à ce qu'il était comme bon élève, quand nous allions au Concours général. Mais j'aime mieux ne pas toucher sa main molle, si par hasard sa mauvaise vue fait qu'il me confonde avec n'importe qui. » Encore que « libéral », voire républicain, et plus démocrate dans la pratique de son métier — un sacerdoce, je l'ai dit ailleurs — le Dr Émile Blanche mettait une bonhomie charmante en son commerce avec le peuple; il en avait la pratique, connaissait l'esprit des « nouvelles couches », sur lesquelles, selon lui, les démagogues se fourvoyaient. Les violences de la Commune, ç'avait été du romantisme, une fièvre trop intense pour durer. Il pensait, avec M. Thiers, que la République devait être conservatrice ou ne serait pas. Mot plus sincère, sur ses lèvres, que lancé du haut de la tribune par le « magistrat suprême ». Mon père, en compagnie des trois quarts des bourgeois français, avait dû croire à ce mythe d'époque : « La République sans les républicains » — croyance concomitante avec l'espoir secret d'une fusion des partis. La Fusion! En avons-nous eu les oreilles rebattues! Éduqués par des hommes et des femmes de la vieille tradition monarchique, nous les entendions qui portaient aux nues l'édifice du système britannique — le propre idéal d'un Thiers.

Aux dîners du dimanche, à Auteuil, ma mère devait avec soin éviter des contacts d'anciens camarades de mon père, lesquels, quoique n'ayant cessé de s'aimer, s'irritaient, se chamaillaient en s'affrontant, à cause d'opinions antinomiques, dont rien ne put jamais abattre l'effervescence. Le Dr Henri Guéneau de Mussy, rentré en France avec les princes d'Orléans, m'avait servi de correspondant, de tuteur, de médecin, à Londres. Sa fille Odette allait épouser un Saint-Marc Girardin, fils du fondateur et président du parti « centre droit ». M. de Mussy, camarade d'enfance de John Lemoinne le nouveau républicain, et très prisé des demoiselles John Lemoinne, quand il dînait avec nous, créait, comme Lucy Prévost-Paradol, une ambiance singulière; on ne se sentait plus *chez soi*. Il nous produisait l'effet d'un ambassadeur britannique, avec son haut de forme gris, ses gilets blancs, sa redingote à la Disraëli. Quel contraste, auprès des figures du Cabinet des

Antiques, un général Séré de Rivières et les autres ex-élèves de Stanislas, le conseiller Clovis Bachelier, Roulhac du Maupas, Joseph-Christophe Fioupou! Ceux-ci, légitimistes à tous crins, plus irréductibles que M. le comte de Chambord lui-même et que M. de Falloux, lançaient des flèches empoisonnées à mon père, à John Lemoinne. Si nos cousins de Rouen, bonapartistes militants, avec l'oncle Alfred Blanche, conseiller d'État sous Napoléon III, bras droit du baron Haussmann à l'Hôtel de Ville, étaient de nos convives, certains intransigeants du dimanche préféraient s'abstenir — mais en tenaient rigueur à leurs hôtes, lesquels s'excusaient comme s'ils avaient commis un crime. Quelques promesses qu'avant de se rendre à la salle à manger les uns et les autres fissent à ma mère de ne pas parler politique, comment eût-on espéré que l'atmosphère d'un armistice ne fût troublée par un mot maladroit, un silence significatif? L'enjeu des batailles politiques avait trop de poids, alors, pour des hommes d'au moins cinquante ans, tous bien « situés » et pourvus, qui avaient tout à perdre, ne voyaient devant eux que « le gâchis » — expression d'époque — annonçaient la révolution, sinon la reprise de la guerre. Les optimistes n'étaient pas en odeur de sainteté. Les filles d'un rédacteur du journal *le Siècle*, du même milieu, homme de beaucoup d'esprit mais très *avancé*, mesdemoiselles Edmond Texier, que ma mère aimait malgré leur anticléricalisme combatif, venaient clandestinement déjeuner, en l'absence des Prévost-Paradol.

***

Le palais de l'Élysée, sous le maréchal Mac-Mahon, semble avoir eu un rayonnement qu'aucun autre président — sauf le court passage au pouvoir de Casimir Périer — ne lui vaudrait. Si les soirées de monsieur et madame Thiers avaient été brillantes, car les élites de la société s'étaient toujours plu à se rencontrer à ces fêtes de l'esprit, les intimes s'accordaient pour se taire, par politesse, sur le chapitre des rafraîchissements. La parcimonie des Thiers était proverbiale. On se gaussait du buffet de Spartiates, de la pauvre chère aux dîners, mais on louait le bon style quant au service.

La tradition des chefs de cuisine pour gourmets se maintenait classique, royale, dans le faubourg Saint-Germain. Avec celui de la cave, le luxe des longs menus soignés était le dernier dont une famille au blason dédoré se refusât à priver ses convives. Les Thiers palliaient l'indigence des plats, la médiocrité des boissons par l'éloquence, l'esprit des courtisans qui faisaient cercle au président, à madame Thiers et à mademoiselle Félicie Dosne.

Les documents me manquent, je le regrette, pour établir une carte géographique exacte du « monde » à cette heure-là. On recevait beaucoup; les hommes politiques, au lieu de se rencontrer comme aujourd'hui au restaurant, dînaient dans des maisons où la libre et courtoise discussion était de règle. Quelques noms d'hôtesses républicaines étaient souvent prononcés : Féray d'Essonnes, Béranger, Lafont, de la Vernède, Arnaud de l'Ariège, Juliette Adam, la grande nationaliste; même ceux de la Païva, princesse de Donnersmarck, ou de l'inclassable madame Rattazzi. De cette dernière, je garde des souvenirs plus personnels, car mon répétiteur à Condorcet, secrétaire du proviseur, ne tarissait pas au sujet des fêtes musicales, des dîners bohèmes et sardanapalesques qu'elle donnait. Félix Darcy, un Bourguignon jovial, se déclarait très républicain et d'avant-garde, en art. C'est lui qui me fit lire *L'Assommoir*, de Zola, dans la *République des Lettres*; du Maupassant, des poèmes en prose de Mallarmé, son collègue au lycée. Darcy jouait du violon, appartenait à plusieurs quatuors d'amateurs; parfois, sur le programme de madame Rattazzi, apparaissait un morceau de Brahms, de Raff, ou d'autres compositeurs allemands jeunes, dont mon maître tenait pour courageux de donner une audition à Paris, si tôt après que les Prussiens avaient quitté le sol de la patrie. Sa grosse bonne face s'empourprait, quand M. le proviseur, redoutable critique, pâle, sec et que je n'ai jamais vu rire, entraînait Darcy mystérieusement au bout du cabinet où j'apprenais mes racines grecques. La voix, très discrète, de M. Legrand, n'était pas si basse que je ne le surprisse à tancer vertement son secrétaire de participer, chaque semaine, aux galas, redoutes masquées... ou quatuors de madame Rattazzi.

Ma mère, indignée des fréquentations de Félix Darcy, me disait : « Brave homme, bon professeur, il l'est; mais vois-tu, c'est parce qu'ils sont communs, que ces individus-là sont « rouges ». Cette Rattazzi, si elle n'a pas trahi, nous savons ce qu'elle trame! La canaille du nouveau régime, et les oublieux qui retournent à l'hôtel Haenckel de Donnersmarck se gobergent chez elle. » Un jour, rue du Havre, quand ma mère m'attendait dans la loge du « tapin », François, elle n'y tint plus : « Sais-tu si M. Darcy va descendre? La calèche de la Rattazzi, avec ses haridelles, la souquenille verte et or de ses hommes, est arrêtée, pour emmener le violoniste à l'avenue de l'Impératrice! Je voudrais qu'il me voie, pour lui faire honte. Paris n'est plus aux Français! »

Selon elle, des « éléments étrangers » de la finance, venaient « pêcher en eau trouble » parmi nous, prêts à raffermir de leurs deniers, l'installation de la République. « Chez eux, ils ne seraient rien; dans une république, ils croient avoir plus de chances de se pousser — et voilà une nouvelle classe d'électeurs pour les Barodet... » Des hommes à l'accent tudesque, qui « baragouinaient » en notre langue, cherchaient à « corrompre des consciences », flattaient de probes sénateurs, des députés de gauche, afin de pouvoir, avec eux, fonder des journaux politiques, tentaient même d'influencer une feuille respectable comme *les Débats*. Directeurs et rédacteurs se voyaient cajolés par de ci-devant Francfortois, devenus plus Français que les indigènes pour l'ardeur de leurs convictions « libérales ». M. Léon Say et ses amis étaient trop complaisants; étaient-ils donc « aveugles »? Entre tant de ces noms à consonance tudesque (celui des brillants élèves Reinach commençait à retentir aux distributions de prix de Condorcet, au Concours général...) quelques-uns à peine marqueraient en politique. La défiance à l'égard des fraîchement naturalisés, il ne faudrait pas l'attribuer à de l'antisémitisme, sentiment qui n'existait pas, du moins autour de moi. Si l'on avait des amis israélites, comme les Singer, et tant d'autres, tels que Pereire, Fould, Rothschild, Rodrigues — ceux-ci s'étaient incorporés depuis si longtemps à la France, que nos parents ne les distinguaient plus des autres. Il ne me

semble pas que nos parents aient mis la moindre entrave à nos amitiés d'écoliers avec de petits Israélites — sauf si l'on redoutait leur « milieu », sur lequel on ne se procurait pas d'assez bonnes références. « Quelles sont leurs opinions? Quelle est leur profession? La politique, d'abord. » Était-on pour la laïcité? La pratique de la religion ou non, intéressait peu les miens, liés qu'ils n'avaient cessé d'être avec des « libres penseurs » déterminés, tels que Louis Ménard, Chenavard, et tant de savants, d'artistes, de philosophes, d'ailleurs tous de gauche : des « libéraux ». Les dîneurs du samedi, au Passy d'avant 1870, c'étaient les survivants du salon de mon grand'père, à Montmartre. Les « rouges », pas plus que les intellectuels, les « libéraux de cabinet », on ne pouvait plus les tenir comme autrefois pour des « rêveurs inoffensifs ». Ils agissaient par leurs écrits, ils devenaient des « fauteurs de désordre ». Cette question de la laïcité, commandant toute la politique, menaçait l'avenir du pays. De là ce malaise que je sentais croître, sans en saisir la raison, dans les rapports de ma mère avec d'excellentes amies à elle, qui appartenaient à des milieux influents, ou tout au contraire, n'avaient aucune notoriété ni pouvoir.

***

Entre tant d'amis intimes, mettons à part la *gens* des Halévy — les Fromental, les Léon — qu'enfant je considérais plus proches de nous qu'oncles et tantes. Ils me représentaient l'Institut, monument noir, antique et solennel, révéré par les miens. Les Fromental et les Léon y habitaient encore dans ma petite enfance. Ma première « sortie » — je devais être encore en robe — avait eu pour prétexte le mariage de « M. Ludovic » avec mademoiselle Louise Bréguet, nièce du grand Marcellin Berthelot. Au temple de l'Oratoire, la cérémonie avait eu lieu en aussi grande pompe que le permettait le culte protestant; quoique baptisé catholique à sa naissance, comme fils de madame Léon Halévy, née Lebas, fille de l'architecte de Notre-Dame-de-Lorette, Ludovic épousant une huguenote, seul un pasteur officierait. Pour les unions mixtes, la règle ne semble plus intangible, mais elle l'était alors. Madame

la duchesse de Morny, dont le huit-ressorts et les laquais attroupaient la foule, remplaça M. le duc. Ludovic, son secrétaire particulier, passait pour avoir collaboré à *Monsieur Choufleury restera chez lui...*, comédie jouée d'abord à Compiègne, puis dans d'innombrables compagnies d'amateurs. Ces débuts dans la bouffonnerie, du fils Halévy, semblaient inexplicables. Tant à l'Institut, autrefois, où l'on me menait jouer chez les Robert-Fleury, chez les Fromental et les Léon Halévy, qu'en la patriarcale, archaïque demeure des Bréguet, quai de l'Horloge et place Dauphine, où l'on s'était rendu après le mariage, on se sentait dans le giron même de la vieille France. Il en fut de même ensuite, quand « les Léon et les Ludovic » durent se loger par leurs propres moyens. Ce fut rue La Rochefoucauld, puis rue de Douai, en ce quartier Pigalle, plein encore d'hôtels entre cour et jardin — dont ceux de Talma, de mademoiselle Mars, de Scribe. Les flancs de la colline montmartroise devenaient une colonie d'artistes en vue. Gounod, Fromentin, Gustave Moreau, les Zimmermann demeuraient porte à porte. Ma mère, en ses tournées de visites à ses amies, m'attendait le soir, après mes cours du lycée, chez « madame Nanine », la grand'mère d'Elie et de Daniel Halévy. Ludovic se trouvait au centre de son activité, parmi les artistes, près des théâtres. A un autre étage, Georges Bizet, gendre du compositeur de *La Juive* et de *L'Éclair*, Bizet venait de composer *Carmen* sur le libretto de son cousin Ludovic Halévy et de Meilhac. Que de souvenirs me réserverait ce numéro 22 de la rue de Douai, voie encore relativement calme...! La musique de *L'Arlésienne*, l'ouverture de *Patrie*, œuvres du jeune prix de Rome, m'ouvrirent des horizons, comme un peu plus tard les conversations tenues aux dîners du jeudi (que j'ai racontés ailleurs) chez les Ludovic Halévy, avec Maillac, Degas, Elie Delaunay, Reyer, Joseph Bertrand, Boulanger, Cavé, causeur célèbre. Cette sorte de familistère Halévy, que fut la maison, au haut de la rue Fontaine, entre les ateliers de Degas et de Puvis de Chavannes, était proche de celle des Edmond About, de mon oncle Auguste Ohnet, des John Lemoinne, de cinq ou six autres intimes de ma mère.

Aucun des intérieurs que j'ai connus ne saurait être comparé à l'appartement bourgeois des vieux Halévy, artistes,

lettrés, qui rappelait le Paris du XVIIIe siècle. Je les revois assez comme les familles Dubourg, Fantin-Latour et les Ernest Renan, ensemble puritains et « libéraux ». Mais, chez nos amis, avec un je ne sais quoi d'universitaire, doctoral, péremptoire et condescendant aux autres, qui était commun aux savants, aux membres de l'Institut; cependant ici, égayé par le tour ironique des propos, un des pires étant le reproche de « manquer d'ironie ». Madame Léon Halévy et sa fille Valentine, entourées de livres, de revues, tiraient l'aiguille, assises sur des chaises recouvertes de tapisseries imitées d'incopiables tapis de Smyrne, au lieu d'être calquées sur les affreux modèles d'ouvrages pour dames d' « Au fil d'argent », chaussée d'Antin. On s'inspirait aussi des « verdures » à la flamande. Des côtes de la Manche, les Ludovic rapportaient du bric-à-brac. Les antiquaires de Fécamp fournissaient des meubles rustiques, des étains, des faïences de Rouen. Alphonse Karr, Isabey, fidèles du pays de Caux, avaient instauré le genre « normand ». Les Halévy avaient passé avec les John Lemoinne les mois de guerre à Étretat, où Jacques Offenbach avait sa villa, *Orphée*.

Le *rustique* donc, et la tapisserie « de style » sévissaient. Je dévidais les laines de mademoiselle Valentine. L'aïeule était d'une pâleur de cire, sous son joli bonnet à coques de ruban lilas et longues pattes tuyautées tombant sur le corsage, que fixait sous le menton une broche camée. Ses mains spirituelles, d'une maigreur transparente, reposaient, croisées sur les genoux. En entrant, je trouvais ma mère qui discutait la politique âprement avec ces dames, selon elle trop libres penseuses et admiratrices de la Révolution — les écrits de Michelet, et l'*Histoire de France* nommément, étant leurs livres de chevet. Je ne puis dissocier l'entresol de la rue de Douai de l'image que je me fais du couple Michelet, si souvent évoqué comme un exemple de beaux types humains. Les voix se gonflaient, on s'exaspérait à épiloguer sur les conventions sociales, défendues par ma mère — surtout quand une des demoiselles Prévost-Paradol, plus étrangère qu'à Auteuil, semblait de son éclat illuminer incongrûment le sombre entresol. Des dessins d'architecture d'Hippolyte Lebas, des portraits au pastel d'ancêtres, peints par quelque contemporain de Chardin, semblaient vivre dans l'ovale de leurs cadres.

Selon la mode, des photographies de défunts sur porcelaine, serties de bronze doré ou encloses en des écrins de cuir noir, reposaient sur une commode. D'heure en heure, mademoiselle Valentine emplissait de braises les chaufferettes. Elles répandaient dans l'atmosphère close une odeur écœurante, qu'à peine dissipaient les pastilles du Sérail, brûlées sur de petits plateaux algériens.

En évidence, une photographie émaillée du « cher Anatole » Prévost-Paradol, élevé avec Ludovic et Valentine comme un frère. A son nom prononcé, la voix de ses inconsolables survivants se couvrait, tremblait d'émotion. En dépit de sa politique à la fin de l'Empire, sa carrière, depuis la rue d'Ulm jusqu'à Washington, et les livres de critique de l'académicien, flattaient ces dames, mais non sans avoir heurté d'aussi irréductibles libérales. De même l'orientation vers le théâtre, de Ludovic, sa collaboration avec Meilhac et Jacques Offenbach, inquiétaient quelque peu. Mais qu'est-ce que la tendresse ne fait pas pardonner, même approuver? disait ma mère — en riant!

M. Ludovic, à l'instar de tant d' « auteurs gais », était mélancolique; ses manières graves, sa voix basse et douce, ne détonaient pas chez « les vieux ». Sa femme, nous l'avons perdue, en mai 1930, une adorable octogénaire, que la mort surprit comme elle venait de copier à la machine un manuscrit de Julien Benda — « Tante Louise », ainsi nous l'appelions tous — ne s'est jamais départie de son calvinisme. Sa grâce souriante, son activité cérébrale et son enjouement la rendaient chère aux camarades de ses fils et à ses petits-enfants.

Chez ses beaux-parents, en son rôle difficile de bru, elle avait aplani bien des difficultés qui semblaient indéfectibles. Rien de plus déconcertant pour les élèves du Conservatoire, les acteurs, les actrices et leurs mamans, pour les directeurs de théâtre et les journalistes, que de voir chez lui l'auteur des *Brigands*, de la *Vie Parisienne*. Qu'eût-ce été s'ils l'avaient surpris à l'entresol chez le traducteur de Sophocle? Une portière soulevée, et le très vieux M. Léon Halévy sortait de son cabinet, gémissant, grondeur, les cheveux blancs en coup de vent; une figure de patriarche hébreu — un prophète plutôt, redoutable, que sa femme, doucement, persuadait de retourner chez lui, et la portière retombait sur ses imprécations.

Encore un de mes souvenirs indélébiles : Thérèse Paradol et moi mangeons du pain à la grecque que nous offre mademoiselle Valentine. Nous sommes venus « chez les vieux », pour rencontrer Hjal qui est en vacances. Autour de la petite cheminée 1830, sous l'abat-jour vert d'une faible lampe, on tire l'aiguille. M. Léon, intervenant comme un spectre, a fait le silence. Quelqu'un joue du piano au 2e étage. Les vieilles dames écoutent. C'est Georges Bizet. Je demande à monter. Mademoiselle Valentine me prend par la main et nous emmenons Thérèse.

Soudain je me trouve dans le cabinet de travail du compositeur, encore inglorieux. Je revois la chambre tendue en cretonne à fleurs. Un désordre qui me semble « artistique » mais que n'appréciait pas Thérèse. La belle Geneviève, en peignoir, est étendue sur un sofa; je revois ses yeux noirs, fiévreux, profondément encaissés, une sorte de Judith douce sous son casque de cheveux bruns, d'une pâleur de camélia, la bouche aux lèvres épaisses frémissante, les coins retombants telle que dans son fameux portrait par Elie Delaunay. Au piano-bureau — une invention de Fromental Halévy, fait exprès pour lui par Erard — Bizet travaille. Tête énorme, un Dioclétien à binocle, engoncé dans sa vareuse, un foulard rouge au cou, les pieds dans des babouches. Il achève l'orchestration de l'ouverture *Patrie*. Sur la prière de mademoiselle Valentine, il a réduit pour nous les parties instrumentales sur le manuscrit, chantant, sifflant les notes de tel dessin orchestral que ses mains ne peuvent rendre. Je reste extasié, sans paroles. Il me demande si j'aime la musique. Je fonds en larmes. Cette scène devait avoir lieu peu après la « libération du territoire ». Un souffle patriotique soulevait les vieux comme les jeunes; l'esprit de revanche s'éveillait. Ce morceau symphonique (qui deux ans après allait servir de marche funèbre en l'église de la Trinité, pour les obsèques de Bizet) — le titre et l'épigraphe assumeraient un sens doublement émouvant. Nos poètes, nos faiseurs de livrets et les compositeurs n'avaient pas encore pincé cette corde dont les vibrations deviendraient vite exaspérantes. Chez Gounod, nous écouterions tour à tour les *Chants du Soldat*, de Déroulède la *Marseillaise* du *Tribut de Zamora* — déclamée par madame

Krauss. La *Jeanne d'Arc* serait une manifestation nationale; ce mélodrame de Jules Barbier, barbelé d'allusions à l'invasion, par l'ennemi, de la France, nous électrisait, comme *Rédemption*, *Mors et Vita*, l'opéra *Polyeucte*, et enfin tout ce que produisit Gounod, à son retour d'Angleterre. Saint-Saëns était sifflé quand il apparaissait sur l'estrade de Pasdeloup, comme pianiste, pour avoir déjà voyagé en Allemagne où *Samson* fut représenté (à Weimar). Georges Bizet personnifiait la France de demain, comme ce séduisant Henri Regnault, prix de Rome aussi, qui avait honoré notre jeune peinture au Salon de 1870, avant de tomber à Buzenval sous les balles prussiennes.

Georges et Geneviève, quel ménage d'artistes et d'amoureux, que la mort allait séparer! Le magnétisme d'harmonies nouvelles me transportait dans une autre sphère. Mais peu de temps après, Thérèse et moi assistâmes à la première représentation de *Carmen* à l'Opéra-Comique (1875). Pourquoi m'était-il dévolu, cet honneur, à moi, gamin indigne, ainsi qu'à Thérèse la couventine? Peut-être durant un congé, comme des enfants de la famille, nous avait-on recueillis dans la loge de l'un des auteurs. L'ancienne salle de la place Boïeldieu, — je crois y être, — moins laide que celle d'aujourd'hui, était tendue de papier vert émeraude. Nous sommes aux « secondes galeries », en face des Gounod. Le maître penche son torse puissant sur le rebord de velours vert de la loge pour applaudir. Après le deuxième acte, Thérèse Paradol et moi avons l'audace de discuter avec je ne sais plus quel musicien — était-ce Ernest Guiraud? — la valeur de la partition; nous trouvons le motif du toréador *commun*. Oh! l'épithète *commun*, claquait-elle insolemment! On l'appliquait à tort et à travers pour condamner quelqu'un ou quelque chose. Mes parents nous prient de nous taire. Tout seul, je descends au foyer. M. Ludovic Halévy, que je croise dans l'escalier, me mène sur la scène, se perd parmi les machinistes, m'oublie. J'ai grand'peur, entre les décors qu'on transporte, les « praticables », les accessoires de la Posada et les figurants; Gounod me demande ce que je fais ici et me remmène près des siens, en jetant, au passage des critiques musicaux : « Est-ce écrit! » Il clame son admiration, serre dans ses bras

« son Georges ». Mais si un ami observe que le thème de Micaëla, comme les plus heureuses mélodies de la partition, sont « pillés » dans ses ouvrages, dans Wagner, ou simplement espagnols — Gounod proteste mollement. Un mot du maître était souvent cité chez les Halévy, comme une façon habile dont abusait l'auteur de *Faust*, pour ne pas exprimer son opinion sur la musique d'un confrère : « C'est *bilatéral!* » disait-il. Nous autres, espiègles, retenions ces propos, les répétions, tout fiers de connaître des génies. Le dimanche, aux concerts, assis à côté de mon père, dès l'âge où d'autres poussaient un cerceau dans les jardins publics, je m'étais nourri de musique, pouvais lire à quatre mains avec Thérèse Paradol des morceaux de Wagner, du Beethoven, du Schumann. Je me croyais en possession d'un critérium. Aussi, la soirée de *Carmen* m'a-t-elle été tant de fois remémorée ensuite pour le ridicule de mon impudence, que je suis à peu près sûr de ne rien inventer. Si je ne me fiais qu'à ma mémoire, je m'en méfierais : or des lettres retrouvées confirment la bizarrerie de nos relations d'enfants à adultes, aussi bien que la précocité de ce que l'on a appelé la génération « de la défaite ». Celle « de la Victoire », la jeunesse désaxée d'après 1918, si différente semble-t-elle, sera peut-être jugée au siècle prochain plus anormale, mais non moins déplaisante en son infatuation naïve, que celle de 1871.

***

Mes camarades et moi vivions trop avec des « centenaires », parmi une élite, et nous entendions trop parler; pour peu qu'un garçon fût curieux et doué de quelque mémoire, à quinze ans il devait avoir plus de culture que la plupart des hommes mûrs aujourd'hui. Car l' « humanisme » de nos aînés, même les moins remarquables, fut quelque chose que l'on ne reverra plus. Le danger aura été l'attitude supérieure et dégoûtée qu'un rhétoricien, un élève en philosophie affectaient envers les simples. Abel Hermant, avant d'entrer à l'École Normale, publierait un volume de vers dont le titre en dit long : *Les Mépris*.

Nos professeurs, la plupart républicains sectaires, nous

« chauffaient à blanc », immisçaient leurs disciples juvéniles dans la politique. Dès la cinquième, je m'entendis désigner pour la division A, celle d'un M. Beaufils, sur sa réputation bien établie de « conservateur » — alors que le secrétaire de la Sorbonne, notre parent, recommandait la division B ou C, comme plus fortes, mais « penchant incontestablement à gauche ». D'où conflit entre M. Félix Darcy, mon répétiteur, et ma mère. Quoi qu'il en fût, et si pâle, timide élève que mes maîtres m'aient jugé — je les jugeais avec indépendance, critiquant ce que je voyais, lisais, écoutais dire. J'ai l'impression que maints de mes camarades « sérieux », intelligents, de gauche, étaient entachés de cuistrerie et d'un détestable goût littéraire moderne. La *Fille de Roland*, d'Henri de Bornier, drame en vers, patriotique, et prodigieux succès de circonstance, à la Comédie-Française, si l'on voulait nous en faire apprendre par cœur des tirades, j'étais de ceux qui « séchaient » à la classe de français. Lycéens, nous n'allions pas au théâtre, hormis les matinées classiques avec conférences; mais il dut y avoir pour moi des exceptions à mesure que je grandissais, car je retrouve cette lettre que m'adressa Ludovic Halévy après la « première » de la comédie *La Veuve*, fiasco dont Meilhac se désolait : « Merci, mon cher petit, merci de ta gentille lettre sur notre pièce. Tu y as vu plus que nous n'avions cru y dire. Sarcey et le public ne sont pas de ton avis. Ni ton excellent père. Nous avons eu le tort d'amener une femme en deuil sur la scène et de lui faire quitter ses voiles de crêpe en gaîté. Le public n'aime pas qu'on joue avec la mort, même si c'est la mort d'un personnage qui ne figure pas dans la pièce... »

La veuve trop tôt consolée devait être — sauf erreur — la jolie Blanche Pierson. J'imagine mon père assistant, par devoir d'amitié, à cette représentation — de même qu'il devait applaudir plus tard les pièces de son neveu Georges Ohnet — se cachant au fond d'une baignoire sombre et murmurant : « Quelle inconvenance! Quelle vulgarité! Ce Ludovic, un être si distingué, ce ne peut être lui qui invente ces turpitudes-là, bien dignes de ce bohème de Meilhac! » et moi répliquant aux sévérités paternelles par des remarques d'un scepticisme gouailleur. Mon père demeurait inébranlable à l'endroit des « amusettes » sans valeur que perpétraient

ses cadets. Rien moins qu'un esthéticien d'avant-garde, il professait néanmoins une aversion pour ce qui était « convenu » et relisait les classiques à défaut d'autre pâture plus fraîche. Les adjectifs courants, à savoir *distingué* et *vulgaire*, exprimaient synthétiquement des conceptions, aujourd'hui abolies, qu'on se faisait d'une certaine rectitude de pensée, de façons discrètes. Mais en revanche, que de créatures anodines étaient prônées pour leur *distinction* par les ex-élèves du cours de jeunes filles, très *comme il faut*, des demoiselles Sauvan! L'esprit Sauvan servait de cible aux dames Halévy, pour qui *distingué* désignait exclusivement les intellectuels, avec ou sans manières, ennuyeux ou non, qui marquaient dans leur profession, les normaliens, de préférence; des garçons sortis premiers des grandes écoles, de Polytechnique plutôt que de Saint-Cyr, car le corps des officiers était tenu, sauf exception, pour épais, réactionnaire, sans culture. Il me souvient des innombrables questions que Marcel Proust me posa, quand il était encore collégien. Avec sa finesse, il avait observé et noté les délicates nuances que pouvaient prendre les mots *distingué* et *vulgaire*, selon les milieux, et, singulièrement, chez nos amis de la rue de Douai, dont ses condisciples Elie et Daniel rendaient le son. L'École Normale, où Elie allait entrer, devenait dès cette époque, avec les tendances politiques des professeurs, plus que suspecte à la bourgeoisie et le métier d'enseigner, l'affaire des cuistres.

***

Je n'ai qu'aperçu un milieu dont le sort fut d'être une pépinière de politiciens « libéraux » patriotes : Alsaciens de Mulhouse, de Thann, pour la plupart, et protestants. L'apport de cette équipe à l'établissement des institutions laïques, nous l'avons dans les *Souvenirs de jeunesse* de Scheurer-Kestner. Je ne consigne ici que les miens propres. Confesserai-je que les pâtisseries, les petits pains au cassis, les tartes à la cannelle et chocolat, les flancs au fromage, les Lintzer tartes et autres friandises sucrées-salées m'aidèrent plus qu'Erckmann-Chatrian, à m'embraser d'amour à l'endroit des provinces perdues? Jusqu'où ne va-t-on pas mettre de la sentimen-

talité? La pâtisserie alsacienne du Vaudeville était un endroit bien vu des cocardiers.

Je ne puis retrouver la date précise d'une exposition au bénéfice des Alsaciens-Lorrains, organisée au Palais-Bourbon quand j'étais au lycée. Elle précéda la grande exposition universelle de 1878, première affirmation du relèvement de la France sous la République. Pour les Alsaciens-Lorrains, que n'aurait-on pas prêté? Tous les collectionneurs se dessaisissaient de leurs trésors. Les châteaux, les hôtels du faubourg Saint-Germain, du quartier des Champs-Élysées, s'en étaient momentanément vidés. Madame Thiers, mademoiselle Dosne, se prodiguaient de conserve avec mesdames la duchesse de Magenta, la duchesse de Luynes, la princesse Mathilde. Les collections du duc d'Aumale, du prince Napoléon, d'Alphonse de Rothschild, des Pereire furent « écrémées ». Le comité directeur obtint tout ce qu'il voulut, car on sait combien le désir de pénétrer dans un milieu flatteur incite les amateurs les plus jaloux de leurs possessions à bien des complaisances. D'un catalogue dont quelques feuilles furent épargnées par la moisissure, il semble que l'exposition avait dû exciter une âpre émulation. Au centre d'un salon, je me rappelle la statue en argent massif, grandeur naturelle, du jeune Louis XIII, botté, que la famille de Luynes avait commandée à Rude pour le château de Dampierre. La belle Mélanie, comtesse de Pourtalès, châtelaine de la Robertsau, près de Strasbourg, battait le rappel en faveur de ses compatriotes qui avaient préféré abandonner leurs terres, parfois leurs seuls moyens d'existence, et opter pour la France. Peintres, sculpteurs contribuèrent à la réussite en choisissant ce qu'ils considéraient le meilleur de leurs pinceaux et de leurs ébauchoirs. On admirait d'eux des scènes alsaciennes; la France en crêpe arborant le gros nœud noir du Bas-Rhin en guise de casque; l'*Alsacienne* rêveuse et ivoirine de Henner; les idylles de Jundt, de Pabst. Des fillettes costumées, alertes dans leur cotillon rouge, en corsage de velours brodé, guimpe blanche et serre-tête pailleté, vendaient les programmes et les catalogues. *L'Ami Fritz*, d'Erckmann-Chatrian, porté à la Comédie-Française, ne cesserait plus d'être acclamé sur toutes les scènes pendant un quart de siècle. Fritz sous les traits de

Got, la jeune amoureuse, avec le sourire poétique de mademoiselle Reichenberg, furent des motifs de vignettes pour boîtes à plumes, calendriers, buvards. La bibliothèque Hetzel a dû faire fortune. Le jeudi de la mi-carême, les parents travestirent leur marmaille en Lisbeths et en cuirassiers. Une alerte, peu après la guerre, les engageait à stimuler l'ardeur « revancharde », en vue d'une autre alerte probablement prochaine, qu'il faudrait à tout prix repousser. On organisa une tombola monstre; les lots, disposés sur des tables dans le premier vestibule de l'Opéra, attirèrent une foule disciplinée qui eût souscrit des billets sans même savoir ce qu'ils amèneraient aux gagnants.

Si j'ai parlé de ces « manifestations » enthousiastes, c'est afin d'introduire ici M. le maréchal de Mac-Mahon, son épouse, madame la duchesse de Magenta et leur cortège mondain; Lucy Prévost-Paradol y figurerait quelque part à l'arrière-plan, dans un « décaméron » tel que celui des dames d'honneur et d'atour de l'impératrice Eugénie, peint par Winterhalter. Sous la présidence de Mac-Mahon, le palais de l'Élysée a dû pour un temps, trop bref au gré des aristocrates, ressembler à la cour de Saint-James. Madame la maréchale, charitable, aimable femme courte, d'un embonpoint et d'une modestie de mise qui n'ôtaient rien à son autorité, se répandait sans relâche, le sourire aux lèvres. On ne voyait plus qu'elle, aux théâtres nationaux, aux concerts du Conservatoire, aux bazars et galas au profit de sociétés philanthropiques. Du président et de la duchesse, apparentés presque comme des princes médiatisés, personne ne contestait l'absence de morgue, la bonne grâce et le dévouement à la chose publique. Si l'on a colporté par malice des mots prudhommesques et napoléoniens du brave maréchal, les historiens qui, comme Daniel Halévy, étudient maintenant son rôle politique, le louent hautement et même lui reconnaissent une intelligence moins courte que l'on ne fit de son vivant et longtemps après sa chute.

L'on put croire la République mise en péril, et pour toujours installés les *Notables*, dont l'importance, au contraire, ne fit que décliner. Ma mère, que l'on ne prenait pas sans vert, et dont le pessimisme lui servait de télescope, annonça la « dégrin-

golade » avant même la présidence de Jules Grévy : « Si le maréchal représente la République — avouait-elle — eh bien, mieux vaut le comte de Paris — quoique je n'adore pas les Orléans. » Mon père s'agitait, la comtesse d'Agoult, Ronchaud et Tribert insistant pour qu'il préparât sa candidature comme député « nettement de gauche ». Il rectifiait : « Je suis et resterai ce que j'aurais été à l'Hôtel de Ville, si je n'avais dû me retirer devant mon beau-frère Ohnet : un modéré. » Or rien de si déplaisant que ce « ni figue ni raisin », selon ma mère, qui haïssait la tiédeur, la timidité de pensée. Mi-retraité, une fois la clinique de Passy remise au Dr Meuriot, le Dr Blanche, s'adonnant à l'étude des problèmes sociaux, s'occupait des premières habitations ouvrières, se liait avec Paul Bert, Naquet, Henri Martin, lesquels, par parenthèse, « ne franchiraient jamais notre seuil », signifia sa ferme compagne. Elle m'a dit beaucoup plus tard : « J'aurais mieux vu ton père allant avec ce toqué de Jules Guesde, c'eût été plus digne de son apostolat. M. Blanche est un *Petit manteau bleu.* » (personnage de légende qui se dépouillait de ses biens par charité). Au vrai, les tièdes, les pâles, les orléanistes et les bonapartistes « déguisés », elle nous les montrait tremblants sur le bord du précipice. Son imagination franchissait des décades, ma mère prédisait, simplement... ce qui nous est advenu en ce siècle-ci, du parlementarisme.

De la chute de Thiers, en 73, à la chute du maréchal, en 79, toute tentative de violer le parvis des *Notables* eût été vaine. Une nouvelle formation politique se dessinerait, avec Jules Grévy. Mais que fut la société jusqu'à l'élévation de cet avocat jurassien?

Ç'avait été un épanouissement d'aise; les anciens dirigeants caressaient l'illusion qu'ils feraient revivre la monarchie, comme le bouquet d'un feu d'artifice mouillé par la pluie; et cette gloriole, cette inconscience préparèrent la démission du Maréchal. L'exposition de 1878 déconcerta l'univers. Comment, déjà? A peine la rançon de la défaite payée? Onze ans après l'exposition de 1867, année néfaste au crépuscule de l'Empire. Déjà la France convie les chefs d'État à Paris pour constater une prodigieuse résurrection d'un peuple qu'ils ont cru mortellement blessé. Les monarques déclinent

l'invitation. Cependant, le prince de Galles a prêté ses trophées de chasse, avec les présents qu'il a reçus des rajahs des Indes. La section britannique est d'une magnificence inouïe. Le Champ-de-Mars, et les jardins du Trocadéro offrent un décor féerique. Est-ce au génie d'Alphand que les Parisiens seront redevables de fêtes nocturnes rappelant les 15 août, anniversaires de l'impératrice Eugénie? Le Shah de Perse est le premier monarque à saluer la Marianne, que peu de sculpteurs officiels osent encore coiffer du bonnet phrygien. Marianne est une *alma mater* à la poitrine de nounou; mais son regard abstrait est celui des statues de Minerve. Des appartements royaux sont aménagés pour le tyran oriental. On pavoise, des guirlandes de lampions se balancent entre des « pylônes » aux armes de Paris, portant des corbeilles de fleurs. Du bois de Boulogne à la Bastille, chaque mairie a récolté d'amples subsides, afin de participer aux galas d'une renaissance nationale, de l'Espérance en l'avenir. Les étrangers, qui hier encore, évitant la vue des monuments en ruine, venaient moins nombreux dans nos hôtels, les remplissent de nouveau, louent des appartements. La vie a repris son cours; des mélomanes commencent à réclamer l'exécution d'opéras de Wagner. Sans se cacher, nos wagnériens, dès 1876, assistaient aux festivals de Bayreuth. Une place avait été retenue pour moi-même avec celles des Fantin-Latour et du juge d'instruction Lascoux; mais à la veille de partir, on m'avait frustré de ce plaisir sans second, comme décidément trop jeune pour voyager sans les miens.

Mes souvenirs de cette époque doivent-ils leur précision à ce que mes yeux ont découvert, mon ouïe a perçu, comme dans la fulguration d'un éclair, le sens des œuvres d'art que j'avais auparavant admirées de confiance? 1878. Date insigne! Les jeunes Français ambitieux, prenant conscience des valeurs nouvelles, apercevaient soudain leur situation sur l'échiquier. Pour réussir, faudrait-il jouer au rebours de ce qu'avaient fait leurs pères? Ce fut à la fin de nos classes, en attendant l'heure du « volontariat », que nous ébranlèrent nos premières inquiétudes, suivies de ce besoin d'évasion — évasion du milieu où nous étions nés — qui détermina toute la carrière de quelques-uns d'entre nous.

***

Madame Brésil, née Montdutégny, femme de l'acteur de drame romantique, avait créé *La Juive* à l'Opéra. Grandie à côté de mon père et de ma tante Ohnet, à Montmartre, elle donnait des leçons de musique aux enfants de notre famille. Paralysée de peur sur la scène, elle avait dû renoncer à cueillir les lauriers que son admirable voix lui promettait. Je ne puis la mentionner comme la seule musicienne avec qui j'aie étudié, car je ne compte plus mes professeurs de solfège, d'harmonie, de piano, pas plus que les dentistes, les maîtres de gymnastique et de dessin, à Paris, à Dieppe, dans quelque lieu que je fusse pour plus d'un mois. Lucile Brésil, personne vibrante, éperdue de théâtre et de musique, et très amusante, déjeunait, entre deux leçons, chez l'élève qu'elle « prenait de onze à midi ». Son enseignement n'était pas un exemple de correction classique. Trop susceptible d'emballement, si l'élève avait tiré de l'armoire à musique une partition écrite pour le *bel canto*, Lucile la lui faisait déchiffrer d'un bout à l'autre, et adieu le mécanisme, le *Clavecin bien tempéré*, la méthode de Marmontel; on s'exaltait, on braillait jusqu'à ce que retentît la cloche du repas. Souvent, après son café bu, elle se rasseyait au piano. Thérèse Paradol n'aimait pas les embrassades, ni les leçons de cette possédée, leur préférait de beaucoup celles de la fameuse madame Dubois, l'élève de Chopin, et les conseils d'une autre « emballée », mais « femme du monde », madame Arnous-Rivière. Avec celle-ci et sa fille Hélène, d'une beauté adorable — nous jouions, chantions *La Péri* de Schumann, le *Faust*, *Manfred*, tous ses oratorios et tous ses morceaux écrits pour le piano. Avec les fils d'un premier mariage de madame de Rivière — car ainsi la désignait Thérèse Paradol — avec les messieurs de Neuilly, tous aussi jolis hommes que bien doués, l'on organisait des séances de musique de chambre. Dieu sait ce que l'on ne faisait pas dans la maison des Rivière, à Boulogne-sur-Seine, une de ces « folies », sans doute, du comte d'Artois, comme il y en aurait cinq cents si l'on en croyait leurs propriétaires. Un cube blanc, de bonnes proportions, très délabré, se dressait au milieu d'un jardin qui me semblait vaste, avec sa cascade, le cours d'eau,

les ponts rustiques, le bassin — et une « fabrique » encore debout, qui servait d'atelier de photographie à M. de Rivière, peut-être le plus bel échantillon humain parmi cette collection de dieux et de déesses. Je me réfère à des albums pleins de ses clichés. Il fut, quoique amateur, l'émule d'Adam Salomon. Lucile Brésil, qui affectait une attitude protectrice à l'égard des Arnous-Rivière, gens du monde « désargentés », leur proposa une magnifique affaire : Victor Capoul à la fois et la fille du président Grévy, Alice, son élève, consentiraient à se faire portraiturer, même s'il fallait aller à Boulogne. Quel honneur, de surcroît! La combinaison dut échouer, sinon mon album en conserverait la preuve.

Mademoiselle Grévy, sans beauté ni jeunesse, avant d'épouser le député Wilson, la triste victime du Panama, avait voulu convoler avec Victor Capoul, le ténor à la voix de chérubin, qui donna son nom à une coupe de cheveux et à une forme de cols évasés. Lucile Brésil se répandait en éloges du chanteur. Le succès de *Paul et Virginie* de Victor Massé (Paul, c'était Capoul) avait tiré l'artiste hors de pair. M. Grévy n'eût-il été investi d'aussi majestueuses fonctions, Lucile n'aurait pas reculé à engager son élève dans une idylle sentimentale et musicale, tout à fait selon son romantisme.

Les Grévy habitaient un premier étage très cossu de la rue Saint-Arnauld (aujourd'hui Volney). Madame Grévy, figure repoussée à l'arrière-plan par le lustre de sa fille, semblait peu préparée aux fonctions « élyséennes » dont elle s'acquitta — paraît-il — très dignement; mais le souvenir de la maréchale-présidente était des plus lourds à porter pour la provinciale qui lui succéderait. D'ailleurs, toutes les épouses de présidents allaient être guettées et censurées. Leur impéritie mondaine, leurs ambitions, les exposeraient à la malveillance des dames plus expertes en l'art de tenir cercle les jours de réception et de donner à dîner. Ce n'était pas dans le monde diplomatique qu'elles étaient le plus malignement critiquées, mais bien par les épouses de députés et sénateurs, qui toutes espéraient occuper un jour le trône républicain et étaient prêtes à tout pour y parvenir.

Madame Grévy fut peut-être la première dont on raconta les embarras, quand le protocole lui assignait comme voisin de

table un souverain, un ambassadeur. Nous avions parfois deux sons de cloche à comparer sur les tribulations des nouvelles « princesses », dont celui que rendait une excellente âme de créole, mais trop expansive, laquelle, sans briguer le fauteuil de l'Élysée, s'acharnait à conquérir droit de cité dans l'aristocratie républicaine. Nous la retrouverons ailleurs. Elle jugeait les Grévy « trop gourmés, pas assez représentatifs ». Sentiments démocratiques, orthodoxie républicaine ne signifiaient pas mœurs de Spartiates, privation des plaisirs délicats, indigence — ni la « vulgarité » dont d'innocents réactionnaires accusaient les « nouvelles couches ». Tout au contraire! Du côté des maîtres de forges, — Ménard-Dorian et autres — autour de Victor Hugo, et chez les patriotes protestants de Thann et de Mulhouse, on remarquait, avec des représentants de l'armorial alsacien-suisse, de riches industriels. Les dames des milieux Floquet, Jules Ferry, Scheurer-Kestner, ne tardèrent pas à constituer une nouvelle classe aussi fermée, plus circonscrite que l'ancienne. Les rapports de ces nouveaux « notables » — esprits tout de même bien distingués — avec les vraies « nouvelles couches » de la politique (qu'il leur fallait se concilier) se trouvèrent être, peu à peu, beaucoup plus délicats à combiner qu'ils n'auraient été avec les ci-devant *notables*, avec qui ils avaient plus de ressemblance dans la tenue de la vie. Il fallait surtout craindre d'éclabousser, de son luxe et de ses richesses, des frères en politique mais qui étaient de toute autre extraction. Ce fut, à partir de 1880, le caractère des relations, fertiles en effets comiques, que le hasard nous mit à même de surprendre, un pied dans la coulisse, un autre sur la scène — dans la maison du Dr Étienne Goujon, sénateur de l'Ain.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

CLAIRE

OU

LES SOUVENIRS DU DERNIER HOMME[1]

VI

Nous étions mariés, j'habitais Charmont, et déjà je ne pouvais plus comprendre les craintes, qui, autrefois, m'avaient retenu d'épouser Claire. C'est à peine si je m'en souvenais. Nos prévisions sont constamment démenties et nos idées changent avec l'événement, mais la pensée n'enregistre pas ses mécomptes. Oublieux, toujours prêt à concevoir, l'esprit est bien adapté à la vie, quand on ne le détourne pas de son objet, par l'abus de la réflexion.

Si le mariage ne m'apportait aucune inquiétude, il me réservait une surprise. Je me figurais que je connaissais Claire et que nos relations passées nous avaient accoutumés l'un à l'autre. Sans doute, elle n'a pas changé depuis notre mariage, elle ne m'a pas déçu, je ne m'étais pas trompé sur elle; cependant, elle est pour moi un être entièrement différent. Ce n'est plus une image que je façonne à mon gré, une abstraction, mais une personne vivante, expressive, qui affirme son existence indépendante et réelle, qui a un caractère dessiné, une sensibilité propre, et dont tous les mouvements me touchent.

On partagerait sa maison avec des étrangers si les loge-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre.

ments devenaient encore plus rares; on coudoie tous les jours des compagnons de travail; on héberge des parents, des amis : ce sont là de proches fantômes, qui effleurent à peine notre vie. Mais lorsqu'une femme, dont la présence est constante, parce qu'on l'aime, ou parce qu'on la déteste, habite votre maison, elle est vraiment entrée dans votre existence. Alors, on n'est plus seul, on n'est plus libre; un être existe, qu'il faut sans cesse consulter d'un regard très subtil; on n'agit plus que par accord; rien n'est exactement borné à soi, mais tout se répercute de l'un à l'autre, et votre pensée même vous est soustraite.

Quand je vivais seul, j'étais un peu évaporé. Tout d'un coup, je pris conscience de ma personne; ma voix avait un écho, mes gestes pouvaient heurter, je me sentais observé, et je connaissais mes limites. En somme, Claire me donnait beaucoup à réfléchir sur moi-même.

Les primevères formaient leurs bouquets sur le sol, et des narcisses commençaient à poindre; par une matinée de soleil j'eus la nostalgie de l'été. A Charmont, le froid et la pluie reviendraient encore, et on n'est pas rassuré avant d'avoir trop chaud. Je me disais aussi que j'aimerais à voyager avec Claire et à lui présenter quelques jolis aspects d'un monde qu'elle ignorait. J'hésitais entre des cocotiers penchés sur la mer, une banquise au crépuscule, le désert. Je fis choix du site le plus proche : Mouchnèche, sur les flancs de l'Aurès, au bord des sables africains. Peut-être est-ce là un des seuls points incorruptibles de la terre, car le désert le défend contre l'homme. La beauté y tient en peu de traits, mais délicats, choisis, ineffaçables : un palmier sur l'horizon, un petit mur rose, le ciel, le sable.

J'aurais voulu transporter Claire à Mouchnèche, d'un bond, sans transition, et je fis un itinéraire qui ne laissait pas de répit jusqu'à Biskra. Mais nous trouvâmes plus commode de rester quelques jours à Paris, pour les préparatifs du voyage. Dans la rue, je me tenais avec angoisse à côté de Claire : il me semblait qu'elle allait se précipiter contre une voiture. Elle n'est pas maladroite, mais les mouvements d'autrui nous semblent toujours étranges et inconsidérés. Je voyais

mille dangers converger vers elle, sans qu'elle parût s'en douter, et chacun de ses pas me causait de l'effroi. Enfin, un matin, quand je fus assis en face d'elle, dans le train, tenant d'une main gantée un journal devant mes yeux, j'eus le sentiment que nous étions sauvés.

Nous devions coucher à Marseille, mais, à Avignon, je fis descendre Claire du wagon, abandonnant nos malles. Autrefois, j'avais parcouru la Provence, et subitement, je désirais revenir avec Claire sur mes pas de jeune homme.

Je lui racontais Arles, Vaucluse, Viviers : je l'entraînais, par les promesses du souvenir, vers des villages perdus, une ruine, un arbre, courant sur toutes les routes du passé. Parfois, il pleuvait sur le site consacré; des déceptions, des méprises, des contretemps nous chagrinaient souvent : mais aussi des heures ravissantes survenaient, inattendues toujours, comme si nous étions à la merci d'un dieu fantasque et contrariant, qui se moque des prières et ne dispense que des grâces imprévues. A Marseille, nous retrouvâmes nos bagages, mais nous n'avions plus de chambre.

Mes plans ne comportaient qu'un bref arrêt à Alger. Je n'avais pas compté sur les malaises de la traversée. Claire exigea un repos.

Le jardin de l'hôtel était si plaisant, que Claire ne comprenait pas qu'on souhaitât d'aller ailleurs. Ceux qui ont connu Alger naguère, réprouvent la ville exubérante d'aujourd'hui; pour nous, elle datait de notre arrivée, et nous ne remarquions pas ses ravages. Nous étions contents des bois légers qui la surmontent encore, d'un ravin fleuri, et des sentiers charmants que nous suivions vers Birmandréis.

Le propriétaire de l'hôtel augmentait ses profits en expédiant des pommes de terre en France, et employait ses capitaux en achats d'automobiles, que de riches passants lui abandonnaient à bas prix. Je choisis, dans sa collection, une voiture qu'il me loua pour aller à El Kantara.

Nous traversâmes la Kabylie, car je désirais revoir les remparts de Constantine et ses maisons bleues, aux tuiles sombres, perchées sur l'abîme d'une immense plaine. Après Constantine, un long trajet ennuyeux, à travers de froides

landes, semblait nous éloigner à jamais des orangers du rivage, quand la brèche d'El Kantara ouvrit brusquement un monde insoupçonné, une terre comme sans écorce, tendre et blonde, où tout est surprise et beauté. El Kantara est un endroit connu. La renommée et la foule s'emparent tout de suite des meilleures choses, et, lorsqu'on se pique d'être original, il faut faire ses délices avec des restes.

Je renonçais au projet d'habiter à Mouchnèche, qui n'offrait pas de gîte suffisant pour Claire; et puis, en abordant ce pays enchanté, j'avais reconnu, dans la première tasse de café, un léger goût de magnésie, qui, plus loin, imprègne tous les aliments et m'est intolérable. A El Kantara, nous étions bien placés pour visiter les oasis de l'Aurès, étagées sur des blocs rouges.

Tous ces spectacles étaient nouveaux pour Claire. Elle y prenait plaisir, comme moi, mais pas davantage. J'attendais plus d'étonnement, je ne sais quoi de vertigineux et de suffocant dans l'émotion. Mais l'âme est vieille, et la terre ne peut offrir aucune surprise à l'homme : il est tout de suite accoutumé à l'inconnu et familier avec le destin. Quand je proposais à Claire de sortir l'après-midi, et de recommencer, sous une autre lumière, la promenade du matin, elle se disait fatiguée et allait dormir. Je la soupçonnais d'être indifférente aux beautés de la nature, comme la plupart des femmes. Un peu énervé par le désœuvrement du voyage, et la contemplation perpétuelle d'objets simplement admirables ou curieux, je croyais découvrir dans le caractère de Claire des indices alarmants pour notre avenir. Je la trouvais silencieuse, difficile à contenter, froide, peut-être inapte au bonheur, ce qui rend vain, par avance, tous les dons de la vie. Je cachais mes craintes à Claire. On ne peut justifier la déception que nous causent ceux qu'on aime : on peut à peine l'expliquer.

Un jour, comme notre caravane de mulets nous avait entraînés sous les palmiers d'Elzear, je proposai à Claire de partir pour Touggourt, puis de gagner Nefta. A Tunis, nous pourrions nous embarquer pour Palerme. Naples n'est pas loin. Des bateaux pour Port-Saïd passent à Naples. Elle me répondit qu'elle voulait rentrer à Charmont.

Je crus à un mouvement d'humeur, mais c'était bien là son désir. J'espérais qu'en retrouvant notre hôtel à Alger, elle consentirait au moins à y demeurer, mais il fallut prendre le premier bateau.

Craignant un malaise, quoique la mer fût calme, Claire se coucha tout de suite dans sa cabine. La nuit était chaude et je restai sur le pont. J'étais étendu sur une chaise longue, auprès d'une femme qui semblait dormir. Je songeais à d'autres nuits pareilles où, emporté sur un bateau vibrant, dans un souffle tiède, j'avais contemplé ainsi un ciel noir et brillant, sans connaître ma solitude.

***

Les travers déchirants qu'on reproche à la personne aimée sont presque toujours minimes, en réalité, quand ils existent : c'est qu'on ne lui demande pas d'être parfaite, mais de nous plaire.

En arrivant à Charmont, Claire dormit longtemps. A son réveil, j'ai compris, par quelques mots, tout ce qui m'avait déconcerté à El Kantara, et je l'ai trouvé naturel. Claire avait envie d'être à Charmont : c'est là que nous devions vivre ensemble, d'abord. Le voyage avec ses distractions et ses fatigues viendra à point plus tard. J'ai même compris certaines de ses pensées, qu'elle ne m'a pas dites si ouvertement. Elle avait craint que le nomade ne m'eût ressaisit en route.

Il est vrai que je fus surpris, au retour, par notre jardin et un pays que, je n'étais pas certain d'aimer autant que je l'avais cru. C'était l'été. Je ne suis pas encore habitué aux changements des saisons. Elles me font sentir que c'est moi qui change; on ne devrait pas les revoir à la même place. Étais-je plus jeune ou plus vieux que l'été dernier? Sûrement, un être un peu différent et qui était modifié dans ses sensations les plus simples. Ce fut un sentiment fugace. On ne médite pas longtemps sur les émotions profondes; les pensées qui détacheraient de la vie, nous traversent comme par surprise, d'un vol qui ne se pose pas. Mais je développai des photographies et je peignis le portail du potager avec beaucoup de réflexion.

Claire semblait étonnée par ma gaîté et mes enfantillages. Je pouvais la surprendre : tous les êtres sont extraordinaires. Mais elle ne paraissait pas vraiment effrayée par ma personne. Seulement, quand nous causions, parfois une phrase que je prononçais sans intention précise la touchait comme une peine.

Elle prenait alors un air songeur, comme si elle cherchait à comprendre une idée difficile, puis elle montait dans sa chambre, surveillait Mathilde de plus près, ou allait voir une voisine. Un peu plus tard, elle n'y pensait plus.

J'étais fâché qu'elle me reprochât, même en silence, une parole innocente, que je considérais comme une marque de sincérité; mais, forcé d'y penser je trouvais toujours une raison à ce mouvement de Claire, qui me renseignait un peu plus sur elle et sur moi. Jamais une ombre ne nous a effleurés sans nous rapprocher. C'est l'amour qui fait les bons caractères, quand il est partagé.

Je disais à Claire qu'on ne peut rien imaginer de valable sans expérience, et, à ce propos, je voulus lui lire une page convaincante. Je ne pus trouver l'ouvrage que je désirais et Claire s'aperçut que la bibliothèque était mal rangée. Aussitôt, elle retira les volumes des rayons et les mit en piles sur le tapis, pour les placer ensuite en bon ordre. J'époussetais les volumes, tout en parlant :

— Par exemple, si un habitant de Mars, apprenait que les peuples de la terre ont fait de la famille une base de la société, il se représenterait des êtres à vif, cruellement emmêlés et heurtés sous le même toit, parfois dans la même chambre. Il penserait : « Combien d'enfants corrompus de bonne heure par la tendresse ou la sottise, ou à jamais brisés par une autorité fantasque, ou encore vaincus d'avance par le souvenir d'exemples trop beaux et trop lourds! combien de gendres étouffés, de brus au supplice, de vieillards incompris! Quel nœud de ressentiment ou de vanité! » C'est vrai, et pourtant là se forment les hommes les plus forts, avec leur variété si utile, et les souvenirs exquis, et les sentiments incroyables : le dévouement infini et gratuit, l'amour magnifique.

Claire eut un geste effrayé et, ouvrant un livre, elle baissa les yeux, comme absorbée par une lecture capti-

vante. Je remarquai sa pâleur et je sentis à son désarroi que j'avais heurté en elle, non pas une idée, mais le cœur.

— Tu n'as pas compris!... Voyons! Tu n'as pas entendu les derniers mots... Ce sont les premières phrases qui t'ont choquée. Après, tu n'as plus écouté... Ce n'est pas mon sentiment, tu le sais bien... Cela s'appelle de la verve... Tout ce qu'on dit, c'est par boutades...

Sans répondre, elle tourna vers moi son visage rougissant, puis ferma le livre et me le tendit; je le plaçai sur un rayon qu'elle ne pouvait atteindre.

Claire ne tolère pas un manque d'égard envers la famille. Pour elle, la famille, c'est la poésie; elle y voit je ne sais quoi de merveilleux, parce qu'elle en fut privée. Les choses un peu ternies par la tradition et l'usage reprennent leur fraîcheur chez les innocents. Nous vivons au milieu de délices oubliées.

Je supportais le mariage, parce que j'y trouvais la confirmation de l'amour. Mais je n'y étais pas venu sans réserve. Je redoutais les soucis ménagers, qui si vite gâtent une femme; les enfants qui l'accaparent et bientôt l'effaçent; tout ce dévouement à l'espèce, ce sacrifice à l'avenir qui la détournent de l'homme.

Pour Claire, l'amour n'est qu'un commencement, un prétexte, une lumière; c'est le don de soi, constant et multiple, qui lui est nécessaire, l'offrande que la durée fait plus grave. Autrefois, je lui avais demandé trop peu, et ce fut la cause de son repliement. Dans le mariage, seulement, elle a une vie selon son instinct et son rêve, elle peut donner aux heures et aux travaux la forme de son amour.

Claire avait pris possession de la maison, pour la première fois, depuis notre retour. Mathilde, désormais, recevait des ordres, et elle devait supporter de voir sa maîtresse, revêtue d'une blouse blanche, feuilleter un livre de cuisine, ouvrir les armoires, et emplir les chambres de vie et de désordre. Mathilde m'avertit qu'elle se sentait trop vieille pour travailler et qu'elle comptait se retirer en Périgord, pour soigner son beau-frère. Avec emphase, sur un ton familier, comme si déjà elle n'était plus à notre service, elle me décrivait la petite propriété, qu'elle tenait de son grand-père, et qu'elle

avait louée à un cousin. Je ne concevais pas que Mathilde eût réellement une maison ailleurs, des parents comme tout le monde, et qu'elle pût mener une autre existence que celle de vieille servante, en tablier blanc, toujours bien peignée, et dévouée à Claire; et, en effet, il y avait un peu d'imagination dans ses récits. Je lui dis que nous prendrions une autre domestique, mais je lui demandai de rester encore pour instruire sa remplaçante.

Il vint une fille des environs de Nîmes, très exubérante, avec un accent plein de chaleur. Elle était protestante et chantait des cantiques avec entrain en aidant la cuisinière. Elle parlait tant de sa bonne éducation, et elle avait une idée si précise du bien et du mal, que cela donnait de l'inquiétude. Mathilde la soupçonna d'avoir dérobé un petit éventail de nacre et on la renvoya. Pendant un an, une douzaine de bonnes se succédèrent, qui avaient chacune un point de neurasthénie différent, et, tout de suite, Mathilde les jugeait inacceptables. Il lui fallut ce temps pour s'habituer au nouveau rôle de Claire dans la maison.

***

Notre maison à Charmont était ancienne, mais sans noblesse, très vaste, avec de longs couloirs et beaucoup de chambres inutiles. On n'entrait plus dans le billard ni dans le petit salon. Des pièces, froides en toute saison, étrangement recueillies, qu'on ouvrait par mégarde et comme en s'excusant, conservaient encore dans l'ombre des objets accumulés par plusieurs générations. Il y avait des bahuts rustiques, des lits royaux, des poteries et des soies orientales apportées par Crouse, des bibelots légués par sa mère, des tableaux aux cadres rutilants — choses qui avaient prétendu à la beauté, ce qui faisait aujourd'hui leur disgrâce. On ne comprenait pas que cette pendule de marbre et d'or eût jamais paru magnifique.

Claire trouvait la maison laide, mais n'y prenait pas garde. Elle disait que le plus bel effet qu'on puisse attendre d'une habitation, c'est d'être invisible. Il est vrai que rien n'était

propice à ce détachement comme un amas d'objets disparates : avant d'habiter Charmont, je ne les avais même pas remarqués.

J'eus l'idée, un moment, de bâtir un logis harmonieux et adapté à nos mœurs; mais je me dis que si je commençais à rêver à des plans, je ne cesserais d'y penser sans parvenir à réaliser exactement mon projet, et que, pour un idéal d'esthétique très vain, je serais hanté de pensées basses, ce qui est la pire faute de goût. Je m'emporterais contre des fournisseurs négligents, un architecte léger, et cela finirait par un procès, où je condamnerais la société. En vérité, certaines préoccupations financières me rendaient prudent.

Dans une région déserte de la maison, je m'emparai d'une chambre empire. Ce fut mon bureau, le domaine retiré que je consacrai exclusivement à mes affaires commerciales. Là, je lisais mon courrier, et, sur une table ronde, recouverte de marbre et très incommode, j'écrivais à Frank, le directeur de ma plantation. J'avais résolu, en quittant Bornéo, de ne plus me soucier de mes entreprises, qui ont occupé une part suffisante de ma vie. J'étais contraint d'y penser encore; au moins, je cantonnais ce travail dans une chambre lointaine, où je passais quelques heures en secret, et jamais mes soucis ne pénétraient ma vie.

J'avais eu tort de conserver ma plantation. Il n'est plus permis d'être le possesseur de ses affaires. Pour traverser les périodes difficiles, dont le retour est si fréquent, on a besoin du soutien d'une société anonyme et de la subvention des actionnaires.

Sur mon compte en banque, j'avais prélevé des sommes dont je préférais ignorer le total, et j'envoyais à Frank des instructions pour réduire les frais; j'attendais la réponse plus de deux mois. Espérant que dans l'intervalle j'aurais oublié mes ordres, Frank évitait d'y faire allusion. J'excusais sa résistance. Des économies ne se conçoivent pas dans une entreprise bien conduite, où tout est calculé exactement. Je demandais à Frank d'introduire la maladie dans un organisme qu'il avait su protéger, jusqu'ici, par de bonnes méthodes. En réalité, ce n'étaient pas quelques retouches au système ancien qui pouvaient éviter la ruine pendant ces années de crise,

où les planteurs produisent trop de caoutchouc pour des industries en léthargie. Il fallait un changement à la base, une idée nouvelle, une révolution.

Pour inventer, l'esprit a besoin d'excitant. Le danger, les voyages, l'amour, la surprise, renouvellent l'imagination. C'est par la pression de l'événement, le coup de force de la nécessité, l'explosif d'un tourment, que l'impossible devient réalité, puis tradition. Presque tous les perfectionnements sont venus de la douleur, des crises, des obstacles.

Je me doutais qu'il fallait renverser les coutumes des planteurs, renvoyer les coolies, qui depuis vingt ans sont dressés à surveiller un sol sans taches, rendre aux arbres la liberté des forêts, et récolter le caoutchouc à peu de frais. Je n'étais plus assez jeune pour ces tentatives, je n'avais nulle envie de partir, et je ne pouvais, à Charmont, instituer le scandale sur une plantation de Bornéo. Ce fut peut-être une chance pour moi, car une révolution prématurée est très nuisible. Il valait mieux attendre avec patience la fin d'une époque dangereuse. J'en avais connu de semblables, autrefois, et qui m'avaient beaucoup ému. Cette fois, je ne m'inquiétai pas, décidé à me laisser porter avec sang-froid jusqu'au bord de l'abîme, sans y jeter les yeux.

On peut supporter sans douleur la pauvreté et les privations, mais les soucis financiers sont une peine intime qui serre le cœur, gêne la respiration et trouble le cerveau. En examinant un bilan, on risque d'être victime d'un déficit moral.

L'inquiétude est une maladie, quand elle excède certaine limite. Pourtant il est raisonnable de s'inquiéter sans mesure : c'est la réflexion qui nous fait sentir notre insécurité constante, la fragilité de nos biens, le danger qui nous environne, la témérité du moindre geste. Pour vivre, il faut admettre autour de soi une zone de tranquillité artificielle, où tous les événements sont considérés comme inoffensifs ou favorables. Celui qui ne respecte pas ces bornes est un anxieux, un malade.

J'ai porté, chez moi, jusqu'à l'extrême, la bonne santé. J'ai décidé qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux, et que le prix du caoutchouc remonterait avant que je sois complètement démuni. C'est là une conviction naturelle, un sang-froid inné; quand je sors de mon bureau, après avoir écrit

quelques lettres, mes préoccupations me quittent; on ne voit pas d'ombre sur mon visage, et Claire n'a aucun soupçon du danger, parce que réellement je n'y pense pas.

Le sang-froid est une vertu curieuse et on a raison de la vanter, bien qu'elle implique un certain mépris de l'homme et une grande considération pour la fatalité. J'aurais pu distinguer, dans mon attitude si tranquille, de la paresse, de la frivolité, de l'indifférence; mais tout cela faisait un sage.

***

Je comptais passer le reste de mes jours en France, loin des tracas de la société. C'était un rêve. Chez moi, je suis plus occupé qu'un planteur qui se défend contre les fourmis. Je discute avec mon percepteur, qui me taxe au hasard, je revise les comptes de ma banque, qui sont toujours faux, et si j'ai recours à un avoué, je dois faire son travail. Les rouages délicats des sociétés modernes qui forcément vous enveloppent en tout lieu, seraient moins gênants s'ils étaient irréprochables. Ils fonctionnent mal, parce qu'on emploie des hommes qui ont encore une âme, et qui sont un peu distraits, fantasques, amoureux, charmants.

On rencontre des exaltés qui n'ont vu dans le monde que sottises, crimes et incuries. Assurément, ils n'ont pas tort, mais leur colère est de mauvais ton : il ne faut pas être l'ennemi de la meilleure société possible; c'est pourquoi je me préserve de ses contacts, autant que cela m'est permis : je ne voudrais même pas de ses sourires.

Si détaché qu'on soit de son époque, on s'inquiète du sort de la civilisation. Il semble que notre principal intérêt soit lié à un avenir que nous ne verrons pas, et les directions de l'humanité nous touchent comme un souci personnel.

C'est en causant avec Claire que je m'aperçus combien je me préoccupais des temps futurs. Ce que nous pensons, même sur de graves problèmes, est un secret que nous ne disons pas à tout le monde, et qu'on ose à peine écrire. La politesse oblige à se taire avec les étrangers : il n'est pas convenable de parler de soi, ni de s'appesantir sur une idée.

L'art de la conversation consiste à plaire, c'est-à-dire à s'effacer complètement. Seule, l'amitié permet un abandon intolérable aux autres, et aussi l'amour qui par ce trait lui ressemble.

Autrefois, je ne parlais jamais de moi avec Claire, et j'évitais les sujets austères, qui pouvaient l'ennuyer. Je ne savais pas que la conversation sans ménagement, sans réserve, l'aveu de soi, la confession de toutes pensées, sont le signe même de l'amour partagé : ce fut la révélation de notre mariage, l'ivresse de notre union nouvelle. Une certaine liberté de langage ne constitue pas l'amour; mais, quand on a la permission de s'exprimer, on est aimé. Je comprends le jeune Mozart qui demandait aux dames, avant de jouer : « M'aimez-vous? »

Quand je cause avec Claire, je suis parfois surpris de ce que je pense. Ce qu'il y a d'irréfléchi, de vif, de sincère, de profond dans la parole, est bien étrange. On ne sait où elle pourrait vous conduire. Tout à coup je me tais, pour saisir une phrase de Claire, un aveu qui lui est échappé. Alors attentif, sur un ton plus bas, comme discret, je la questionne en écoutant.

Elle s'intéressait surtout à mes souvenirs d'enfant. Je lui décrivais la maison de mon oncle Philipart, dans la petite ville charentaise où je suis né. De ces années, je n'ai gardé que le souvenir des maisons et des jardins, maisons toujours très grandes, pleines d'enfants, de bruit et de gaîté, ou vides et affreuses. Et je vois très bien, encore, la belle maison qu'un de nos parents habitait à Paris. J'y vins un hiver, pour consulter un médecin; je me rappelle cette rumeur de la ville, à mon lever, ce bruit d'abeilles dans les rideaux, immense et doux, avec des grelots qui tintent, un trottinement nombreux et glissant.

Ce Paris dont je retiens l'image, le son et l'odeur, à jamais disparus, et la petite ville, dont les maisons n'ont plus de mystère pour moi, sont vraiment des choses du passé.

En quarante ans, nous avons vu tant de découvertes, que l'invention humaine ne peut plus surprendre. L'avenir s'est dévidé tout d'un coup; nous dépassons, en esprit, les merveilles qui s'accompliront. Je sais, aujourd'hui, que le génie des hommes ne m'apportera rien, si, d'abord, je ne trouve

mon contentement dans ma vie intime et spirituelle, dans mes sentiments, mes goûts vrais, mes amours.

J'aime notre solitude à Charmont, notre vie étroite et abritée, qui ressemble à l'ennui; j'aime ce pays gris aux nuances si délicates que je crois les inventer. Le monde peut changer: si le bonheur est ici, on le retrouvera toujours.

***

Claire se met à table en retard, animée, un peu rouge, les yeux brillants, parce qu'elle vient de la cuisine, où elle a surveillé un plat qu'elle suit du regard, quand on l'apporte, tandis que je la gronde à voix basse. Elle n'entend pas mes reproches et s'inquiète seulement de cette pointe de raifort dans la sauce à la crème.

Ses dons récents de cuisinière sont superflus, mais elle veut prendre part à tout dans la maison, veiller sur les objets, les entretenir à sa façon, les consacrer d'un geste, comme on arrange un bouquet, qu'on ne confierait pas aux domestiques.

Il me semble que l'existence est entièrement pénétrée d'une chaleur vivante et qu'elle n'a plus, comme jadis, des parties mortes, purement matérielles et machinales, dont on se débarrasse sans les voir. Même les jours de maladie ont leur accent d'intimité plus grande, de tendresse plus présente, exclusive, épurée, et qui rassure, quand on pense à la vieillesse.

Ces jours heureux, je les goûte sans remords. Je voudrais seulement les sentir davantage. Ma vie contient plus de bonheur que je ne le sais. J'aimerais avoir des sens plus fins, les perceptions aiguës des malades, ou simplement un esprit plus ouvert pour saisir tout ce qui m'entoure, les vibrations exquises, les prolongements divins. Je crains de laisser perdre le meilleur, par mégarde.

Autrefois, je m'occupais du jardin, pour distraire Claire. Je recherchais les plantes rares, j'inventais des arrangements compliqués et coûteux, qui devaient lui plaire : ce n'était pas mon goût; je m'en aperçois aujourd'hui. Le jardinier prend soin des massifs, à sa façon, mais je ne regarde plus

que les places abandonnées, pleines de surprises au printemps. Je souhaiterais un jardin sauvage, où les fleurs se répandraient librement, selon leur fantaisie inimitable. Cette grâce sans apprêt veut beaucoup de soins, et, si on laissait le jardin à sa nature, il n'y pousserait plus que de l'herbe. Je me contente des enclaves rustiques, qui font rêver à l'impossible. Ce sont aussi les coins préférés de Claire. Elle y vient contempler la véronique et l'aubrétia, les touffes de ravenelles en feu, une anémone égarée. Je sens que tout ce qu'elle voit la touche plus que moi. Son instinct est plus près de la vie. Quand elle dit de sa voix tranquille, le cœur dilaté : « Il fait beau, tu devrais sortir », nous ne sommes pas tout à fait dans le même monde. C'est à travers elle, et comme par une traduction incomplète, que j'ai le sentiment de la joie.

C'est que je suis un homme; j'ai travaillé longtemps, j'ai pris goût au plaisir qui est attaché à l'effort, aux projets, à l'exercice d'un talent. Je suis devenu un peu sourd et engourdi.

Il arrive que le malheur bouleverse un être, ouvre en lui des portes secrètes, l'illumine. Mais le bonheur nous touche doucement, et nous le recevons tels que nous sommes, avec notre passé et notre caractère. Il n'y a de paradis que pour les anges.

Les religions ne laissent pas un fidèle abandonné à sa foi et au sentiment. Elles le soutiennent et l'occupent par des prescriptions minutieuses, et lui donnent d'excellents conseils pour bien vivre.

Je projetai d'écrire un manuel sur l'usage du bonheur et l'hygiène de l'homme rendu à la vie naturelle. Mais il comportait trop de règles, de permissions, de défenses, de recettes : il ne convenait vraiment qu'à moi. Aussi, j'abandonnai ce travail; mais je fis sur moi l'application de l'article premier, qui interdit de prendre, pour but constant, l'objet de son bonheur. Il faut le tenir à l'écart, le conserver à l'état d'accident, le savourer comme une surprise.

C'est pourquoi je consacrai désormais mes journées à préparer un ouvrage sur l'avenir de la société, ou plutôt, sur les forces qui la dominent : le travail, la machine, la science. C'est une question qui m'a toujours intéressé, et

sur laquelle je possède quelques informations personnelles, grâce à mon métier.

Les hommes n'ont jamais manqué de déplorer le passé inconnaissable et de gémir sur l'avenir. Je réunis, pour ma préface, les vues sur l'avenir que j'avais pu récolter à travers les siècles. Sauf pendant une brève période d'espérance, elles sont presque toujours funèbres et très fausses. Quand il s'agit de prévisions, il n'y a plus un homme d'esprit. Cela n'empêche pas chacun de dire encore son mot, aujourd'hui. Les idées abondent, mais personne n'y fait attention, si ce n'est pour répliquer. Nous sommes incapables de savoir ce qui nous est vraiment favorable ou funeste, et ce sont des forces obscures et irrésistibles, l'événement, les bouleversements cosmiques, qui nous instruisent et nous gouvernent.

Aussi, quand je commençai mon étude sur la puissance actuelle qu'on nomme par symbole « la machine », j'étais décidé à la glorifier. C'est une force, parmi d'autres, qui nous surpasse tant, qu'il vaut mieux la vénérer. J'ai pris le parti de me réjouir de tout.

Je lisais et j'écrivais dans la pièce réservée à ma correspondance avec Frank. Claire n'avait pas grand respect pour ma retraite. Tout à coup, elle entrait et s'asseyait un moment. Elle était alors l'interruption, la gêne, la surprise, le plaisir.

Je remarquais une robe nouvelle, ses bras nus en été :

— Une robe de jeune fille!... Tu peux rester... C'est toi qui l'as faite? Je voudrais te voir en jeune fille... Tu avais des robes très longues alors... Raconte-moi... Tu étais plus forte... Les yeux sûrement n'ont pas changé... Quel chapeau? Tu ne te souviens pas d'un chapeau, un seul?

— J'ai eu un chapeau de paille, avec de grandes marguerites.

— Un chapeau?... avec des marguerites... Laisse-moi voir...

Il me semble que je vais ressaisir une figure inconnue, fraîche, lumineuse, dans l'ombre des grands bords de paille fine; mais c'est le visage d'aujourd'hui qui est elle-même.

— Quand tu es sortie du couvent, tu es venue habiter ici... Tu allais à Paris?...

Cette fois, j'insiste. Je sens toujours, chez elle, un recul, une crainte, quand je la questionne sur son passé.

— Tu avais des amies à Paris?

— Oui... mes cousines.

— Les filles de Ludovic Crouse? Je connais Ludovic Crouse. Il s'est embarqué à Djibouti, sur mon paquebot, à mon dernier voyage. J'ai été en relations avec lui, à l'occasion de la succession de ton père. Il est à la retraite maintenant. Une carrière manquée, mais un bel homme. Il habite rue de l'Université. Il avait une de ses filles avec lui à Djibouti, celle qui est mariée à présent, madame de Franlieu. Elle s'est mariée tard. Son mari est un parent d'Émery, un de mes amis qui est à la Banque Pierco. Elles étaient gentilles tes cousines?

— Je ne sais pas. C'étaient des jeunes filles.

— Est-ce que tu ressembles à la personne que tu étais en ce temps-là?

— Non.

— Quelle différence?

— Je ne pourrais pas le dire. J'étais une enfant.

— Pourtant tu es restée, par certains côtés, très jeune fille.

— Je ne le crois pas.

— Si... gaie... un peu rêveuse... sensible...

— J'étais une autre personne.

— Est-ce ton caractère qui a changé?

— Non... c'est plutôt la vie.

— Elle ne t'a pas déçue, au moins... Tu ne prétends pas que tes rêves de jeune fille étaient plus beaux...

— Je n'avais pas de rêves... Il me semble, au contraire que jamais je n'ai eu l'esprit plus ferme que dans ce temps-là... Jamais, je n'ai eu plus de certitudes... je veux dire, plus d'idées arrêtées... et de volonté, et de bon sens... Mais tout cela s'appliquait à une vie qui était comme à l'envers... Une vie d'une autre substance...

— Tu sens bien, maintenant, que tes idées sur ton père, ta rupture avec les vivants... cette bouderie, cela aussi, c'était une idée de jeune fille, sans rapport avec la vie.

— Oui...

— Oui? tu en es sûre... Tu n'as jamais revu tes cousines?

— Non.

— Je ne serais pas fâché de rencontrer quelquefois Ludovic Crouse. Nous lui devons d'ailleurs une visite. C'est un milieu

intéressant et même utile en ce moment pour moi. Ils sont liés avec les Lazard, les Pierco. Il y a des jours où les financiers ont du charme.

— Cela me serait très pénible... non... je t'en prie! je ne tiens pas aux visites... Nous n'avons besoin de personne!

— Pour toi-même, il serait bon de sortir, quelquefois... Tu as encore des appréhensions, qu'il faut guérir... Il y a une petite racine à extirper. Il faut que tu revoies tes parents, ceux-là, justement, d'abord... Et puis, d'autres gens... Quand tu auras vu, une seule fois, madame de Franlieu, par exemple, tu seras contente... j'en suis sûr...

— Pourquoi? — dit-elle d'une voix faible, en pâlissant. — Nous étions si bien! Il y aura des réceptions sans fin... Nous serons envahis!...

Tout homme est un peu médecin, un peu avocat et directeur de conscience. Nous avons toujours une règle à donner, et que nous défendons avec une ardeur sans scrupule, car nous sommes acharnés au bien d'autrui. J'étais convaincu que le penchant de Claire pour la solitude se rattachait à son ancienne faiblesse, qu'elle croyait surmontée, mais qui subsisterait, en réalité, tant qu'elle n'aurait pas repris un contact normal avec la société. J'écrivis à Ludovic Crouse et je lui annonçai notre visite.

***

Pour la première fois, j'avais manifesté une intention très nette et Claire s'y plia. Quand elle sut que notre visite chez Ludovic Crouse était décidée, et que Suzanne de Franlieu nous recevrait avec son père, elle ne parut même pas contrariée.

Un peu avant notre départ, j'étais dans le cabinet de toilette devant la glace, tâchant, à force de brosser mes cheveux trop longs, de remplacer le coiffeur. Claire vint me consulter sur la robe qu'elle devait mettre et me fit choisir son chapeau, comme si, toute soumise à mes désirs, elle n'avait plus de discernement.

Contre son habitude, elle s'assit derrière moi, dans le fond

de la voiture; quand je lui parlais, elle répondait de bonne grâce à mes questions, mais distraitement. Je m'arrêtai devant la maison de Crouse, j'ouvris la portière, et je frappai à la porte vitrée du concierge, tandis que Claire s'avançait vers l'ascenseur : en la suivant, je remarquai ses mouvements, qui étaient posés et naturels, bien qu'elle semblât marcher dans un songe, sans conscience, sous l'impulsion d'une volonté subie.

Dans le vestibule, Suzanne de Franlieu s'élança sur sa cousine, l'étreignit, agrippée à son cou par une affection brûlante, l'entraîna au salon, puis, subitement calmée, s'assit auprès de Claire sur un pouf de soie usée, et la questionna comme si elles s'étaient quittées la veille. On ne pouvait soupçonner qu'elles s'étaient connues autrefois, quoique le ton entre elles fût très intime; Suzanne parlait de notre voyage en Algérie, de son mari, qui était en Angleterre, de son père qui allait venir, et tout ce qu'elle disait était aimable, aisé, adroit, conciliant, comme s'il n'y avait au monde que gentillesse et bonne volonté.

Ludovic Crouse était encore un adolescent, quand il fut distingué par Floquet, qui en fit son chef de cabinet, puis le nomma préfet. Cette carrière, qui débutait si bien, s'acheva au niveau du premier bond. Crouse fut plusieurs fois trésorier payeur général, préfet, gouverneur de colonie, mais toujours dans la dernière classe, quoiqu'il eût la prestance d'un ambassadeur, et, sans doute, assez de valeur pour tenir les premiers rôles. Il ne semblait pas s'apercevoir de son échec, et il m'en a toujours imposé, comme s'il était réellement un grand personnage de la diplomatie. Il avait un air de hauteur et de gravité naturelle, qu'il atténuait pour le vulgaire en s'exprimant sans cesse par paradoxes. Il s'intéressait à la littérature, mais, parmi les auteurs modernes, il n'appréciait que les plus bizarres.

La porte du salon s'ouvrit derrière un rideau de tapisserie; Ludovic Crouse entra, referma la porte en se retournant, et, par une preste volte-face, se trouva devant moi, la main tendue, la tête rejetée en arrière, le ventre serré dans une jaquette grise, dont la rotondité semblait partir de dessous la gorge; il se pencha vers Claire avec cet air sévère et comme pénétré de compassion, qu'il avait toujours au premier abord,

depuis la mort de sa femme; puis vivement, il s'approcha du piano, en homme déterminé à rester debout.

Je croyais me rappeler son visage, mais j'avais oublié qu'il portait une courte barbe. L'image que j'avais conservée de lui était suffisante pour que je le reconnusse immédiatement, mais je me demande de quoi elle était faite : en vérité, je le voyais pour la première fois. Remarquant sa ressemblance avec Claire, j'étais troublé par ces reflets de la parenté sur des êtres si différents, et je me rappelais le vieux Crouse, l'odeur du caoutchouc, Singapour, le passé toujours si proche, tandis que je me rapprochais de Ludovic Crouse, qui prit un livre sur la cheminée, l'ouvrit, le referma, et le posa soigneusement à la même place, disant :

— *Mes Poisons*. Lisez ce bouquin. On reproche à Sainte-Beuve de rabaisser les auteurs de son temps. Ce qui est admirable au contraire, c'est la parfaite justesse de ses critiques. Je parle de son goût et non de ses théories. Les écrivains sont bien jugés par leurs contemporains. Plus tard, on est intimidé... Songez que la postérité a fait de Balzac un peintre des mœurs. Sainte-Beuve ne s'y est point trompé; en son temps, on considérait Balzac comme un auteur de feuilletons pervers... Oui... Sans doute, il savait agencer de grossières intrigues très captivantes, inventer ces fantoches rigides, aux couleurs tranchées, qu'on appelle des types, et qui donnent à bon compte, au lecteur pressé, la sensation de la puissance...

— On ne peut pas comparer les jugements des contemporains avec ceux de la postérité. Il ne s'agit pas des mêmes hommes, ni des mêmes livres.

Cette phrase, que je prononçai très vite, ne me semblait pas venir de moi, tant j'étais distrait par mes réflexions : je voulais dire mon opinion sur Balzac; mais j'aurais mieux fait d'avouer que je ne l'avais jamais lu, c'est-à-dire que je ne l'avais pas lu ce matin. J'exprimai avec force un sentiment qui datait d'une lecture très ancienne, et je sentis, en parlant, qu'il s'était modifié dans l'intervalle : ce n'était plus mon opinion que je soutenais si ardemment, et, sans doute, avec trop d'arguments embrouillés, car Crouse m'interrompit pour me demander mon avis sur la crise du caoutchouc.

Cette question soulevait pour moi des problèmes que j'avais beaucoup étudiés. Il me parut impossible de répondre, et je me tus, levant les mains et les épaules, plissant le front, comme si je ne pensais rien.

— Vous reconnaissez ces vases d'étain? — dit Crouse, en désignant des objets sur une console. — Et ces bonshommes faits de racines si expressives... Cela provient de vos régions... Vous ne retournez pas là-bas?

Il s'approcha de Claire.

— Je demandais à votre mari si vous n'iriez pas un jour à Bornéo?

Je baissai la tête comme pour examiner de près le dessin d'une coupe d'étain, cherchant à détourner mon regard de Claire. Malgré moi, je ne la quittais pas des yeux, même lorsque je glissai un coup d'œil sur ce grand salon, aux belles boiseries anciennes, si luxueux par le cadre, mais appauvri par les restes du mobilier familial, les draperies, les photographies, les bibelots, dont Crouse avait garni sa dernière résidence. Et maintenant encore, penché sur le vase d'étain, je voyais Claire causer avec Suzanne, poser sa tasse sur la table à thé, se retourner vers Crouse, écouter, sourire; elle semblait dire qu'elle était là pour moi, contre son désir, s'appliquant à me contenter par son attitude gracieuse, non point par servitude, mais suivant la vocation de son cœur.

La gouvernante fit entrer les deux enfants de Suzanne, et Claire prit le plus petit sur ses genoux, avec des gestes expansifs, des caresses, des mots d'amour, comme tout à coup sans contrainte, illuminée, isolée, joyeuse.

Crouse qui ignorait comment on parle aux enfants, s'avança vers moi, et me dit à mi-voix :

— Claire est encore jolie.

Sur un ton précipité, il ajouta aussitôt :

— Excusez cet « encore ». Je parle comme au temps de ma jeunessse. On disait d'une femme de trente ans : « Elle est encore belle pour son âge »... Balzac... Plus tard on a accordé de l'agrément à une femme jusqu'à trente-cinq ans, quarante ans... Aujourd'hui... Pensez-vous que les femmes restent jeunes, plus longtemps, à mesure que les siècles... Non, ce

sont des façons de voir. On croit que les gens ont des yeux, un goût... Nullement. Ils regardent le désert, la campagne, la ville, les tableaux, les femmes, avec les idées de l'époque. La vérité, c'est qu'une jolie femme est toujours belle. Quand ma tante Edmée Saint-Giron est morte, à soixante-quinze ans, elle était ravissante. Et vous savez, presque toutes les femmes sont jolies.

— Vous admettrez qu'elles changent un peu avec l'âge... Ce peu est sensible... Il représente, à chaque étape du déclin, pour la femme et pour l'homme qui l'aime, une perte absolue... immense.

— Le déclin... quel déclin?... Vous croyez qu'on distingue un changement dans la femme qu'on aime?

Longeant des meubles, je me rapprochai discrètement de Suzanne, à qui je n'avais pas encore parlé. Tout à coup, je m'assis auprès d'elle, et je la regardai un moment en souriant. Il était inutile de chercher un sujet de conversation, et le moindre mot suffisait à provoquer chez elle beaucoup de paroles très raisonnables, prononcées avec entrain, d'un air distrait. Elle paraissait absente d'une conversation, où le principal tenait dans l'accent chaleureux qu'on donnait à chaque phrase. Il me parut que l'extrême bon sens qu'elle affectait dans tous ses propos, et cette sorte de mépris de la pensée, chez une femme certainement intelligente, impliquaient une secrète condamnation pour les manières pétulantes de son père. Je me rappelai alors qu'un drame sentimental avait troublé la vie de Ludovic Crouse, quand il était préfet de Perpignan, mais j'en avais oublié les détails, que je cherchais en vain à me remémorer, pendant que nous parlions de voyages, des amis, des parents, de la sœur de Suzanne, qui apprenait l'italien, la médecine, la peinture, après avoir passé quantité d'examens, en attendant un mari qui ne s'offrait pas, grâce à quoi tant de connaissance, de toutes manières inutiles, se trouvaient accumulées dans une seule tête.

Je descendais l'escalier, derrière Claire, sous les gestes d'adieu de Suzanne, et, en posant le pied sur la dernière marche, je murmurai :

— Tu vois, cela s'est très bien passé,

Pourtant, j'éprouvais une grande fatigue. Je n'avais pas l'habitude des conversations avec les étrangers et je me sentais courbaturé par des froissements internes, des impulsions contrariées, des faux pas douloureux. Durant tout le trajet du retour je ne cessai de méditer en silence ce que j'aurais voulu dire, ou de regretter une phrase qui m'avait échappé. Mais je pensais trouver le repos auprès de Claire : entre nous deux le langage est facile.

Je bus un verre d'eau dans la salle à manger, et Claire restait immobile dans le salon, sans défaire son manteau; je lui dis, en m'approchant d'elle, mon verre à la main :

— Tu as entendu la remarque de Crouse sur les jugements des contemporains? Il est vrai que ces jugements scandalisent la postérité, et pourtant, si on y prend garde, ils sont souvent justes. Lorsque Grimm écrit de *Candide* : « Il ne faut pas juger sévèrement cette production, elle ne soutiendrait pas une critique sérieuse », il parle en bon critique. Toute œuvre nouvelle est vicieuse. Un critique voit très bien les défauts; ce qui lui échappe, par contre, est cela même qui distingue l'être du néant : le pouvoir de durée, l'arome essentiel, si agréable, plus tard, qu'on oublie tout le reste... La première fois que j'ai mangé une mangue, ce fruit sauvage, mal composé, avec un noyau trop gros, j'étais gêné par les réminiscences et les analogies. Je lui trouvais une saveur ambiguë, que je n'étais pas sûr d'aimer, un goût étrange, où cependant je croyais reconnaître le parfum de la framboise, de la pêche, du raisin. Mais quand j'en eus mangé une demi-douzaine, je ne distinguais plus que la saveur simple et délicieuse de la mangue... En somme, je ne reprocherai pas à un juge littéraire son arrêt sévère sur un chef-d'œuvre, qu'il n'a pas soupçonné... Je blâmerais plutôt ses complaisances pour tant de sots livres, sans lendemain... Mais, quand on fait le procès des critiques, il faut spécifier de quelle époque il s'agit. Aujourd'hui, les critiques sont une foule. C'est un très grand progrès. Le suffrage universel n'est pas si...

Claire ne réclamait pas la fin de ma phrase. Comme moi, pour d'autres raisons, sans doute, elle était revenue songeuse de notre visite. Je le savais, mais je ne voulais pas la questionner. Je me disais qu'il est mauvais de favoriser,

par des interrogations pénétrantes, l'analyse de soi-même. Pour peu qu'on vous y invite, on finit par inventer des subtilités psychologiques très vaines.

— Allons! je vais travailler jusqu'au dîner! Enlève ton manteau... Il fait chaud ici. Ce n'est pas comme chez Crouse. On a froid dans ces appartements de grand style. Allons! Tu es un peu endormie.

Je passai dans mon bureau et me remis avec plaisir à mes études. Je comparais les heures de travail, le salaire et l'alimentation des ouvriers en 1840 et en 1925, et, pour ramener la monnaie au même taux, il fallait beaucoup de calculs; mais rien ne me divertit comme les statistiques. Parmi les chiffres, je plane, sans pensées, dans un monde serein, précis, limpide, tout à fait hors de la vie. Cela me repose et me fortifie plus que la musique et les philosophes. Si j'atteins à l'extrême vieillesse, ou si je suis frappé par de grands malheurs, je veux me consacrer à des travaux de comptabilité.

J'avais contraint Claire au silence, pour son bien. Mais on n'élude pas un entretien comme on veut. Ce qui est refoulé reste présent, perceptible, gênant, et vous fait sentir le mensonge, dont il est ensuite malaisé de se départir. En dînant, je tâchai de rompre ces rapports factices, et je dis :

— Suzanne est charmante, n'est-ce pas? Cette visite n'a pas été désagréable pour toi?

— Suzanne est très aimable, très bien élevée.

— Elle t'a déplu?

— Non.

— Et ton oncle est un charmant homme, qui a été aimé des femmes, je crois, ou plutôt d'une femme, ce qui est plus compliqué. J'aurais été content de rencontrer le mari de Suzanne. Mais ils viendront ici... Nous avons quelques dîners en perspective... Sûrement, les Franlieu vont nous inviter; avec l'auto c'est commode. Le trajet ne t'a pas fatiguée? Tu ne regrettes pas ce petit déplacement?

Mes questions avaient un ton convenu, et ne provoquaient pas de vraies réponses. Après le dîner, je sortis pour détacher le chien, qui, tout le jour, tire sur sa chaîne, près du poulailler. Comme égaré, en reniflant, il se jeta dans les massifs d'arbustes. Je voulais marcher dans le jardin,

mais la nuit très noire m'arrêtait, et j'entendais autour de moi, dans l'obscurité, la course exaltée et gourmande du chien éperdu. Une fenêtre connue s'illumina entre les arbres. Je montai à la chambre de Claire. Elle avait ôté sa robe, et, dans la lumière, ses épaules étaient roses, jeunes, comme fraîchement épanouies et inaltérables. Je caressai ses bras nus, puis je dis doucement :

— Cette visite... Tu as été un peu troublée?...

Elle me regarda timidement d'abord, inquiète, puis souriant et balbutiant :

— Oui... Elle m'a troublée... Est-ce à cause du passé? ou autre chose? Je ne sais pas... Je veux dire : est-ce à cause de notre passé?... Il me semble, au milieu des gens, que nous ne sommes pas mariés... que notre bonheur n'est pas réel... qu'il ne sera jamais comme celui de tout le monde...

Cette gêne nouvelle me surprit, alors qu'elle avait accepté si légèrement nos relations d'autrefois, et je voulais lui expliquer que cette impression ingénue passerait sûrement; mais je ne dis rien, et je continuai à lui caresser le bras, en faisant un signe de tête, comme si je la comprenais. Je sentais qu'elle ne désirait pas que je parle, ni même que je la rassure. Elle demandait seulement que je l'écoute.

VII

Les réceptions se multiplièrent pendant l'hiver, et les appréhensions de Claire s'étaient effacées, comme je l'espérais. Le sentiment de gêne qu'elle m'avait avoué, après notre première visite à Ludovic Crouse, s'éteignit de lui-même, quand elle l'eut exprimé; ou bien, peut-être que rien de vraiment délicat ne résiste à une vie mouvementée.

Pour justifier ma volonté de rendre visite à Crouse, j'avais dit à Claire que je désirais renouer des relations avec Pierco. Ludovic Crouse était administrateur d'une société de Pierco, et son gendre occupait un poste important dans la banque. Comme il arrive parfois, ce mensonge était une divination et devint vérité. J'avais réellement besoin, maintenant, de m'assurer des crédits pour ma plantation.

J'aurais pu m'adresser tout de suite à Pierco, mais je

n'aime pas agir avec précipitation. Je crains de contrarier, par une démarche maladroite, les bonnes dispositions du sort, et je préfère recevoir, comme par accident, même ce que je désire. J'attendis la chance qui me permettrait de rencontrer Pierco dans son salon, chez les Franlieu ou chez les Lazard.

J'avais connu Pierco en Orient, pendant l'unique voyage qu'il fit à Bornéo et en Cochinchine, où maintenant il possède tant de plantations, et j'eus l'occasion de lui rendre quelques services. Sans quitter Paris, il donnait une bonne direction à ses entreprises lointaines, car il avait du jugement, qualité très complexe et très rare. Mais, depuis ses succès, il est devenu invisible, et je ne l'ai pas rencontré, comme je l'espérais, ni chez lui, ni chez ses amis, et c'est en vain que nous avons souvent dîné dans le monde.

Parfois, au bout d'une table chatoyante, ou dans un groupe d'invités, j'apercevais Claire, qui semblait un peu détachée de moi, avec sa robe de soirée. J'ignore si elle était encore belle; pour moi, sa grâce était visible comme au premier jour, non pas apparente pour un autre, mais secrète, insérée dans sa personne, incluse dans une certaine forme, qui toujours conserve pour moi la même image; et c'était une douce surprise, de poser les yeux, par hasard, sur cette femme qui m'apparaissait comme le seul être vivant dans cette assemblée, parce que d'un regard je devinais sa pensée, ou plutôt, je percevais en elle des profondeurs de sentiment connues de moi seul, son histoire, ses particularités, ses faiblesses, et tout le chemin de son cœur.

Quand nous partions, je prenais tout de suite son bras, j'avais hâte de me saisir de cette chair, qui me donne un plaisir inépuisable, une volupté continue, chaste, mystérieuse, souterraine, et où tant de choses sont confondues.

J'ai aimé d'autres femmes, jadis, mais je ne m'en souviens plus. Je sais pourtant que je ne les ai pas aimées pareillement. Pour chacune, j'ai été un homme différent, non seulement par le cœur, mais dans mon humeur, ma pensée, mes instincts. Je dois à Claire d'être l'homme que je suis aujourd'hui, et qui n'est plus divisé d'avec soi-même, rétracté, honteux et compliqué.

***

Emery, qui avait eu dans son enfance des rêves d'écrivain était entré très jeune chez un éditeur. La proximité des livres, qui naissent et meurent en trois semaines, n'ayant ému que l'auteur, lui ôta le goût d'écrire. A trente ans, il se maria et prit un emploi à la banque Pierco. J'étais curieux de revoir en homme l'enfant qui m'avait intéressé, quand il me lisait des vers, et qui aurait pu être mon ami. Je désirais aussi lui demander un rendez-vous avec Pierco.

Je le rencontrai au moment où il accompagnait un visiteur jusqu'au vestibule, et je m'aperçus que je le dérangeais, à un signe qu'il fit à sa secrétaire. J'entrai dans son bureau, et, un instant, sans parler, je regardai ses cheveux gris, ses yeux qu'il fixait sur moi, étonnés, heureux, tendres, avec une lumière encore juvénile, mais qu'on sentait, absorbés, las, agités. Après vingt ans d'effacement, j'arrivais en importun.

— Je ne veux pas te déranger... Mais je serais content de te voir, de causer avec toi... ailleurs. Viendrais-tu déjeuner à Charmont?... Ou bien, un soir....

— Cela me ferait plaisir aussi... oui... il faut se revoir... Tant de choses... j'y penserai... je t'écrirai...

Mais je compris à son trouble, pendant qu'il consultait un carnet, que je demandais trop, et qu'il ne pouvait placer dans son emploi du temps une heure gratuite et simplement agréable. A mon âge, on ne retrouve plus un ami dans une grande ville, si on ne l'a pas gardé depuis l'enfance. Tout ce qui est vraiment humain s'évapore vite.

Emery parut soulagé quand je lui dis que je désirais parler à Pierco, et, retrouvant ses gestes et sa fonction, il s'assit devant sa table, notant des renseignements sous ma dictée.

La semaine suivante, je reçus une lettre de Pierco et je retournai à la banque. Un garçon de bureau, seul flâneur dans cet immeuble fiévreux, m'enferma dans une petite salle blanche. En attendant d'être délivré, on prenait conscience des plantations de Pierco, dont les photographies géantes couvraient les murs. Je n'avais pas fini de les contempler et de m'instruire par des comparaisons, quand le garçon ouvrit la porte.

Il me précédait d'un pas nonchalant, s'arrêta devant une porte, pencha la tête comme pour écouter et frappa avec force. J'aperçus au fond d'une pièce très longue, près de la fenêtre, Pierco assis devant un bureau et qui ne détourna pas la tête, jusqu'au moment où je parus devant lui.

Je ne l'avais pas vu depuis quinze ans, je l'imaginais transfiguré par son ascension; j'étais intimidé par une sorte d'imposant fantôme du succès et surpris par les traits réels, humblement vivants, qui constituaient sa personne. En homme qui a toujours profit à causer avec un planteur, il me questionna d'abord sur les hévéas greffés, que j'avais plantés selon les conseils d'un Hollandais, puis me demanda si j'avais l'intention d'aller à Bornéo.

— Ce n'est pas le moment d'entreprendre un voyage coûteux, d'ailleurs inutile.

— Il est vrai que vous avez un bon directeur. Vous pouvez compter sur Frank. C'est dommage de retenir un homme de cette valeur sur une petite plantation... Trois milles acres, n'est-ce pas?

— Oui, mais Frank est bien payé. Il ne gagnerait pas davantage, ailleurs, même chez vous, à Tanamari.

— Je vous l'avoue, il nous serait très utile.

— Il m'est plus utile encore. C'est lui qui me permet de rester en France. En réalité, je le traite en associé.

— Cette association ne doit pas lui rapporter beaucoup en ce moment.

— En effet, mais il m'est attaché... Vous ne prévoyez pas d'amélioration cette année?

— Non, évidemment : ni l'année prochaine. On tient des réunions à Londres, à la Haye, pour chercher la formule d'un contrôle efficace. Tous les planteurs ont intérêt à restreindre la production, et pourtant, ils ne peuvent s'entendre. Il y a les problèmes que l'on discute et ceux que l'on cache... Mais je suis sûr qu'on trouvera la formule du salut, quand la ruine sera consommée, ou juste avant... Vous êtes tranquille, vous? avec Frank, vous obtenez les plus bas prix de revient. C'est l'essentiel. Et puis, vous avez une bonne petite plantation... Vous avez commencé au moment propice dans les meilleures conditions... sur un terrain bien choisi...

— Oui, cela ne va pas mal. Mais je perds de l'argent...

— Emery m'en a dit un mot. Vous désirez... Combien voulez-vous?

— Il me faudrait cinquante mille dollars, pour être absolument tranquille pendant trois ans... Naturellement je vous donnerai ma plantation en gage.

— C'est beaucoup... je me souviens de votre complaisance à l'occasion de Tenamari... Et puis nous sommes voisins à Bornéo... Nous aurons peut-être besoin de votre usine, quand Suzhanna entrera en production... Oui, nous vous donnerons trente mille dollars.

— Je peux compter sur trente mille dollars?

Il prit un papier qu'il considéra un instant :

— Vous serez obligé de vendre votre plantation, un jour. Elle est trop petite... Vous habitez la France... Frank peut vous quitter ou mourir... Votre combinaison d'associés à distance a pu durer quelques années, elle n'est pas raisonnable. J'envisagerais une fusion entre votre plantation et Suzhanna. Frank prendrait la direction.

— Permettez... Est-ce qu'il y a un rapport entre le prêt que vous m'accordez et ce projet de fusion?... Est-ce une condition?

— Nullement, vous toucherez les trente mille dollars dès que les formalités de nantissement... Et même, je fais virer tout de suite la somme à la Chartred. Votre liberté reste entière. Mais je vous demande d'examiner ma proposition, et vous reconnaîtrez, j'en suis sûr, qu'elle est avantageuse pour vous. Cela ne presse pas. Emportez ce papier... Vous y trouverez tous les détails... Vous verrez que nous payons votre plantation un joli prix... Cela vous fera un bon lot d'actions. Réfléchissez et revenez me voir, quand vous voudrez.

Pierco ne m'avait pas dissimulé son opinion sur Frank et sur la valeur de mes terres; il avait évité tout ce qui pouvait apparaître comme une pression sur moi ou un manque de délicatesse. La franchise, la droiture, le tact, et même le sentiment, interviennent souvent dans les affaires. Ces raffinements compliquent les relations. Si j'avais senti de la ruse chez Pierco, je me serais méfié. Maintenant, j'étais séduit

par son attitude élégante et sa libérale confiance, et même enclin à renchérir sur ses gentillesses. Si je vendais ma plantation, je ne pourrais plus la céder à d'autres, puisqu'il la désirait.

Après cette conversation, je réfléchis, c'est-à-dire que je laissai passer quelque temps. Le projet de Pierco était acceptable, mais on me payait en actions. Si la situation redevenait bonne, je recouvrais la prospérité de toutes manières. Si l'état présent se prolongeait, l'offre de Pierco ne m'apportait rien. Je serais forcé de vendre ma plantation, pour une somme qui me permettrait tout juste de payer ma dette.

***

J'ai reçu les capitaux promis par Pierco, et je suis tranquille pour deux ou trois ans. Je dors bien, j'ai rarement conscience de mes rêves, et ceux dont je me souviens sont agréables. Mais à l'instant où je m'éveille, une idée, comme en suspens dans mon esprit, vibre, s'amplifie, pénètre mon cerveau engourdi. Je songe que je devrai un jour rembourser la créance de la banque Pierco, qu'il faudra vendre ma plantation, que ma ruine, différée par cet emprunt, est certaine. La vie est infiniment longue, infranchissable. La vieillesse n'est pas un terme, elle contient des jours sans nombre... Je serai plus dépourvu que le jeune homme le plus pauvre... Je ne suis plus libre. A mon âge, avec Claire, cette espèce de vacance affreuse d'un homme à la recherche d'un emploi n'est plus possible... Et quel emploi?

Je me lève d'un bond pour parler à Claire, l'alarmer, chercher le réconfort d'une voix humaine; mais sitôt debout, au contact du sol, d'autres courants de pensées dissipent cette rêverie, et je reconnais mon véritable avenir : avant que je succombe, toutes les autres plantations auront disparu, parce qu'elles produisent le caoutchouc à un prix plus élevé. On ne peut concevoir le monde privé d'une matière indispensable. Presque toutes les sociétés de Pierco, bien conduites, et notamment Suzhanna, seront épargnées, et nous profiterons de la débâcle des autres.

C'est là une certitude qui demeure; je n'ai aucune inquié-

tude, et même, je ne pense plus à mes affaires. Mais, ce que la raison, la clarté du jour, le mouvement de la vie, ont écarté de mon esprit, s'est peut-être glissé au fond du sentiment. J'ai l'impression que nous sommes de passage à Charmont, que le sort m'a trop donné et va reviser son compte; que le bonheur n'est pas permis longtemps, qu'il est incertain et immérité. Un appel, un cri dans la campagne me font tressaillir; j'ai peur des lettres que je reçois, de toutes les nouvelles, et, quand je m'absente un moment de la maison, il me semble que je ne retrouverai plus Claire.

Autrefois, je ne supportais pas l'idée que sa beauté s'effacerait. Aujourd'hui, je ne connais plus son visage, et c'est sa vie qui m'importe. Elle ne représente plus pour moi une préférence, un choix, un plaisir distinct et justifié. Elle est entrée en moi et mélangée à mon existence; elle est le centre de mon équilibre, elle m'est nécessaire.

JACQUES CHARDONNE

(*La fin dans le prochain numéro.*)

BECKFORD

ou

L'ERMITE DE FONTHILL

Un jeune Anglais écrit, en français et par manière de divertissement, un petit ouvrage qui, publié presque aussitôt, ne voit pourtant le jour en France, sous sa forme complète, que cent cinquante ans plus tard : et, durant ce siècle et demi, cet ouvrage connaît, dans une traduction, une si grande faveur que des éditions nombreuses s'en succèdent et en font assez rapidement un livre classique dans une autre langue que l'originale; c'est l'histoire du *Vathek* de Beckford.

Le titre au moins de cet ouvrage fut familier, voilà une trentaine d'années, aux écrivains de la génération symboliste : tous les jeunes gens qui entouraient Stéphane Mallarmé savaient qu'il était l'auteur d'une certaine *Préface à Vathek*; quelques-uns assurément la lurent et en admirèrent la préciosité subtile. Pour l'ouvrage même de Beckford, il ne se répandit guère dans le public français : une édition de facile accès n'en est pas encore épuisée après quarante ans et il a fallu le goût délié et aventureux de bibliophiles lettrés pour faire paraître tout dernièrement de *Vathek*, dans une fort belle impression anglaise, un texte augmenté de trois « Épisodes » encore inédits en France[1]. Ceux-là même qui avaient

1. Les éditions de *Vathek*, en français, sont les suivantes : *Vathek*, à Lausanne, chez Hignou et Comp, 1787. — *Vathek, conte arabe*, à Paris, chez Poinçot, libraire, rue de la Harpe, 1787. — *Vathek*, à Londres chez Clarke, 1815. — *Le Vathek de Beckford*, réimprimé sur l'édition française originale, avec préface

poussé la curiosité jusqu'à lire cet ouvrage n'avaient généralement pas été jusqu'à s'enquérir des conditions de sa naissance, ni de la vie de son auteur. Qu'un Anglais se plaise au français, et qu'écrivain, il fasse choix de notre langue, le cas n'est pas unique. Ne devons-nous pas à Hamilton les *Mémoires du chevalier de Grammont*, un chef-d'œuvre de la langue et de l'esprit français, et n'y eut-il pas, vers la fin du même XVIIIe siècle, l'exemple de Gibbon qui écrivit en français le premier ouvrage qu'il publia, son *Essai sur l'Étude de la Littérature*, et se préparait à user de la même langue pour son *Histoire générale de la République des Suisses*, dont il avait déjà écrit l'introduction, lorsqu'il abandonna ce dessein et revint à l'anglais pour composer la grande histoire du *Déclin et de la Chute de l'Empire Romain*, qui devait le rendre illustre. N'eût-il même rien écrit, Beckford, par les circonstances de sa naissance, par ses relations, ses goûts, la nature de son caractère et l'étendue même de sa vie, mériterait encore de retenir l'attention. Dans cette galerie si nombreuse de personnages singuliers, de maniaques ou d'excentriques que l'Angleterre offre au délassement de l'historien, à l'étude du philosophe ou à la réprobation du moraliste depuis deux ou trois siècles, il en est peu dont la figure soit plus nette, les actions plus variées, la vie plus déconcertante que celui qui fut le filleul de Chatham, l'élève — à ce qu'on dit — de Mozart, qui fut goûté par Voltaire, envié de Byron, lié avec Nelson et Talleyrand et qui, jusque dans sa vieillesse, émerveillait encore le jeune Disraeli.

Il était, par sa mère, un descendant de ces Hamilton dont Saint-Simon dit dans ses Mémoires : « Ils étaient pauvres et avaient un bon coin de singularité. » William Beckford

par Stéphane Mallarmé, Paris, Adolphe Labitte, libraire de la Bibliothèque Nationale, 1876. — *Beckford*. — *Vathek*, réimprimé sur l'original français avec la préface de Stéphane Mallarmé. Paris, Perrin et Cie, 1893. — *Vathek* with the Episodes of Vathek, by William Beckford of Fonthill, edited by Guy Chapman, 2 volumes. Constable Londres, 1929, édition limitée à mille exemplaires. Enfin *William Beckford. Vathek, conte arabe*, précédé de « Beckford ou le Démon des Fables », par G. Jean-Aubry, Paris. *Les Exemplaires*, édition tirée à 99 exemplaires, et qui, quoique datée : 1928, n'a paru qu'au début de cette année.

Quant aux éditions de *Vathek* en anglais, il n'y en eut pas moins de quatre différentes du vivant de Beckford, la première datant de 1786, et quinze de 1849 à nos jours, la dernière datant de 1929.

tint d'eux la singularité : pour la fortune, la sienne était considérable, lui venant de son père, l'un des plus riches marchands du royaume.

Ces Beckford étaient de modeste origine; l'un d'eux, au XVIIe siècle, était simplement tailleur à Maidenhead, lorsque l'un de ses fils s'embarqua pour la Jamaïque où il commença la fortune de la famille en créant peu à peu de profitables plantations; le fils de celui-ci devint, sous Guillaume III, gouverneur de la colonie et mourut en laissant à son héritier trente-quatre plantations et douze cents esclaves. La fortune ne cessa de s'accroître entre les mains de ses descendants jusqu'à William Beckford, père de l'auteur de *Vathek*.

Ce William Beckford quitta fort jeune la Jamaïque pour terminer ses études à Londres, au collège de Westminster, dont il devait être un des plus brillants élèves. Contrairement à l'usage des jeunes gens de sa position, il n'alla pas à l'Université et, mis en possession de l'héritage paternel, s'établit marchand dans la Cité. A trente-huit ans il était élu membre du Parlement pour Shaftesbury, il le fut ensuite pour la Cité de Londres, dont il devint le lord-maire. Il occupa cette charge à deux reprises et s'y fit remarquer non seulement par le faste de ses réceptions, mais plus encore par l'énergie de son administration et le courage qu'il déploya dans la défense des droits populaires contre le bon plaisir du pouvoir royal. L'année 1770, il vint, en grand cortège, faire à George III un discours de remontrance qui est demeuré historique et a valu au lord-maire l'érection d'une statue qui se trouve encore aujourd'hui dans le Guiedhall de la Cité de Londres et sur le piédestal de laquelle est gravé en lettres d'or le discours fait pour défendre les libertés du pays.

Trois semaines après cette remontrance au Roi, le lord-maire mourait. Il avait, quatorze ans auparavant, épousé la petite-fille du comte d'Abercorn, fille de l'Honorable George Hamilton, veuve alors de Francis Marsh, dont elle avait une fille, Elizabeth. De son mariage avec cette veuve, le lord-maire n'avait eu qu'un unique enfant, nommé comme lui William Beckford et né à Londres le 29 septembre 1760.

Le futur auteur de *Vathek* n'avait donc que dix ans lorsque son père mourut, et l'un des premiers spectacles auxquels

il lui fut donné d'assister fut les imposantes funérailles qui, plusieurs jours durant, menèrent les restes du lord-maire, de Londres jusqu'à la très vaste propriété qu'il possédait à Fonthill, dans le Wiltshire.

Pour fils de roturier qu'il fût, les appuis aristocratiques ne lui manquaient pas, non seulement du côté de sa mère, mais du fait de son père, qui lui avait obtenu, à sa naissance, le parrainage de William Pitt lui-même. Devenu depuis peu lord Chatham, l'homme d'État, à la mort du lord-maire, prit fort à cœur les intérêts de son filleul, et en compagnie de Lord Littleton et de lord Camden proposa un plan d'éducation qui rencontra l'assentiment de la veuve, dont le plus vif désir était que cet unique enfant ne fût pas envoyé au collège et pût poursuivre ses études sous la direction d'un tuteur. On fit choix d'un jeune pasteur, le Rev. John Lettice, qui ne devait cesser d'accompagner jusqu'à sa majorité, et même au delà, l'héritier de cette colossale fortune.

Sous la conduite de ce précepteur l'enfant déploya bientôt les plus heureuses dispositions, apprenant avec une étonnante aisance le grec, le latin, le français et l'allemand, et se montrant fort habile aussi bien dans l'équitation que dans l'escrime ou la danse; son goût était également vif pour la musique, pour le dessin et l'architecture, et il n'avait pas treize ans qu'il occupait fort volontiers ses loisirs à des dessins très soignés qui s'inspiraient des *Mille et Une Nuits*. Il ne se lassait pas de lire et de relire ces récits qui, cinquante ans plus tôt, avaient poussé son grand-oncle Hamilton à composer ses Contes. Il lut et relut les *Mille et une Nuits* avec passion, au point même que lord Chatham s'en émut; il souhaitait pour l'enfant, ainsi qu'il le disait, moins d'air et de feu et un peu plus de solidité terrestre. Il commanda qu'on lui retirât ce livre des mains; mais il était trop tard; l'œuvre de la fantaisie et du rêve était faite; William Beckford ne devait plus s'en déprendre.

A vrai dire, il n'avait presque point besoin de lectures pour s'enflammer l'imagination; il lui suffisait de regarder autour de soi. Il n'habitait que fort rarement leur maison de Soho square à Londres; presque toujours il vivait à Fonthill. C'était une énorme demeure formée d'un vaste corps de

bâtiment à quatre étages, flanqué de deux ailes plus basses et d'un portique; le vestibule, de style égyptien, dont le plafond était supporté par de robustes piliers, était l'un des plus vastes que l'on connût dans toute l'Angleterre; les pièces succédaient aux pièces en abondance, toutes encombrées de meubles de prix, de tableaux, de miroirs; l'une d'elles était entièrement garnie d'objets orientaux. Les bruits du dehors ne parvenaient pas jusqu'à cette imposante demeure qu'un parc, des prairies, les méandres d'une paisible rivière isolaient encore du va-et-vient des routes et du travail des fermes. Solitaire, entre sa mère et son précepteur, sans aucun compagnon de son âge, cet enfant, déjà porté à se replier sur lui-même et à s'adonner aux songes tout le temps qu'il ne se livrait pas au travail, grandit dans cette vaste demeure silencieuse, ajoutant à la fois le rêve au rêve et l'étude à l'étude, se délassant du latin et du grec par l'étude du persan, et après s'être donné pour jeu l'architecture, se donnant celui des généalogies.

Mrs. Beckford, qui n'avait pas consenti à ce que son fils fût envoyé au collège, ne voulut pas davantage qu'il partît pour Oxford ou Cambridge; elle appréhendait, semble-t-il, les tentations que la vie d'Université offre à un jeune homme bientôt pourvu d'une richesse peu commune. Au lieu de quoi, on l'envoya à Genève, chez des parents, le colonel Hamilton et sa sœur, et toujours escorté du révérend.

William Beckford avait dix-sept ans, l'esprit vif, une curiosité avide, et déjà des connaissances assez grandes; il se trouva fort heureux d'être délivré de cette prison fastueuse et de devenir un peu son maître. Il mit à profit cette liberté de façon singulière pour un garçon aussi jeune. Bien qu'il lui fût loisible de rencontrer des jeunes gens et des jeunes filles, il s'employa surtout à fréquenter des hommes souvent âgés et qui s'étaient acquis un nom dans les lettres et les arts. Genève alors n'en manquait pas; c'est ainsi qu'il se lia avec le naturaliste Bonnet, avec Bénédict de Saussure, avec les Huber père et fils, par le truchement de qui il fut mené chez Voltaire. L'hôte de Ferney était dans sa quatre-vingt-cinquième année et si décharné qu'il ne fit d'abord à Beckford l'effet que d'un squelette; mais il avait encore bien de la clarté et de la viva-

cité dans l'esprit; ce jeune Anglais le divertit; Voltaire rappela ses souvenirs de jeunesse et d'Angleterre, vanta les mérites du lord-maire dont il avait pris soin de se faire instruire, pria le petit Beckford de revenir et, quelque temps après, de séjourner quelques jours à Ferney. Au moment du départ de son jeune visiteur, lui mettant la main sur la tête : « Jeune Anglais », lui dit-il, « recevez la bénédiction d'un très vieil homme. » William Beckford entrait dans la vie avec ce viatique; que dut penser le pieux précepteur de la bénédiction de cet incrédule?

Mais la fréquentation des hommes polis et raisonnables n'était pas le seul emploi de la vie que mena à Genève William Beckford; il en consacra une bonne part aux spectacles de la nature; c'était le moment où l'on mettait à la fois la montagne et la géologie à la mode. Beckford se contenta de la montagne, mais la parcourut avec feu; nous en avons des témoignages d'une rare qualité dans les lettres qu'alors il adressa à sa demi-sœur. Elles sont tout animées d'enthousiasme et d'un style étonnamment assuré; il y paraît un amour sincère de la nature et un don de la décrire qui feraient de Beckford un précurseur des Romantiques, s'il ne montrait dans ses descriptions une pointe acérée d'humour qui ne se rencontre point chez eux, et le goût de l'exactitude plutôt que celui de l'effet.

Ces lettres de l'automne de 1777 nous montrent en outre un garçon de dix-sept ans singulièrement décidé à être lui-même et à ne pas se soumettre au conformisme assez propre aux gens de sa fortune et de sa nation. Déjà il désespère ses parents de Genève par son indifférence pour les sports et les jeux; il préfère l'étude, et la nature pour elle-même; du sommet du Salève, un soir, il écrit à sa sœur : « Si je n'avais la possibilité de recevoir de temps à autre de vos nouvelles, de voir de temps à autre un ou deux génies, d'aller quelquefois chez Voltaire et fort souvent à la montagne, ce serait à mourir. » Il apprend l'italien, lit Dante et l'Arioste, se lance à corps perdu dans l'étude des Sagas, et dans celle des contes de la Chine. En même temps il explore la Savoie, visite Chambéry et Aix, et monte au Monastère de la Grande Chartreuse dont il nous a laissé ses impressions. Partout il observe, se

plaît au naturel des gens, à leur humanité véritable, ne s'étonne et ne se choque de rien d'autre que des idées toutes faites, des conventions de la mode et des ridicules de l'affectation. Jamais Anglais ne fut mieux préparé par sa nature et par ses goûts à vivre agréablement sur le Continent, et ses compatriotes le trouvaient déjà si étrange que l'on convainquit sans peine Mrs. Beckford de rappeler auprès d'elle un fils qui se montrait si peu Anglais.

Il reprit le chemin de Fonthill; il y passa l'hiver en rêveries, exaltant une fois de plus son esprit dans la solitude; au reste, aimable avec tous, cultivant à part soi sa mélancolie et son humour, s'habituant au secret. Pour le relier à son pays, on l'y envoya faire un tour, visiter divers parents. Il vit tour à tour Plymouth, Gloucester, Worcester et Birmingham, Manchester, Liverpool et les Lacs; il vit des oncles et des tantes, des cousins proches ou lointains; et fut heureux de regagner Fonthill; le démon d'écrire l'habitait et celui des fables aussi; il trouva une plaisante occasion de les concilier.

Le bruit des richesses accumulées à Fonthill excitait la curiosité de bien des gens; quelques-uns, mieux renseignés, y venaient, lorsqu'ils en savaient les maîtres absents; une femme de garde du château empochait des pourboires à le faire visiter et ne se faisait pas faute d'expliquer, à sa façon, aux passants les tableaux qui ornaient les murs, en donnant sur les peintres et leurs ouvrages des précisions invraisemblables, leur attribuant des noms singuliers. William Beckford l'entendit une fois qui se livrait à son éloquence; la tentation fut trop forte pour ce jeune humoriste; en peu de temps il eut composé son premier livre; *Mémoires Biographiques des Peintres extraordinaires*.

« Désormais », devait-il raconter plus tard, « la femme de charge eut un guide imprimé pour venir en aide à ses descriptions. Elle retint mes phrases et même les noms fictifs des femmes que j'avais attribuées à mes peintres imaginaires; ses descriptions n'en devinrent que plus pittoresques, son langage plus graphique. Mon livre constitua le guide assuré de nos collections, quel que fût celui qui se chargeât de la montrer. Il fut bientôt dans la bouche de tous les domestiques. On les entendait couramment faire allusion aux mérites d'Og

de Basan et de Watersouchy d'Amsterdam. Devant une toile de Rubens ou de Murillo, on pouvait écouter fréquemment une charmante dissertation à propos du dessin de Herr Sucrewasser de Vienne. J'écoutais souvent, sans être vu et mourant presque de rire, les références citées pour l'édification des propriétaires et des fermiers du Wiltshire, qui acceptaient tout cela comme parole d'évangile. »

L'ouvrage fut bel et bien imprimé et rendu public sous le couvert de l'anonymat; on le réédita même quarante années plus tard; on y pouvait lire de ces choses qui donneront le ton de la fantaisie de Beckford à dix-huit ans :

La famille des Sucrewasser était depuis longtemps établie à Vienne; elle y tenait une boutique d'épicerie qui se transmit de père en fils au cours de plusieurs générations. Le père de notre artiste exerçait son commerce héréditaire avec la même probité que ses ancêtres. Sa mère, fille d'un prêteur Lombard, était la meilleure femme du monde et n'avait d'autre défaut que d'aimer le vin et deux ou trois autres hommes que son mari. Le jeune Sucrewasser fut investi, à l'âge de six ans, du tablier familial, et après avoir quelque temps fait les courses, fut admis à douze ans aux honneurs du comptoir; mais comme il montrait plus de penchant à dessiner les passants qui circulaient devant la vitrine près de laquelle il se tenait, qu'à noter sur son livre les articles du commerce de son père, il fut mis en apprentissage chez un oncle maternel qui exécutait des peintures héraldiques pour la Cour impériale, et son frère fut promu au comptoir à sa place.

Les biographies fantastiques d'Aldrovandus Magnus de Bruges et de ses élèves André Guelph et Og. de Basan, de Sucrewasser de Vienne, de Blunderbussiana de Dalmatie et de Watersouchy d'Amsterdam étaient mêlées de remarques ingénieuses et de références exactes à la peinture flamande et hollandaise, qui attestent que ce tout jeune homme en avait plus qu'une connaissance superficielle, et peuvent expliquer, dans une certaine mesure, que jusqu'au début du XIXe siècle des journalistes en veine de critique d'art se soient rencontrés en Angleterre pour reproduire certaines assertions de ce singulier ouvrage.

C'est ainsi que le jeune seigneur de Fonthill fit ses débuts dans les lettres, anonymement. Il n'était pas doué seulement d'une vive et plaisante intelligence, son apparence était, en outre, des plus agréables et fort propre à plaire. Le portrait

peint par Romney à cette époque ne nous laisse aucun doute sur ce point. Il savait au besoin déployer des grâces charmantes; son humeur, où paraissait selon le moment la mélancolie la plus tendre ou la plus divertissante ironie, avait de quoi séduire les femmes. Il n'en voyait guère à Fonthill, mais du moins quelques parentes; l'une d'elles, Louisa Beckford, la femme, fort jolie, de son propre cousin, n'y résista pas : elle se prit pour lui d'une tendresse que le jeune Beckford lui rendit si bien que la mère jugea, mais un peu tard, qu'il fallait au plus tôt remettre en voyage ce fils trop séduisant. Toujours escorté du fidèle Lettice, voilà notre Beckford sur les chemins d'Ostende, d'Anvers, de la Haye et d'Utrecht; puis par Bonn, Mayence, Worms, Augsbourg et Munich, il gagne cette Italie qu'il avait grand'soif de connaître. Elle ne le déçoit pas; Venise, Padoue, Bologne, Florence et Lucques lui dispensent leurs attraits tour à tour; partout il observe et prend des notes. Il s'intéresse à la fois aux hommes, aux œuvres d'art, à la musique et aux paysages : et les lettres qu'il écrit alors à Louisa Beckford, au peintre Alexander Cozens, à Miss Burney, nous découvrent l'étonnante maturité de son esprit. Il visite encore Sienne et Rome; mais Naples le retient davantage et devait marquer pour lui les plus heureuses heures de son voyage. C'est qu'à Naples il loge chez son parent, sir William Hamilton, celui-là même qui, plus tard, devait fournir à Nelson l'éclatante occasion de le tromper. Sir William avait alors pour femme une créature exquise, distinguée, aimable, discrète, jolie et musicienne, « un ange de pureté », ainsi que l'écrit Beckford qui, sur-le-champ, fut en extase et lui voua une idôlatrie qui dura bien au delà de la vie même de son objet, car cette première lady Hamilton devait mourir à peu de temps de là; et bien des années plus tard, William Beckford évoquait encore avec émotion son image gracieuse et fragile.

Les délices de Naples ne le retiennent pourtant pas plus de deux mois; il remonte vers l'Allemagne et, par Augsbourg et Strasbourg, il atteint Paris. Il y écrit à lady Hamilton des lettres toutes pleines de mélancolie et de regret, et à Louisa Beckford des billets où il l'assure qu'il ne souhaite rien tant que de la retrouver à Fonthill, et cependant il ne résiste qu'à

demi aux charmes d'une de ses compatriotes, miss Giorgiana Seymour, qui devait, peu après, épouser le comte de Durfort, notre ambassadeur à Venise; mais William Beckford, à Paris, à vingt ans, a trop de sujets de curiosité et d'attachement, les livres, la musique, la peinture et ses rêves, pour aimer longuement une simple mortelle, fût-elle de la meilleure famille.

D'ailleurs, il lui faut retourner à Fonthill où se préparent des fêtes pour sa majorité. Il s'arrête quelque temps à Londres, où le flegme et l'indifférence des habitants lui paraissent intolérables. Il écrit à lady Hamilton :

Je ne puis souffrir l'indifférence composée de mes compatriotes. Quelle idée ai-je eu de revenir parmi eux? L'île est charmante, sans aucun doute, — ses bois et ses verdures, incomparables. Mais quels habitants! Grands Dieux! Que ne puis-je les mener tous la tête la première au fond de la mer et disposer de la place vacante pour moi-même et quelques êtres tels que vous que j'aime du fond du cœur. Londres est plus stupide que jamais et s'adonne à des dissipations ridicules[1].

Il respire une fois arrivé à Fonthill, perdu dans son parc ou dans ses livres.

Les fêtes pour sa majorité furent éclatantes; pendant toute une semaine, ce ne fut que dîners et soupers, concerts et danses; plus de cent personnes au petit déjeuner, et, les invités venant de toutes parts durant la journée, l'on était trois cents à table au dîner de cinq heures. Le lendemain de l'anniversaire le parc fut ouvert aux villageois des alentours; il en vint — dit-on — sept à huit mille qui furent gorgés de victuailles et de bière, régalés de danses et de chansons; les réjouissances se prolongèrent fort avant dans la nuit : les pelouses et les arbres étaient illuminés et les éclairs des feux d'artifice coloraient de lueurs brusques ces ripailles. Pendant tout ce temps William Beckford fait bonne figure, mais il songe à la baie de Naples, à la Perse, à la Chine : il a bien envie d'être ailleurs. Que sont ces assemblées, ces chants et ces lueurs auprès des féeries de son imagination? Il n'a auprès de lui que deux êtres capables de répondre aux transports de ses fantaisies orientales: Louisa Beckford, qui l'aime toujours

1. Lettre à lady Hamilton, 20 avril 1781.

passionnément, et un tout jeune parent, William Courtenay, pour lequel il s'est pris d'une affection des plus vives.

Il peut disposer maintenant de sa fortune, et au moment de Noël il combine un divertissement de son goût. Des hôtes peu nombreux, jeunes, beaux et sensibles : Louisa Beckford et son frère George Pitt, et Sophia Musters dont celui-ci est violemment épris, le jeune William Courtenay, et deux petits cousins Hamilton, Alexander et Archibald, avec leur précepteur, un certain Samuel Henley qui s'entend aux littératures arabes et persanes, enfin l'aquarelliste Alexander Cozens. On ferme le château aux importuns et pendant trois jours, toutes fenêtres closes, Beckford offre à ses jeunes hôtes une succession de divertissements, — musicaux et charmants, car il a fait venir à grands frais de Londres les meilleurs chanteurs italiens, — terribles et étonnants, car il a mandé aussi le fameux comte de Loutherbourg, habile en prestidigitation cabalistique, qui, avec ses aides, a distribué partout la lumière à dessein pour répandre l'effroi. Le château, avec ses escaliers profonds, ses couloirs interminables, ses pièces voûtées, se prête à merveille aux effets fantastiques. Au bout de peu de temps, les jeunes gens assemblés ne savent plus où ils se trouvent, n'ont plus le sens de la réalité. Ce furent trois jours de romanesque extravagance, d'incomparable enchantement. Dès le lendemain Beckford songe à fixer par écrit le reflet de ces étranges journées, à les transposer dans un Orient imaginaire. C'est ainsi que *Vathek* est né dans l'esprit d'un garçon de vingt et un ans qui traîne son ennui et le poids d'une extrême richesse au fond d'une campagne anglaise.

Un confident douteux prétend que Beckford, cinquante années plus tard, racontait avoir écrit *Vathek* d'affilée, en trois jours et deux nuits, sans même prendre la peine de se dévêtir ni de se reposer et que cet exploit l'avait ensuite rendu fort malade. La réalité est tout autre. *Vathek* fut entrepris au début de janvier 1782 et terminé environ une année plus tard, à l'exception des trois épisodes qui furent achevés par la suite. Ce n'est déjà pas trop de temps, à considérer l'étendue et la complexité de l'ouvrage, l'emploi sagace et subtil d'une langue étrangère, et les nouveaux voyages que pendant ce temps il entreprit.

L'impression des fêtes était encore toute vive lorsqu'il se mit à écrire et il a confié lui-même, bien des années après, que la réunion de ses jeunes amis visibles seulement à la lueur des lampes et des feux dans les vastes salles de Fonthill lui avait fourni la première idée du palais d'Eblis. Louisa Beckford est peinte, dans *Vathek*, malicieuse, charmante et étourdie, sous les traits de Nouronihar, et le jeune Gulchenrouz y représente le petit William Courtenay. Quant aux personnages féminins qui y paraissent, ils furent, de l'aveu même de Beckford, inspirés par la domesticité de Fonthill, en en exagérant et en en orientalisant pour les besoins du conte les qualités ou les défauts.

Depuis les premières années du XVIIIe siècle, où parut la version française que Galland avait donnée des *Mille et une Nuits*, nombreux avaient été les auteurs qui s'étaient inspirés de ces contes arabes. Hamilton avait été justement des premiers et son petit neveu n'en ignorait rien; beaucoup d'autres en France l'avaient suivi; il n'y en eut presque pas moins en Angleterre, et, au premier rang, Addison et Samuel Johnson avec son *Rasselas*. Beckford, en dépit de sa jeunesse, avait sur ceux-ci l'avantage, connaissant parfaitement le français, d'avoir pu puiser à bien des sources d'information, la littérature orientale n'étant guère alors accessible en Europe qu'à travers les ouvrages français. Depuis dix ans il se nourrissait de ces contes et des récits d'Arabie et de Perse, il s'était même mis à apprendre l'arabe; mais l'érudition seule n'eût jamais suffi à faire de *Vathek* ce qu'il est, si le génie de l'auteur n'y avait introduit un mélange de grandeur et de moquerie, de cynisme et de romanesque qu'on ne trouverait point ailleurs dans un ouvrage du même genre. On peut vraiment s'accorder encore aujourd'hui avec ce que Byron lui-même en écrivait :

> Pour l'exactitude des costumes, la beauté des descriptions et la puissance de l'imagination, *Vathek* passe de loin toutes les imitations européennes et il porte la marque d'une originalité si frappante que ceux qui ont visité l'Orient auront peine à croire que ce puisse être autre chose qu'une traduction.

Et pour invoquer, quant au style, le témoignage d'un auteur tout différent par l'esprit et la nation, rappelons ce que Mallarmé dit, entre autres choses, dans sa Préface :

Tout coule de source avec une limpidité vive, avec un ondoiement large de périodes : et l'éclat tend à se fondre dans la pureté totale du cours qui charrie maintes richesses de diction inaperçues d'abord; cas naturel avec un étranger inquiet que quelque expression audacieuse ne le trahisse en arrêtant le regard.

Et je me suis laissé dire tout récemment par M. George Moore, qui le tenait de Mallarmé, que Flaubert prenait à *Vathek* un plaisir particulier : n'y a-t-il pas, d'ailleurs, comme une préfiguration flaubertienne dans des phrases de ce genre :

Pour cet effet, il passait la plupart des nuits sur le sommet de sa tour, et, se croyant initié dans les mystères astrologiques, il s'imagina que les planètes lui annonçaient de merveilleuses aventures.

ou encore :

Pendant qu'on s'obstinait à en forcer les portes, un vent furieux s'éleva du nord-est, et répandit au loin la flamme. D'abord, le peuple recula, ensuite il redoubla de zèle. Les odeurs infernales des cornes et des momies, se répandant de tous côtés, empestèrent l'air et plusieurs personnes, presque suffoquées, tombèrent à la renverse.

Le vrai est que Beckford, comme Flaubert, avait lu Montesquieu; il avait aussi lu Voltaire et il l'avait bien lu, on s'en rend compte dès le début de *Vathek* :

Sa figure était agréable et majestueuse; mais quand il était en colère, un de ses yeux devenait si terrible qu'on n'en pouvait pas soutenir le regard; le malheureux sur lequel il le fixait tombait à la renverse, et quelquefois même expirait à l'instant. Aussi, dans la crainte de dépeupler ses États, et de faire un désert de son palais, ce prince ne se mettait en colère que très rarement.

Il était fort adonné aux femmes et aux plaisirs de la table. Sa générosité était sans bornes, et ses débauches sans retenue. Il ne croyait pas, comme Omar Ben Abdalaziz, qu'il fallût se faire un enfer de ce monde pour avoir le paradis dans l'autre.

ou bien encore dans la réplique de Carathis à son fils Vathek :

Faire mourir les ignorants est une punition un peu sévère, et qui peut avoir de dangereuses conséquences. Contentez-vous de leur faire brûler la barbe; les barbes ne sont pas aussi nécessaires dans un état que les hommes.

Pourtant Beckford n'a trouvé ni dans Voltaire ni dans Montesquieu une certaine mélancolie foncière qui imprègne même les passages les plus divertissants; il n'a point pu non plus

découvrir certaines cadences qui se rencontrent dans *Vathek* et qui, comme l'a fort justement remarqué Mallarmé, annoncent déjà Chateaubriand. Et ce n'est pas un mince mérite pour un étranger, — et si jeune, — que d'avoir su se servir de la langue française avec un aussi constant bonheur d'expression et une frappante nouveauté, d'autant qu'il ne s'agit pas là d'un petit essai, ni d'un conte bref, mais d'un ouvrage qui, avec les trois Épisodes, dépasse bel et bien trois cents pages.

Il est impossible de rapporter ici le détail de *Vathek*, ni même d'en ramasser en quelques pages l'affabulation. Conforme en cela à la manière des *Mille et Une Nuits*, elle est fertile en incidents étranges et se complique de récits qui s'entrelacent, sans toutefois que la ligne générale y perde rien de sa netteté. Le thème essentiel de *Vathek* illustre visiblement le sentiment intime de Beckford, avide à la fois, à cet âge, de tout connaître et déjà inquiet de l'inutilité ou du danger même de toute connaissance. Comme il le dit en un endroit : « Ceux qui veulent trop envisager la lumière deviennent les plus aveugles. »

Son désir de savoir et son impiété jettent Vathek en cent aventures qui, d'avidité en avidité, de désir en désir, le mènent jusqu'aux profondeurs infernales du palais d'Eblis où, le cœur éternellement embrasé, il est condamné à se débattre sans répit dans d'interminables tortures et le conte s'achève sur l'éloge de la bienheureuse ignorance :

> Tel fut, et tel doit être le châtiment des passions effrénées et des actions atroces; telle sera la punition de la curiosité aveugle, qui veut pénétrer au-delà des bornes que le Créateur a mises aux connaissances humaines; de l'ambition, qui, voulant acquérir des sciences réservées à de plus pures intelligences, n'acquiert qu'un orgueil insensé, et ne voit pas que l'état de l'homme est d'être humble et ignorant.
>
> Ainsi le calife Vathek, qui, pour parvenir à une pompe vaine et à une puissance défendue, s'était noirci de mille crimes, se vit en proie à des remords et à une douleur sans fin et sans bornes; ainsi l'humble, le méprisé Gulchenrouz, passa des siècles dans la douce tranquillité, et le bonheur de l'enfance.

L'histoire de Vathek est semée de scènes excellentes, entre autres celle où, l'ayant d'un coup de pied jeté à bas de l'estrade, le calife poursuit l'affreux Giaour qui, roulé en boule, se met à dévaler par les salles et les vestibules, et où tous les

gens du palais, puis tous les habitants de la ville se lancent à la poursuite de cette boule singulière en essayant de lui distribuer des coups de pied qu'ils ne font qu'échanger entre eux dans la plus grande confusion; la verve en est là de la sorte la plus heureuse et la plus divertissante. Différente' mais non moins plaisante, est la scène où Vathek reçoit dans une posture irrévérencieuse l'ambassade des Moullahs au retour de la Mecque et emploie le balai sacré qu'elle rapporte à épousseter les toiles d'araignée; plus gracieuse, mais tracée avec non moins d'entrain, la scène où les femmes du harem balancent à tour de bras, sur l'escarpolette, Bababalouk le chef des eunuques, au-dessus d'un bassin où il finit par choir et manque d'étouffer sous les piles de linges que les espiègles lui jettent sur la tête. Les peintures affreuses n'y sont pas faites avec une moindre justesse de tons, une mesure moins certaine, telles les pages où l'on voit la sinistre mère de Vathek, Carithis, organiser au sommet de la tour un bûcher de momies et faire étrangler par ses muets et ses négresses tous ceux qui, ayant cru à un incendie, viennent en hâte à la rescousse.

Trois *Épisodes*, qui se rattachent à l'histoire proprement dite de Vathek, furent écrits un peu après et ne parurent jamais du vivant de l'auteur, quoiqu'il consentît à en faire lui-même, en deux ou trois occasions, la lecture à des visiteurs. Ces Épisodes sont dans la tenue même du récit principal; le premier illustre les funestes effets de la jalousie et de l'amour, le second peint l'impossibilité de faire le bien avec discernement, le troisième, l'inutilité du savoir et de la puissance. Le style et la langue n'y sont pas moins sûrs, les détails moins ingénieux. L'agencement des parties y est même plus habile, mais le récit n'y a plus tout à fait la même verve; l'élan comique n'y paraît plus, ni le sarcasme. Les feux des fêtes de Fonthill n'éclairaient plus de leur reflet, quand il écrivit ces Épisodes, l'esprit exalté et désenchanté de ce jeune homme qui consacrait toute la précision et l'ardeur de son savoir à en dépeindre avec verve l'inutilité.

A peine a-t-il à peu près terminé son *Vathek* que Beckford ne songe plus qu'à quitter Londres où il vient de passer quatre mois, pour retourner sur le Continent. Il le fait cette fois en grand apparat et avec tout le train qui convient à un

seigneur de son importance. Le fidèle Lettice l'accompagne encore, mais, en outre, un médecin, un musicien et un peintre et un nombreux domestique; tout ce cortège s'en va en trois voitures, précédé de courriers et suivi de chevaux de rechange. On reprend la même route d'Ostende à Naples. A Augsbourg, à voir un tel train princier, on prend Beckford pour l'Empereur d'Autriche voyageant incognito; de telles erreurs ne déplaisent point au jeune homme dans toute la nouveauté de sa puissance et qui aime les fables. Pourtant la vanité ne le gagne pas, mais plutôt la mélancolie. Une fois à Rome, il rêve de Fonthill, il écrit à Louisa des lettres passionnées : et comme à Londres il ne songeait qu'à l'Italie, à Naples même, et près de lady Hamilton, il découvre à l'Angleterre des charmes nouveaux. Après quelques semaines il aspire à la revoir. Sur le navire qui le mène de Naples à Livourne, il se distrait à entrependre de traduire son *Vathek* en anglais. A Genève il le lit à ses amis Huber, et Huber le fils fait des esquisses d'après les aventures du détestable calife. Il traverse Paris en hâte, il languit de retrouver Louisa, le jeune Courtenay et Fonthill; il désire publier au plus tôt son premier livre.

Ce n'est pas de *Vathek* qu'il s'agit, mais d'un recueil, sous forme de lettres et en anglais, des impressions de son précédent voyage. L'ouvrage est prêt; il lui a donné le titre de *Rêves, pensées et incidents.* On l'imprime : à peine est-il imprimé qu'il le fait arrêter et détruire : il n'en réchappe, malgré lui, que cinq ou six exemplaires.

Les idées, les manières, les fantaisies, les sarcasmes du jeune Beckford n'étaient point du goût de tout le monde. Aux alentours de Fonthill, déjà, les langues allaient leur train : sa manière exaltée de s'exprimer dans ses lettres, son dédain des idées toutes faites scandalisaient. Son affection pour le jeune Courtenay fut peinte par des médisants sous des couleurs assez troubles. Le scandale grondait sourdement; des amis craignirent que la publication de ce livre ne vînt donner un nouvel aliment aux ennemis de Beckford : il le supprima et résolut de vivre loin de toutes ces gens.

Il avait entrevu peu de temps auparavant, au cours d'un séjour à Bath, une jeune fille à laquelle il avait trouvé du

charme, lady Margaret Gordon, fille du comte d'Aboyne : au début de mai il l'épouse et le jeune couple va d'abord s'établir près de Genève, à Cologny, que devait illustrer par la suite le séjour de Shelley et de Byron, puis, sur l'autre rive du lac, au château de la Tour, près de Vevey.

Pendant près de trois ans, Beckford n'en bougea pas, hormis pour de très brefs voyages, à Paris pour acheter des livres, à Fonthill pour des travaux qu'il faisait faire. Au château de la Tour, il lui naquit deux filles; sa jeune femme mourut en mettant au monde la seconde. Beckford demeura quelque temps plongé dans une sorte de stupeur, puis ayant confié ses enfants à sa mère, il se remit en voyage.

Peu de temps avant son mariage, il avait remis à Samuel Henley, le précepteur de ses cousins Hamilton, une copie de *Vathek* en le priant de le traduire en anglais. Henley ne mit d'abord que peu d'empressement à cette tâche, puis, un beau jour, pensant Beckford anéanti par la mort de sa femme et revenu de toute ambition littéraire, le saint homme ne trouva rien de mieux que de publier son texte anglais comme une traduction d'un manuscrit inédit, laissant entendre qu'il s'agissait d'un manuscrit arabe, sans en rien laisser connaître à Beckford, ni le nommer en rien. Malgré sa répugnance à publier *Vathek* sans les Épisodes, Beckford, à cette annonce, prit le seul parti qui lui restait; il fit paraître *Vathek* comme il était, en français, à Lausanne et à Paris, le faisant précéder d'une courte, mais précise préface où il revendiquait la paternité de son ouvrage. Beckford jouait de malheur avec ses livres.

Il alla passer près de deux ans au Portugal et en Espagne : dans le premier de ces pays, l'amitié du marquis de Marialva lui valut de pénétrer fort avant dans le milieu de la cour et de se mettre parfaitement au fait des affaires du royaume; pour le reste, toujours curieux des gens et des choses, il est sans morgue et sans préjugés, et s'intéresse à tout. Il fait quelques séjours à Paris, où il assiste à la prise de la Bastille; mais les événements politiques l'intéressent moins que les beaux livres et il y laisse surtout des commissions à des libraires; il retourne à Fonthill, repart pour le Portugal, arrive à Paris et s'y trouve au moment de l'exécution de Louis XVI. Ses

allées et venues, sa qualité d'Anglais, sa familiarité avec de petites gens, concourent alors à le rendre suspect; sa liberté, sa vie peut-être sont en jeu. Le libraire Chardin, dont il est un des meilleurs clients, inquiet sur son sort, le transforme en « commissionnaire libraire », le place quelque temps chez un de ses confrères, Mérigot, puis, à la première occasion, lui procure un faux passeport et le fait rentrer en Angleterre. Les livres avaient décidément du bon; Beckford, par la suite, fit une rente à Chardin.

Puisque les circonstances l'obligent à retourner à Fonthill, il entend y être en paix : et d'abord il commande qu'on entoure d'un mur toutes ses propriétés, afin que les voisins ne viennent pas chasser sur ses terres comme chez eux. Puis il repart.

Gibbon venait de mourir; on vendait à Lausanne sa bibliothèque; Beckford l'achète, passe six semaines enfermé à lire du matin au soir au point de s'en rendre presque aveugle. Puis il fait emballer le meilleur de la collection pour l'envoyer à Fonthill : il l'oublie et la donne ensuite tout entière à un médecin lausannois. De nouveau on le revoit au Portugal, il fait aux monastères d'Alcobaça et de Batalha une visite dont il écrit le récit, puis réside à Monserrat, près de Cintra, un des endroits du monde que Byron devait immortaliser et à propos duquel il fait allusion à Beckford au Chant I de *Childe Harold*. Il va et vient aussi, presque sans répit : impatient toujours, semble-t-il, de se voir loin de l'Angleterre.

Pourtant le souvenir que son père y a laissé dans les milieux politiques aurait permis à Beckford d'y jouer aisément un rôle; il ne s'en soucie point; il s'est laissé élire membre du Parlement, en son absence, et il eût pu dire comme Gibbon, lorsque pareille aventure lui arriva, qu'il était entré au Parlement « sans patriotisme et sans ambition ». En fait, Beckford eut un siège pendant plus de vingt ans : trop sceptique pour trouver plaisir à conduire les hommes, il était trop indépendant pour accepter de les suivre : et les rares fois où il assista aux séances, il demeura parfaitement silencieux. Pourtant il eut un moment l'ambition de jouer un rôle sinon dans la politique intérieure, du moins dans la diplomatie officieuse; il proposa au gouvernement, dans un moment critique, d'uti-

liser ses relations à la cour de Lisbonne : son offre ne fut pas acceptée. Un peu plus tard, en 1797, il conduisit des tractations secrètes faites en vue d'un traité de paix entre la France et l'Angleterre; les efforts qu'il fit et ceux de ses agents aboutirent même à une « Note sur les conditions de paix » que l'on transmit à Pitt, mais celui-ci, qui ne marquait pas à Beckford les sentiments que son père lord Chatam lui avait montrés et qui voyait d'un autre œil le conflit de son pays et de la France, refusa de recevoir l'un des agents de Beckford et la tentative avorta. Désormais Beckford ne prit plus aucune part aux choses publiques, d'aucune façon, et, à trente-six ans, renonça à toute ambition, à tout voyage, ou presque, et se retira à Fonthill.

Depuis un ou deux ans déjà il semblait las d'arpenter les routes : il se décida à rentrer chez lui. A peine y fut-il qu'il entretint de fort mauvaises relations avec ses voisins. Il ne fit rien à cet effet; mais ne consentit point à changer ses idées et sa façon de vivre uniquement pour leur plaire. Ils étaient outrés qu'un millionnaire retiré à la campagne ne manifestât aucun désir de recevoir ses voisins ni de leur rendre visite, n'acceptât aucune invitation, ne se livrât à la chasse, au jeu ni à la boisson. Après leur avoir fait faire quelques remarques sur la nécessité de respecter sa solitude et sa propriété, il mit une fois pour toutes entre eux et lui un bon mur de douze pieds de haut. Il ne fallut pas longtemps pour qu'on l'accusât de mener une vie tout adonnée à l'extravagance et au vice. Lorsqu'on eut vent de certains travaux que Beckford faisait faire dans sa propriété, l'on chercha à s'y introduire en vain : et l'on répandit alors le bruit que le maître de Fonthill se livrait à de mystérieuses orgies. On dit qu'un curieux ayant pourtant réussi à pénétrer dans les jardins et s'étant par malheur adressé à Beckford, qu'il avait pris pour un des jardiniers, celui-ci le promena par les pelouses, puis, déclarant qui il était, le pria à dîner : à la fin du repas, Beckford se retira et envoya un valet à l'intrus pour lui dire : « M. Beckford me prie de vous présenter ses compliments et de vous dire que, puisque vous avez su entrer à Fonthill sans aide, vous saurez sûrement en sortir de la même façon; et il espère que vous éviterez les chiens qu'on laisse en liberté

dans les jardins chaque soir. » De leur côté, les mères en mal de marier leurs filles louchaient assez volontiers du côté de Fonthill; la duchesse de Gordon, qui souhaitait Beckford pour gendre, eut l'audace de s'inviter sans s'inquiéter du désir que Beckford en avait : il la fit recevoir, commanda qu'on mît à sa disposition tout ce dont pouvait disposer Fonthill; mais il ne parut pas un seul instant; au bout de huit jours, malgré sa ténacité, la duchesse y renonça. Après quelques exemples de cette sorte, les bruits fâcheux n'en continuèrent pas moins à circuler; mais Beckford vécut en paix. Pour donner de l'ouvrage aux gens d'alentour que les conséquences de la guerre réduisaient presque au dénûment, il eut l'idée de faire construire à Fonthill de nouveaux bâtiments. Puis la fièvre de bâtir le prit, et de remplacer la demeure qu'il avait par une autre qu'il ferait construire à peu de distance, mais dans une meilleure situation. Il n'était pas homme à voir différer longtemps l'exécution de ses projets; il avait hâte de voir Fonthill transformé en une sorte d'abbaye : on engagea des équipes de maçons qui ne cessèrent de se relayer; en hiver on travaillait aux torches; tous les chariots du voisinage furent mobilisés. La nouvelle construction comportait une tour de trois cents pieds; construite en hâte, à peine était-elle érigée, qu'elle s'abattit. Beckford en l'apprenant se contenta de déclarer qu'il regrettait de n'avoir pu assister à sa chute, puis il la fit reconstruire. Plus lentement qu'il ne le souhaitait s'élevèrent les murailles, les tours, les ogives et les cloîtres de cette étrange et gigantesque demeure gothique à allure d'abbaye et qui en porta le nom : *Fonthill Abbey*. Les jardins furent remaniés de fond en comble : on y vit un jardin chinois avec les fleurs les plus rares, une plantation américaine avec des magnolias, des azalées et des rhododendrons; un vaste système hydraulique amena l'eau dans la demeure et la répandit dans les jardins. Tout y fut combiné en vue d'un confort et avec un raffinement dont on ne se souciait point alors extrêmement. Beckford s'y établit enfin, y distribua ses collections, continua à les accroître avec une remarquable sagacité. Mantegna, Van Eyck, Holbein, Quentin Metsys, Véronèse, Antonio Moro, Philippe de Champagne figuraient sur ses murs : il possédait entre autres l'admirable *Sainte*

Catherine de Raphaël qui est aujourd'hui à la National Gallery. Sa bibliothèque fut bientôt l'une des plus célèbres de l'Europe, aussi bien pour les ouvrages eux-mêmes que pour les reliures : elle comptait une collection presque sans rivale d'Aldes et d'Elzevirs, et l'un des plus riches ensembles qui fussent au monde en fait de livres de voyages. Jusqu'à sa mort il ne cessa d'acheter des livres et n'en vendit aucun, lors même que les circonstances l'obligèrent, dans la suite, à se défaire de quelques-uns de ses tableaux. Près de vingt-cinq ans, il vécut ainsi dans cette claustration fastueuse. Toujours levé à six heures, il passait la matinée dans sa bibliothèque, coupant son travail d'un léger repas à dix heures : il lisait, annotait ses livres, étudiait les catalogues, entretenait avec les marchands une correspondance pleine de couleur et de feu. Après son dîner à trois heures, il s'en allait à cheval ou en voiture à travers ses terres, surveillant les travaux, examinant les jardins, s'inquiétant de ses fermiers, de ses serviteurs; d'une humeur toujours un peu distante, mais égale.

De loin en loin, un visiteur venait de Londres ou du Continent pour quelques jours. Une seule fête notoire vint animer le silence de cette retraite, celle que Beckford donna, en 1801, en l'honneur de lord Nelson. Le vainqueur du Nil y vint, suivi, cela va sans dire, de la fameuse Emma, — celle que Beckford appelait « la lady Hamilton de lord Nelson ou la lady Hamilton de tout le monde », — et suivi aussi du pauvre sir William, le vieil ami de Naples de jadis. Les fêtes durèrent trois jours et furent dignes en tous points du glorieux amiral. Lady Hamilton y donna un spectacle de poses plastiques et représenta « Agrippine portant les cendres de Germanicus et se présentant devant le peuple de Rome pour l'exciter à la vengeance ». Ce fut le seul événement qui vint troubler, au cours de vingt-cinq années, la vie régulière, paisible et bienfaisante de Fonthill. Dix ans après ces fêtes, ses deux filles se marièrent, la plus jeune épousant son cousin germain, le marquis de Douglas, ensuite duc d'Hamilton, pour lequel Beckford avait une grande amitié; il vit ainsi se resserrer encore ces liens de famille avec ces Hamilton qui lui tenaient au cœur par les prestiges du sang et de l'esprit. En 1815 il con-

sentit à laisser réimprimer *Vathek* en le faisant précéder de cette petite note dédaigneuse :

Les éditions de Paris et de Lausanne étant devenues extrêmement rares, j'ai consenti enfin à ce que l'on republiât à Londres ce petit ouvrage tel que je l'ai composé.

La traduction, comme l'on sait, a paru avant l'original; il est fort aisé de croire que ce n'était pas mon intention, — des circonstances peu intéressantes pour le public, en ont été la cause. J'ai préparé quelques épisodes; ils sont indiqués à la page 200, comme faisant suite à Vathek, — peut-être paraîtront-ils un jour.

Des années passèrent : il avait soixante-deux ans et tout semblait donner à croire qu'il ne quitterait plus Fonthill, lorsque le bruit se répandit soudain que non seulement l'Abbaye, mais ses collections allaient être mises en vente. On se rendra compte de l'étendue de la curiosité que cette annonce éveilla, lorsque l'on saura qu'il se vendit *soixante-douze mille catalogues au prix d'une guinée chaque*; mais la vente n'eut pas lieu, du moins publiquement, Beckford ayant trouvé à céder de gré à gré la demeure et une partie des collections à un ancien officier qui avait fait fortune dans la fourniture de munitions aux Indes. La diminution de ses revenus de la Jamaïque ne lui permettait plus de soutenir la dépense d'un établissement comme celui de son Abbaye. Quelque rude que pût lui être ce coup, il n'en laissa rien paraître et déplora seulement de devoir laisser sans emploi quelques-uns de ses serviteurs. Il décida d'aller vivre à Bath, qui avait alors, plus qu'aujourd'hui, où elle en possède encore de charmants restes, un cachet aristocratique très XVIIIe siècle, avec ses façades élégantes disposées en croissant au-dessus de jardins bien dessinés. Il y fit l'acquisition de trois maisons dans lesquelles il logea ce qu'il avait conservé de ses collections; puis sur une éminence voisine, Lansdowne Hill, il acquit un morceau de terrain, et comme il l'avait fait à Fonthill, comme l'avait fait Vathek, il se fit bâtir une tour d'une quarantaine de mètres de hauteur que couronnait une réduction en fonte du temple de Lysicrate à Athènes. « Un fameux repère pour les fermiers ivres au retour du marché », disait-il lui-même. De là-haut, avec une bonne jumelle, il pouvait voir les navires entrer dans le Canal de Bristol.

Sa passion des jardins et des arbres trouve encore à s'exercer au pied de cette tour. Passe encore de bâtir, mais planter à cet âge! Il en profita pourtant. Il devait vivre jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, vingt-deux ans encore. On le voyait presque chaque jour, escorté de trois grooms, se promener à cheval, toujours très soigneusement vêtu d'un long manteau gris, en culotte courte à la mode de trente ou de quarante ans plus tôt, le chapeau de haute forme sur ses cheveux poudrés. On put le voir ainsi jusqu'en 1844.

Chaque jour il montait à sa tour, examinait ses fleurs, regardait ses arbres; parfois on l'apercevait à un concert, car il n'avait cessé d'aimer la musique et se mettait encore volontiers au piano. De temps en temps il faisait un séjour à Londres. L'aristocratie de Bath et les gens élégants qui venaient y prendre les eaux se demandaient comment les livres et les tableaux, la musique et les jardins pouvaient suffire à un homme : et en dépit de son grand âge, il courait encore sur son compte des rumeurs singulières; on ne l'accusait de rien de moins que d'orgies étranges, de sorcellerie et de redoutables pratiques d'astrologie. Pour un peu on lui eût encore attribué tous les crimes de Vathek lui-même.

Cinquante ans avaient passé depuis le temps où il en écrivait l'histoire; sans qu'il s'en fût mêlé, ce livre commençait à connaître une véritable vogue. Byron, Samuel Roggers, Thomas Moore, Hazzlit, bien d'autres l'avaient loué sans réticence, en avaient établi l'immortalité. Il se laissa enfin convaincre de publier décidément le livre d'impressions de voyages qu'il n'avait pas dépendu de lui qu'un demi-siècle avant il fît paraître. Il en modifia le début, supprima une assez longue dissertation qui s'y trouvait sur l'art aux Pays-Bas et en Italie, et y ajouta les notes qu'il avait prises au cours de ses voyages en Espagne et au Portugal; le tout sous forme de lettres. Le volume parut sous ce titre modeste; *Italie, avec des esquisses d'Espagne et de Portugal.* Cinquante ans avaient passé, pourtant l'ouvrage était aussi frais qu'au premier jour, aussi vivant, le style en demeurait aussi original et séduisant. C'est encore aujourd'hui l'un des livres de voyages les plus piquants qui se puissent lire, l'un des plus animés et des mieux écrits. Il fut reçu avec enthousiasme. Parmi les jeunes gens qui

montrèrent en cette occasion le plus de chaleur se trouva Benjamin Disraeli, qui n'était alors qu'un auteur, mais en qui le vieux Beckford avait déjà reconnu un enfant de sa veine; l'ancien écrivain et le futur ministre ne tardèrent pas à se lier : l'Orient les hantait l'un et l'autre. Et l'auteur de Vathek se prit de tant de goût pour les livres de Disraeli qu'il n'augurait rien de bon de ses espérances politiques.

Il avait près de quatre-vingts ans qu'il déclarait n'avoir jamais connu un moment d'ennui. Jusqu'à la fin il conserva un esprit aussi vif, une vue aussi nette; la veille de sa dernière maladie, il annotait le catalogue de la vente Nodier. Quelque temps avant sa mort, il déclarait : « Quand il le faudra, je m'en irai, quoique je ne verrais aucun inconvénient à vivre encore cent ans, et dans l'état actuel de ma santé, je ne vois pas de raison pour que cela n'arrive pas. » Jusqu'à la dernière semaine d'avril 1844, il mena la vie qui avait toujours été la sienne, marchant longuement et d'un bon pas, montant à cheval, travaillant des heures durant dans sa bibliothèque. Le 2 mai, il mourait paisiblement et avec une parfaite résignation.

Telle fut la vie à la fois simple et singulière de cet homme qui, rarement pourvu des biens de la fortune et des dons de l'esprit, eût pu connaître aisément les divers succès que dispense le monde ou les avantages que donne le pouvoir, et qui, jeune encore, ne rechercha que les bienfaits du silence et d'une studieuse solitude. Telle fut la vie de celui que Francis Thompson a appelé « cet Atlas d'entre les enchanteurs ». Singulière fortune que celle d'un homme qui semble n'avoir vécu si longtemps que pour assister dans sa vieillesse à la première gloire de deux ouvrages parfaits dans deux langages et dans deux genres différents et qui avaient été les fruits de son éclatante jeunesse.

G. JEAN-AUBRY

FORMES MÉDITERRANÉENNES

Depuis cinquante ans l'archéologie a révélé des civilisations, séparées par le temps et par l'espace, mais dont les formes artistiques présentaient souvent entre elles de singulières analogies. Les savants se sont efforcés d'établir des filiations et de dresser un arbre généalogique. De grandes querelles se sont émues entre des hommes, qui, tel Rivoira, plaçaient en Italie le berceau de l'art médiéval, où, tel Strzygowski, voyaient toute aurore en Orient.

Nous ne prétendons pas écrire en un article l'histoire des relations artistiques qui existèrent entre l'Orient et l'Occident. Nous voudrions seulement faire le point, indiquer les conclusions qui semblent aujourd'hui permises et montrer que la Méditerranée a toujours été l'une des grandes voies d'échanges. Les territoires qui l'entourent ne constituent pas seulement une unité géographique, mais encore le lieu commun de certaines formes.

Les rapports qui s'établirent entre les peuples méditerranéens dès l'aube de l'histoire ont été depuis longtemps étudiés. M. Salomon Reinach protesta, il y a quelque cinquante ans, contre le « mirage oriental » et revendiqua pour l'Occident des quartiers de noblesse. On ne peut s'empêcher de noter, comme l'a fait Déchelette, les ressemblances qui existent entre les figures funéraires de la mer Égée et celles des grottes de Champagne, entre les vases néolithiques du camp de Chassey en France, par exemple, et ceux d'Hissarlik (Troie), entre les parures en os à saillies globulaires, à hachures incisées, qu'on

trouve, à l'âge du bronze, en Italie comme en Asie Mineure, entre les poignards de l'Europe occidentale et ceux de Chypre et de Mycènes, entre les ornements à spirales qu'on suit de la Crète à la Scandinavie, de la Grèce à la Bretagne, tout le long des routes de l'ambre et de l'étain. On pourrait multiplier les exemples.

Les relations entre l'Égypte et la Crète et le monde égéen sont prouvées par les documents et les objets qu'on a trouvés dans l'un et l'autre pays. Ce ne sont pas seulement des mystères, des croyances religieuses, des doctrines philosophiques, des connaissances scientifiques que les Grecs ont pris à l'Égypte, mais encore des modèles artistiques. Si l'ordre dorique ne semble pas venir directement de Sakkarah, comme on l'a cru un moment, le corinthien peut avoir été inspiré par le campaniforme à feuilles multiples, et la sculpture grecque doit beaucoup à l'Égypte.

L'histoire de l'architecture, de l'urbanisme, de la statuaire, de la céramique, témoigne du rôle que joua l'Ionie, c'est-à-dire la côte de l'Asie Mineure, comme médiatrice entre l'Asie intérieure ou la Phénicie et la Grèce propre. On sait tout ce que l'Étrurie doit à la Lydie; on a signalé les influences orientales qui s'exercèrent à Rome. C'est à la Grèce, à l'Orient, que l'Italie emprunte certains éléments de sa maison, le type de ses temples, les ordres, le plan de ses théâtres, de ses basiliques, c'est à Alexandrie qu'elle demande le modèle de ses peintures décoratives, de ses mosaïques, de ses bas-reliefs historiés, de ses portraits. Tous ces faits sont connus.

Plus discutée est la question des rapports entre l'Orient et l'Occident du IIIe au XIIe siècle après Jésus-Christ. Le premier a fourni au second des plans, des formes architecturales, des thèmes décoratifs. Les éléments, introduits à des époques diverses, se sont combinés, suivant les pays, de manières différentes. Les greffes n'ont pas pris semblablement sur des sauvageons d'espèces variées et ont donné des fleurs d'un éclat inégal. Le rôle de l'historien est d'analyser ces combinaisons, de déterminer, si l'on peut dire, les corps simples et de rechercher leur provenance.

Le commerce, les relations politiques, la conquête du pouvoir par des empereurs asiatiques, les expéditions

militaires en Asie, l'établissement d'un *limes* et de camps, le recrutement de légions orientales, l'introduction des cultes syriens, l'engagement d'architectes, d'artistes helléniques au sens large du mot, puis l'expansion du christianisme avec ses papes, ses évêques, ses moines venus de Syrie, d'Égypte, les pèlerinages à Jérusalem, la présence de gouverneurs byzantins, la lutte contre les Parthes, contre les Arabes, les premières croisades, tous ces faits, récemment groupés par M. Ebersolt en deux volumes intitulés *Orient et Occident*, expliquent le transfert des formes artistiques et la parenté de monuments, de décors, de peintures séparés par toute l'étendue de la Méditerranée.

***

Le plan central est une de ces formes qu'on trouve en Orient comme en Occident. Dérivée de la hutte primitive, la *tholos* antique fut plus spécialement consacrée aux édifices funéraires, dédiés soit à un héros (Philippeios d'Olympie, trophée d'Ephèse), soit à des divinités dont le culte avait un caractère chthonien (Asklepios, Hestia). Le temple de Vesta à Tivoli est encore une *tholos*. Dès l'antiquité grecque s'établit entre l'idée du tombeau et la forme circulaire une relation, qui subsistera durant tout le haut moyen âge. Sans doute les Romains utiliseront ces rotondes pour des usages profanes (Thermes de Caracalla) ou les consacreront à des divinités célestes (le Panthéon fut peut-être le temple de divinités planétaires), mais ils respecteront le plus souvent la tradition : les rotondes qui se dressent encore aujourd'hui sur le sol romain étaient des tombeaux (tombeaux d'Auguste, d'Hadrien, ou Château Saint-Ange, de Cecilia Metella, heroon de Maxence sur la Via Appia, etc.). A Spalato, Dioclétien voulut reposer sous une rotonde. Constantin donna pour demeure dernière à sa fille Constance une rotonde et, lorsqu'il fit élever un édifice au-dessus du Saint-Sépulcre, ce fut encore une rotonde.

Dès cette époque le plan central se complique : il peut être circulaire ou polygonal, il peut être simple, double ou triple, c'est-à-dire comporter à l'intérieur une ou deux couronnes

de colonnes ou de piliers. Constantin adopta le plan octogonal en diverses églises; celle des Saints-Apôtres à Constantinople, l'église d'Antioche, l'église du Mont-des-Oliviers. Ce plan octogonal est fréquent en Orient; on le trouve dans un petit édifice récemment dégagé près de la synagogue de Capharnaüm, à Saint-Georges d'Ezra (515), au baptistère de Deir Seta, en Anatolie. Le plan circulaire se maintient, mais il se combine avec d'autres formes : à Wiranschar, la rotonde contient un octogone et sur deux diamètres perpendiculaires s'ouvrent des absides. La cathédrale de Saint-Georges de Bozra est formée d'un cercle inscrit dans un carré : les angles sont occupés par de petits demi-cercles, dont le diamètre est constitué par un linteau que soutiennent deux colonnes. C'est ce plan qu'adopta l'architecte des Saints-Serge et Bacchus à Constantinople. Ces deux saints n'étaient-ils pas d'ailleurs spécialement vénérés en Syrie? C'est ce plan qui sera développé à Sainte-Sophie, œuvre d'Asiatiques, et qui sera employé en des églises d'Arménie, comme Saint-Grégoire près Etschmiadzin (VIIe siècle). Si l'on établit sur l'un des côtés une abside, on obtient le plan tréflé du martyrion de Rusafah ou de l'église de Marie à Diarbekir (Amida, en Haute-Mésopotamie), à la fin du VIe siècle.

Le plan central n'est donc plus à cette époque uniquement consacré aux tombeaux. Toutefois il n'a pas perdu tout à fait le sens de son origine : l'autel se trouve sous la coupole; n'est-il pas le symbole du Saint-Sépulcre? N'adopte-t-il pas parfois la forme d'un sarcophage? Ne contient-il pas des reliques? Le baldaquin ne sera peut-être pas autre chose qu'un souvenir de la coupole : ceux que nous voyons sur les mosaïques, sur les icones byzantines, ceux qui subsistent au musée copte du Vieux Caire ou dans les vieilles basiliques de cette ville sont formés d'une coupole soutenue par des colonnettes. A Saint-Pierre de Rome, au XVIIe siècle, sous la coupole de Michel-Ange, Bernin élèvera un baldaquin superfétatoire. Ailleurs ce sont les reliques d'un saint qu'on met ainsi à l'honneur : la colonne de Saint-Siméon Stylite occupait le centre d'une rotonde et, bien des siècles plus tard, au-dessus de la Portioncule, les Franciscains bâtiront un dôme.

D'Orient le plan central est passé en Occident. Il a servi

aux baptistères; celui de Deir-Seta en Syrie est un des prototypes. Dès le IVe siècle le baptistère romain de Saint-Jean de Latran avait adopté cette forme. On la retrouve encore au baptistère des orthodoxes à Ravenne, à ceux de Zara en Dalmatie, d'Albenga en Italie (VIe siècle). En France nous l'observons au baptistère de Fréjus (Ve siècle), à Riez, qui rappelle Saint-Georges d'Ezra. Les églises connues dans notre pays sous le nom de Saint-Jean le Rond semblent avoir été à l'origine des baptistères dédiés à Saint Jean-Baptiste. En Italie la forme se maintiendra aux baptistères de Parme et de Florence.

Les églises sur plan central émigrent aussi dans la Méditerranée occidentale. Saint-Vital de Ravenne, à quoi s'apparente San-Lorenzo de Milan (vers 560), est un véritable sanctuaire d'Orient. C'est de Saint-Vital que Charlemagne s'inspirera pour bâtir son église palatine d'Aix, d'où dérivent à leur tour Ottmarsheim en Alsace (XIe siècle) et Essen en Allemagne. Les rotondes de Saint-Benigne de Dijon, de Charrioux, l'octogone flanqué d'absides d'Entraigues ou l'église en forme de trèfle à quatre feuilles de Tour (Calvados) sont les héritières des édifices carolingiens bâtis suivant le plan oriental. Le Saint-Sépulcre servira de modèle à Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre, XIe et XIIe siècles) et, dans toute l'Europe, aux chapelles des Templiers.

On peut dire que le souvenir de la destination funéraire des édifices à plan central n'a jamais tout à fait disparu : le tombeau des Médicis à Florence est bâti sur plan central; sur plan central encore était à Saint-Denis le tombeau des Valois et c'est toujours sur plan central que François Mansard projettera la chapelle funéraire des Bourbons, que Jules Hardouin, son neveu, copiera aux Invalides, en ce dôme où Napoléon trouvera naturellement son éternelle demeure.

Les Musulmans, devenus maîtres de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie, copient à leur tour ce plan. La Kubba es Sakkrah (dite Mosquée d'Omar, à Jérusalem, 687 après J.-C.) est une triple rotonde, élevée sur la roche où Abraham avait reçu l'ordre d'immoler son fils Isaac, où s'était dressé l'autel de Salomon. C'est de la Kubba es Sakkrah que s'inspirera Kalaoun, lorsque, victorieux des Croisés en

Palestine et en Syrie, il fera bâtir au Caire son tombeau (1283).

Chez les peuples de l'Orient, le Mausolée sur plan central se combine avec le type d'édifice à coupole qui était usité en Perse, à Sarwistan, dès l'époque Sassanide. C'est ce type qui sert de modèle, en v^e^ ou vi^e^ siècle, au tombeau d'un moine égyptien à Mar Gabriel, dans le Tur Abdin, en Haute-Mésopotamie, ou bien à l'édifice à coupole de Busaireh (antique Circesium). Dans le socle en forme de cube et percé de fenêtres et de portes sur les quatre côtés s'insère un polygone, d'où l'on passe au cercle de base de la coupole. Des niches s'ouvrent à l'intérieur sur quatre côtés du polygone, au-dessus des angles du carré. C'est ce plan qui, légèrement modifié, apparaît au Caire au xie siècle dans les tombeaux dits des Saba Banat, et qui du Turkestan au Maghreb sera pendant des siècles le plan habituel des mausolées, des marabouts. Les Turcs aux xviie et xviiie siècles, garderont au-dessus du sarcophage la coupole, qu'ils poseront sur des colonnes ou des piliers, retrouvant le modèle du baldaquin.

Le plan basilical eut une fortune plus grande encore. Ses origines ont été élucidées par le regretté G. Leroux dans son livre sur l'édifice hypostyle. La basilique hellénique dérive de la hutte rectangulaire, couverte d'un toit à double rampant, qui a donné le *megaron* mycénien, puis le temple grec. Son entrée se trouve sur le petit côté. Un rang ou deux rangs de colonnes, parfois plus, divisent la Cella du temple et de la basilique en deux ou trois nefs dans le sens de la longueur. Une abside s'ouvre à l'extrémité de certaines basiliques hellénistiques. A ce type s'oppose celui de la salle hypostyle orientale, composée généralement de quatre ou six rangées de colonnes; les deux rangées centrales portent une toiture plus élevée formant lanterneau pour éclairer l'intérieur. L'accès a lieu par le grand côté. Telles sont les salles hypostyles de l'Égypte, telles sont quelques salles hellénistiques, par exemple celle de Délos.

Les Romains ont imité l'un et l'autre type. Au type oriental appartiennent la basilique Julia, reconstruite par Auguste, la basilique Ulpa, bâtie sous Trajan par un Syrien, Apollodore de Damas; au type grec la basilique de Pompéi, la basi-

lique Emilia à Rome, les basiliques de Kremna et d'Aspendos en Asie Mineure, de Tipasa, de Thibilis en Afrique, de Chaqqâ en Syrie. Les riches Romains possédaient en leurs villas, en leurs maisons, des basiliques, qui leur servaient de salles de conseil, de tribunal domestique. Ils utilisaient l'un et l'autre type. Les fidèles de certains cultes païens se réunissaient en des basiliques : à Athènes une confrérie dionysiaque avait pour sanctuaire le Baccheion; Gauckler a fouillé à Rome un temple syrien en forme de basilique. Les travaux de la voie ferrée ont découvert en cette ville une basilique que M. J. Carcopino a prouvé être celle des Pythagoriciens. Il n'est donc pas étonnant que les chrétiens, venus d'Orient, aient eux aussi adopté ce type pour lieu de réunion et de prières, pour église.

Les plus vieilles basiliques chrétiennes aujourd'hui connues remontent à l'époque de Constantin : c'est la basilique que cet empereur bâtit devant le Saint-Sépulcre à Jérusalem; ce sont, à Rome, les basiliques du Latran, de Saint-Pierre, de Saint-Paul-hors-les-Murs. Ces basiliques ont, en général, une nef central, et de chaque côté deux collatéraux séparés par des rangs de colonnes portant des linteaux. Elles possèdent déjà un transept et se terminent par une abside. Plusieurs sont précédées d'un atrium. Aux ve et vi^e^ siècles les basiliques d'Italie (Sainte-Marie-Majeure, Saint-Laurent-hors-les-Murs à Rome, Saint-Apollinaire le Neuf à Ravenne, les cathédrales de Grado et de Parenzo) n'ont plus qu'un collatéral de chaque côté. Toutes ces basiliques appartiennent au type hellénistique, que nous retrouvons dans les basiliques coptes du Vieux Caire, à la basilique du Stoudion à Constantinople (463) et dans quelques basiliques de la côte d'Asie Mineure et même au nord de la Mésopotamie, à Saint-Serge de Rusafah. C'est, semble-t-il, ce même type qui pénètre en Gaule et qui sert de modèle à la plus célèbre des églises de ce pays, à Saint-Martin de Tours, élevée vers 472. Plusieurs de ces basiliques primitives possédaient déjà des tribunes (Saint-Laurent-hors-les-Murs, Saint-Demetrius de Salonique, Orléansville). N'était-ce pas encore une survivance de formes observées déjà dans certains temples grecs?

La Syrie possède un autre type de basilique. Le plan est à peu près le même. L'atrium fait souvent défaut; il est rem-

placé par un porche flanqué de deux tours. La grande différence vient de la construction. Dès le IIIe siècle la basilique civile de Chaqqâ avait remplacé la charpente par des doubleaux, supportant des dalles de ce basalte qui abonde dans le Hauran. Dans les basiliques chrétiennes la charpente est soutenue par de semblables doubleaux ou par des colonnettes sur consoles. Les colonnes reçoivent non plus des linteaux, mais des arcs. Aussi les tribunes sont-elles souvent absentes. Ces édifices témoignent d'un art plus savant que celui des basiliques occidentales. L'emploi des arcs et des voûtes leur donnent un aspect robuste, massif, qui annonce l'art roman. Telles sont les basiliques de Roueiha (IVe siècle), de Bakousa (Ve), de Saint-Siméon Stylite, de Kalb Louzé, de Tourmanin.

Apparentées au type syrien sont les églises de Bin-bir-Kilissé, dans le Kara-Dagh, au sud de Koniah. Comme le plan ressemble au plan basilical, certains auteurs ont cru voir en ces églises une traduction asiatique de la basilique. Selon M. Bréhier, la basilique voûtée de Lycaonie serait plutôt « l'héritière de la construction hittite. Elle se distingue d'une basilique hellénistique en ce qu'elle substitue le pilier à la colonne, parce qu'elle emploie la voûte au lieu du linteau et de la charpente. Elle tient compte des poussées et trahit une conception architecturale toute différente. La nef voûtée vient de Perse, de Haute-Mésopotamie ». Lorsqu'on étudie à la fois les origines de l'art chrétien et celles de l'art musulman, on ne peut que souscrire à la thèse de M. Bréhier. La Perse et l'ancien pays des Hittites ont fourni des formes qui ont pu, dans la suite, se combiner avec les plans et les formes hellénistiques, mais qui leur sont irréductibles. On voit cheminer la voûte de la Perse jusqu'à l'Asie Mineure et la Syrie. Les églises du Tur-Abdin, qu'a explorées miss G. L. Bell, offrent une des solutions les plus simples : un vaisseau est couvert d'une voûte. Elles ont pu servir de modèles, comme l'a indiqué M. Strzygowski, aux églises d'Asie Mineure, qui empruntèrent leur plan aux basiliques hellénistiques ou syriennes. Elles ont été reproduites en Égypte par les moines du Tur Abdin, qui furent nombreux dans les couvents coptes. La voûte est passée aussi en Syrie, dont les Hittites avaient également occupé la région septentrionale. La Syrie avait, d'autre

part, entretenu des relations avec la Grèce — les sarcophages de Sidon en sont la preuve. — Il est donc naturel que la Syrie ait combiné un mode de construction oriental et un plan hellénistique qu'elle avait simplement reproduit à la basilique de Gennaouat (IVe siècle), si proche de Sainte-Agnès et de Saint-Laurent de Rome.

Le type syro-lycaonien servira de modèle aux architectes arméniens. Il passera dans l'Afrique du Nord, qui, depuis l'émigration phénicienne, entretenait des relations avec la Syrie. Les basiliques africaines se distinguent par un détail, le nombre de leurs nefs. Nous en comprenons aussitôt la raison : plusieurs d'entre elles ont imité non pas la basilique hellénistique, mais la salle hypostyle orientale. Aussi élèvent-elles une forêt de colonnes et placent-elles leur entrée sur le grand côté.

C'est également à la salle hypostyle orientale que les musulmans demandèrent d'abord des exemples. Les premières mosquées, celles de 'Amr au Caire (bâtie en 640, mais refaite plusieurs fois, et qui, en son état actuel, semble, malgré une réfection du XVe siècle, dater de 827), Kairouan (816-817), Bagdad (808-893), Cordoue (785-987), Baalbek, sont de vastes salles hypostyles, ouvertes sur un des grands côtés. Ce plan sera respecté dans toutes les mosquées à portiques, jusqu'au XVe siècle. Moayyad au Caire (1420) est la dernière de ces grandes mosquées. Il se produisit bientôt dans les mosquées une contamination de la salle hypostyle orientale et de la basilique chrétienne. Il semble bien que ce soit à Damas que le phénomène se constate. L'ancien temple de Jupiter Damascénien avait été démoli, mais, comme l'a montré M. Dussaud, les chrétiens établirent le long du mur méridional du péribole une salle hypostyle orientale qui servit d'église (IVe siècle). Sous l'influence des basiliques hellénistiques on ouvrit, perpendiculairement à cette salle hypostyle, une nef que maintinrent les musulmans, mais que, sous Walid (début du XIIIe siècle), ils divisèrent en trois secteurs. Le secteur central fut couvert d'une coupole. C'est ce type de mosquée, formée d'une salle hypostyle orientale, d'une grande nef perpendiculaire au mur du fond et d'une coupole, qu'on retrouve à Kairouan, avec cette différence qu'ici la coupole, par imitation des coupoles chrétiennes, précède le Mihrab.

Les musulmans imitent encore un autre détail de l'architecture chrétienne. Dès les premières basiliques était apparu le transept. On a voulu faire dériver cette forme des *alae* des maisons romaines. Peut-être s'agit-il d'une création des architectes chrétiens. Les musulmans introduisirent le transept dans la salle hypostyle orientale, comme ils y avaient inséré la nef basilicale. A Kairouan, à Cordoue, la travée centrale aboutit à une travée transversale, qui longe le mur où se trouve creusé le mihrab. A la croisée de ces deux branches dessinant un T se trouve la coupole.

A la même époque les chrétiens opéraient une contamination analogue entre la basilique et l'église à plan central, et créaient la basilique à coupole. Dès 160-169 un très curieux édifice civil de la Syrie, le prétoire de Mousmieh, nous annonce les transformations qui vont s'effectuer. Le plan est basilical, mais en apparence seulement, car les bas-côtés et la première et la troisième travée de la nef sont couverts d'une voûte, tandis que la deuxième, comme il adviendra plus tard à Damas, reçoit une coupole en blocage. La coupole est ainsi à l'intersection de la croix. Au IVe siècle nous trouvons des coupoles sur des églises cruciformes. Une lettre de Grégoire de Nysse laisse supposer que ce type était déjà fréquent en Asie Mineure. Il existe à cette époque en Occident, où nous le voyons à Milan, à l'église des Apôtres, à Ravenne, au tombeau de Gallia Placidia. Au Ve siècle, à Kodja Kalessi, en Isaurie, la travée qui précède l'abside est couverte d'une coupole sur trompes.

Ce type va donner naissance à toute une série d'églises, en Asie Mineure à des basiliques à coupole, à Salonique et à Byzance à des édifices où le plan central se combine avec la coupole. A Rusafah, au VIe siècle, l'église prend modèle sur le prétoire de Mousmieh; les bras de la croix sont voûtés; les travées, situées dans les angles du rectangle où s'inscrit la croix, sont couvertes de coupolettes. Ces coupolettes remplacent les voûtes sur toutes les travées de l'église nestorienne d'Amida. Le plan de Saint-Clément d'Angora n'est pas très différent : il ressemble à celui de la Koimesis de Nicée. On le suit à Wagarshabad vers 600, à Saint-Gaiana d'Etschmiadzin, en Arménie, au VIIe siècle. A Salonique.

à l'église Sainte-Sophie, qui paraît antérieure à l'époque de Justinien, nous constatons un premier effort pour donner plus d'ampleur à la partie centrale : la coupole repose sur quatre arcs jetés entre des massifs de maçonnerie; les collatéraux se réduisent et sont séparés de la partie centrale par de petites arcades. A Sainte-Irène de Constantinople (532), même disposition, mais ici deux coupoles se succèdent, la première aplatie, la seconde plus élevée. Tandis que Sainte-Sophie conserve le motif de la coupole centrale, ici, la coupole est butée au nord et au sud par deux énormes culs-de-four que calent à leur tour trois petits culs-de-four. Comme à Saint-Serge et Bacchus, les culs-de-four latéraux sont portés par des étages de colonnettes. Sainte-Sophie est à la fois une basilique à coupole et une église à plan central. Ce sera le plan central, en l'espèce la croix grecque, qui l'emportera dans les siècles suivants et qui se répandra dans tout le monde byzantin, en Serbie, en Bulgarie, en Roumanie, en Russie. C'est ce type qui se propagera par l'Adriatique et qui inspirera Saint-Marc de Venise et Saint-Front de Périgueux.

La basilique à coupole n'avait cependant pas disparu tout à fait. Elle s'était maintenue en Orient; elle était passée de là dans le bassin occidental de la Méditerranée et M. Puig y Cadafalch a pu étudier tout un ensemble de basiliques à coupole, élevées au XIe siècle dans le nord de l'Italie, le sud de la France et le nord de l'Espagne. « L'importation de la coupole dans l'Occident de la Méditerrannée — a-t-il pu écrire — n'est pas l'importation d'un élément isolé, c'est celui d'une structure byzantine complète. » L'architecture des époques romane et gothique héritera de ces coupoles sur la croisée du transept. On peut même dire que les grandes églises à coupole de la Renaissance italienne et française répètent ce thème oriental. Lorsque nous contemplons Saint-Pierre de Rome, Saint-Paul de Londres, le Panthéon de Paris, nous avons devant les yeux le terme d'une évolution plus que millénaire.

Dans les pays du Nord la coupole s'est souvent transformée, sur la croisée du transept, en une lanterne. Il est possible qu'une forme née des constructions en bois se soit adaptée à une disposition étrangère. A l'abbaye de Saint-Riquier, à l'époque

carolingienne, des tours en bois se dressaient, qui annoncent les tours du XIIe et du XIIIe siècle. Les tours-lanternes normandes n'ont fait que continuer la tradition.

La basilique à coupole orientale n'a pas été sans exercer d'influence sur certains édifices musulmans. Lorsqu'on examine par exemple au Caire le plan de deux machads (sanctuaires de pèlerinage), celui de Giyuchi (1087) et celui de Sayyeda Royaika (1131), lorsqu'on étudie certaines mosquées ou certaines madrasas de Tripoli ou d'Alep en Syrie, on reconnaît bien vite les trois nefs et la coupole centrale. Le plan est réduit, la largeur est plus grande que la profondeur, car on garde toujours le souvenir de la salle hypostyle orientale et de la mosquée à portiques, mais l'origine n'est pas douteuse. Le machad de Giyuchi ne fut-il pas bâti pour un Arménien, Badr el Gamali, qui avait employé aux fortifications du Caire des architectes d'Edesse?

Le plan des mosquées anatoliennes, étudié par le Père de Jerphanion, est également dérivé de la basilique à coupole. Au centre, deux coupoles se succèdent en file devant le mihrab, comme à Sainte-Irène de Constantinople devant l'abside. De chaque côté, un collatéral est couvert de coupolettes, comme à l'église nestorienne d'Amida au VIe siècle. Avec les Ottomans le type anatolien passe en Turquie d'Europe, puis, après la conquête de Soliman, en Égypte.

Plan central, plan basilical, nés des vieilles huttes circulaires ou allongées, se sont formés à l'époque grecque, développés à l'époque hellénistique, pour donner par contamination à l'époque byzantine le type nouveau de la basilique à coupole, et de la coupole sur plan central. Les architectures chrétiennes et musulmane n'ont fait qu'adapter à leurs besoins ces plans séculaires.

Nous avons dû négliger certaines parties accessoires du plan, dont l'étude n'est pas moins instructive. L'origine de l'abside est aussi vénérable. On a découvert à Olympie, à Orchomène, en bien d'autres lieux de la Grèce, des maisons en fer à cheval, qui datent de l'époque mycénienne et qui, peut-être, ne sont pas autre chose qu'une imitation de la caverne primitive. Cette forme arrondie se maintient à l'époque grecque. On l'observe au Bouleuterion d'Olympie, au Teles-

terion de Samothrace, bâti vers 260 avant J.-C. et qui, avec sa double rangée de colonnes et cette abside, a déjà toute l'apparence d'une basilique chrétienne. Certaines basiliques civiles romaines possédaient des absides (basilique Ulpia, basilique du Palatin). Les chrétiens ont emprunté l'abside avec la basilique. En général, dans les basiliques civiles l'abside ne faisait pas saillie sur le mur; au contraire, dans les basiliques chrétiennes l'abside devient apparente à l'extérieur (à Rome, Saint-Paul-hors-les-Murs, Sainte-Marie-Majeure, à Ravenne, Saint-Apollinaire-Neuf, etc.). Toutefois en Syrie l'abside reste souvent enfermée dans le mur rectangulaire du fond, et, faisant suite aux collatéraux, deux petites pièces, ou absidioles, se logent dans les angles extrêmes du quadrilatère. Ce système existait-il déjà dans le prétoire de Mousmieh et dans le Tychaion de Is-Sanamen (192)? Il se maintiendra dans l'architecture byzantine et deviendra rituel dans le culte orthodoxe : une des absidioles sera le *diakonikon*, l'autre la *prothesis*. Parfois ces trois absides sont saillantes (Soueideh, v^e^ ou vi^e^ siècle). C'est le cas, à Rome de Sainte-Marie in Cosmedin, à Milan de Saint-Ambroise, de l'église d'Alliate, en France des églises de Vaisons, de Saint-Generoux, etc. De ce type dériveront les absides saillantes de l'Occident. En France l'abside se développera largement. Elle s'inspirera en certains endroits des édifices à plan central et se doublera d'un promenoir, ou carole, qui la séparera du chœur. Ce système est apparu en France à l'époque carolingienne (Saint-Aignan d'Orléans, La Couture du Mans, Saint-Martin de Tours).

C'est de l'abside chrétienne que vient le mihrab musulman. De même que les églises sont orientées vers Jérusalem, les mosquées sont tournées vers la Mecque. Une simple pierre indiqua dans les mosquées primitives cette direction appelée la *Kibla*. La mosquée de 'Amr, au Caire, serait la première où un mihrab aurait été établi. On notera qu'à l'époque fatimide, au moment où nous avons discerné dans les machads l'influence des églises chrétiennes, les mosquées ou les tombeaux de l'Islam possèdent parfois trois mihrabs, comme les églises orthodoxes trois absides. Cette mode disparaît presque complètement avec les Ayoubites à la fin du xiie siècle. Les exemples

comme celui de l'Imam Chafei au Caire deviennent très rares. Faut-il croire que les Sunnites ont proscrit cette disposition qui rappelait trop celle des églises coptes et la tolérance des Fatimides chiites?

Les églises hellénistiques sont souvent précédées d'une sorte de porche constitué par un appentis reposant sur un rang de colonnes. Cette annexe de l'église s'est maintenue en certaines de nos églises romanes ou gothiques (Hermonville dans la Marne, Pontigny). En Syrie et en Asie Mineure une sorte de vaste porche, ou narthex, est flanqué de deux tours. Cette disposition a été justement rapprochée par plusieurs auteurs des « *hilani* » hittites. Ces *hilani*, qu'on connaît par les fouilles de Zindjerli, étaient composés d'une pièce ouverte, dont le linteau antérieur était soutenu par deux colonnes, et de deux massifs latéraux contenant des salles des gardes ou des retraits et surmontés de tours. Ces *hilani* avaient été imités par les Assyriens et les Phéniciens. Le *hekal* du temple de Salomon semble avoir été un *hilani*. Nous constatons là encore l'empreinte laissée par les Hittites sur toute l'Asie antérieure, depuis l'Anatolie jusqu'à la Syrie. L'église de Tourmanin nous montre le type fixé dans une basilique. C'est ce thème qui va passer en Occident et qui donnera à nos architectes l'idée des façades de nos églises et de nos cathédrales, avec leurs porches et leurs tours.

La Syrie connut également des tours isolées. Thiersch, en un gros volume intitulé *Pharos*, a soutenu que les campaniles, les clochers, les minarets étaient une imitation du Phare d'Alexandrie. Les premières tours ne ressemblent nullement au Phare qui, sur une base carrée, élevait un double octogone. On connaît en Syrie des tours du IVe siècle (Roueiha) et du Ve (Dscheradeh et Kasr el Banat). Elles semblent être dérivées des tours de guet romaines appelées σημαντήρια. Or le claquoir, ou *naqûs*, avec lequel on appelait du haut de ces tours les fidèles à la prière, était nommé simandre. Dès le VIe siècle les églises d'Occident possèdent des tours. Les tours syriennes étaient carrées. C'est la forme qu'on observe à Saint-Satyre de Milan (879) et à la Consolata de Turin (Xe siècle).

Les tours syriennes servirent également de modèles aux minarets musulmans. La mosquée de 'Amr, au Caire, aurait

été munie la première de minarets. Quatre minarets se seraient dressés à ses quatre angles, comme les quatre tours préislamiques du péribole de Damas. Les minarets de 'Amr sont appelés par les auteurs arabes *sawami*. Ils appliquent le même nom aux tours des églises chrétiennes.

La maison méditerranéenne est aussi le produit de combinaisons diverses. G. Leroux a montré que l'antiquité avait connu plusieurs types de maisons. La maison hellénique ouvrait sur une cour une pièce profonde dérivée du megaron, c'est-à-dire précédée de colonnes et munie d'un toit à double rampant. La maison orientale, héritière de la maison crétoise, est couverte de terrasses, possède des pièces larges et entoure sa cour d'un péristyle. La maison étrusque et romaine à l'origine était pourvue d'un toit en forme de tronc de pyramide : le sommet laissait passer la fumée du foyer. Cette baie s'élargit et devient l'atrium. L'atrium finit par se confondre avec le péristyle. Le patio des maisons du Maghreb et de l'Espagne n'est pas autre chose que cet ancien atrium. Dans tous les cas la maison est organisée autour d'une cour.

Les basiliques hellénistiques, à l'imitation des maisons, sont souvent précédées d'un atrium ou péristyle. Cette disposition existe également en Occident (Saint-Pierre de Rome, Saint-Paul-hors-les-Murs) et à Byzance (Sainte-Sophie). Le cloître qui apparaît dans les couvents syriens du ve siècle (Chaqqâ, Saint-Siméon) et qui est accolé à l'église, rappelle l'atrium, mais on peut aussi se souvenir qu'en certains *Fora* trois côtés étaient occupés par une colonnade et le quatrième par une basilique civile. Le plan du couvent fut transporté en Occident par les moines orientaux. Nos cloîtres sont disposés et orientés de même façon. Cette habitude se maintiendra jusqu'au XVIIIe siècle, où le Père de la Tremblaye la respectera dans les couvents bénédictins qu'il bâtira.

Les mosquées, qui sont, on l'a vu, des basiliques orientales, s'ouvrent sur des cours à portiques. Or l'atrium des basiliques, le cloître des couvents, la cour des mosquées comportent le plus souvent en leur centre une fontaine ou un puits, un « sahn ». La ressemblance est ici frappante entre ces diverses sortes de constructions. Le goût de ces vastes atria s'est maintenu dans l'architecture moderne : la cour à portiques

des Invalides précède l'église Saint-Louis, la colonnade de Saint-Pierre de Rome conduit à la basilique.

La boutique antique était constituée par une petite loge ouverte, munie d'une table, d'un étal pour la vente. C'est la même boutique qu'on retrouve à Pompéi, qui survit durant tout le moyen âge en Occident et qu'on observe encore aujourd'hui en Orient. Les métiers étaient groupés très souvent par quartiers, comme ils le furent chez nous durant des siècles, comme ils le sont encore dans les souks. Les villes présentaient deux plans principaux : le plan en échiquier et le plan concentrique ou radial. M. Lavedan, dans son histoire de l'urbanisme, a prouvé qu'ils étaient communs à l'Occident comme à l'Orient.

Les Méditerranéens ont connu des types semblables de plans. L'histoire de ces plans nous montre comment ils se sont formés, comment ils se sont combinés et nous apprend que les ressemblances constatées entre divers édifices de l'Orient et de l'Occident sont le résultat soit d'échanges réciproques, soit d'une évolution parallèle.

LOUIS HAUTECŒUR

(*A suivre.*)

HOMMES DE THÉATRE

JACQUES COPEAU OU LE LÉGISLATEUR

Il était une fois, au commencement de ce siècle, rue de la Sorbonne, une petite boutique d'un noir poudreux, exactement du même noir que celui d'une chaussure ternie par la poussière des chemins, du même noir usagé, vaillant, orgueilleux, modeste, que le feutre et la pèlerine de l'homme qui recevait là chaque jeudi. L'officine et son étrange commerce avaient déjà huit ans d'âge, quand s'ouvrit, rue Madame, une autre boutique, modeste aussi, orgueilleuse non moins, mais dont la devanture miroitante était d'un beau vert. Ce noir et ce vert témoignaient de quelques différences d'esprits. L'un disait l'austérité du clerc, son unique attachement aux idées, son traditionnel dédain des élégances extérieures; l'autre se voulait sérieux, mais ne renonçait point à l'éclat; il se faisait même une règle d'allier à un fond grave une forme brillante. Bref, la boutique noire distribuait à sa clientèle les éléments d'une discipline et des formules d'action : elle était vouée à la Sagesse, une sagesse qui fut d'abord sociale et plus tard religieuse. La boutique verte entendait servir les arts et en particulier l'art littéraire : elle était dédiée à l'esthétique, à l'expression de la Beauté.

Cependant, entre *les Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy et *la Nouvelle Revue française* à ses débuts, *la Nouvelle*

Revue française dont Jacques Copeau fut l'un des fondateurs[1] et qu'il dirigea de 1908 à 1913, nombreuses étaient les affinités : un goût commun de la probité intellectuelle, une égale volonté d'y voir clair, ici dans la mêlée des doctrines et là dans la confusion des œuvres; attitudes qui impliquent une irrévérence totale envers les gens en place, les situations acquises, les succès consacrés, les honneurs officiels, les Académies, etc.

Jacques Copeau n'a donc point tort, lorsque, se remémorant les conditions dans lesquelles il a entamé la lutte, lui-même se rattache à Péguy. En 1919, dès son retour d'Amérique, à cette heure trouble où, au milieu des ruines accumulées par la guerre, il s'efforce de renouer l'entreprise du *Vieux Colombier* interrompue à Paris depuis cinq ans, c'est la mémoire de Charles Péguy qu'il invoque en tête de son appel.

Péguy, Copeau... Comme la boutique noire et la boutique verte, les deux hommes diffèrent et pourtant se ressemblent. L'un était bourru, familier : une élocution bredouillante, une brusquerie militaire; l'autre est plus réservé, plus confidentiel; à la fois plus distant et plus enveloppant, il a plus de ressources dans la voix, plus d'onction dans le geste. Mais tous deux, le mort et le vivant, ont ceci de pareil qu'ils naquirent chefs de groupes; tous deux faits pour redresser leur temps, pour agir sur leurs contemporains, les gourmander, les diriger, es instruire; tous deux apôtres et missionnaires. Dans le petit œil marron de Péguy, fulminant derrière le binocle, et le grand œil attentif de Copeau, j'ai surpris le même regard, ce regard qui sonde, soupèse tout interlocuteur nouveau en considération de l'œuvre à accomplir, de la prochaine bataille à livrer : « Celui-là sera-t-il des nôtres? Est-ce un futur abonné, un futur fidèle? » Mais l'action de propagande, chez Péguy, participait de l'enrôlement; inspirée d'esprit universitaire et de l'esprit des camps, elle était basée sur la camaraderie. L'adhésion à Copeau m'a semblé, parfois, exiger davantage, un sentiment plus vaste et plus intime, moins sûr aussi peut-être : l'amitié.

1. Avec André Gide, Jean Schlumberger, André Ruyters, Michel Arnauld et Henri Ghéon.

***

C'est, dans Jacques Copeau, le directeur de théâtre seulement que nous considérerons ici. Toutefois, il n'est pas indifférent de savoir d'où Copeau venait, lorsqu'il fonda, en 1913, avec l'aide de quelques amis[1], *le Théâtre du Vieux Colombier*. Il présidait encore à cette époque aux destinées de *la Nouvelle Revue française*, qui, sous son impulsion, s'était rapidement imposée. Mais nous voudrions remonter un peu plus haut, pour bien montrer les origines du personnage, et, du même coup, ruiner définitivement un préjugé, naguère encore assez répandu dans les milieux de théâtre, préjugé que les malins, lors des débuts de Copeau dans la carrière théâtrale, n'ont pas manqué d'exploiter contre lui. « Ce Copeau, disaient-ils, est un amateur. » Qu'entendaient-ils par là?

Peu de gens, sauf, dans les premiers temps, quelques fossiles, ont reproché à André Antoine d'avoir été un amateur lorsque, cédant à son seul instinct, il abandonna la Compagnie du gaz, où il était employé, pour se consacrer entièrement à l'œuvre du *Théâtre Libre*. Amateur, sans doute, il en était un, et on le lui dit bien, mais ce fut toujours pour lui en faire un titre de gloire, signifiant par là qu'il devait à une sorte d'ignorance sacrée un véritable état de grâce qui l'emportait en force novatrice sur les vieux errements. C'est que les gens de théâtre n'avaient aucune raison de considérer la Compagnie du gaz comme un clan adverse dont les transfuges doivent être bannis de la scène. La Compagnie du gaz, c'était le néant pour eux. Antoine, à leurs yeux, sortait donc du néant. Bonne condition pour entrer de plain-pied au théâtre, soit pour y prendre rang, parmi les braves routiniers, les honnêtes industriels, soit même, comme ce fut le cas d'Antoine, pour y renouveler l'atmosphère.

Mais venir au théâtre par la littérature, j'entends par la meilleure, halte-là! C'est parce que Jacques Copeau faisait figure, en 1913, de ce qu'il était réellement, à savoir un homme

1. En particulier Jean Schlumberger, Gaston Gallimard et Charles Pacquement.

de lettres qui vient d'ouvrir un théâtre, que l'on allait répétant : « Amateur, amateur! » Et cette fois, loin d'avoir le sens d'un éloge, le terme devait être entendu péjorativement, comme stigmatisant, d'un sourire, tant d'incompétence alliée à tant de prétention.

Cet état d'esprit, quoique encore existant et toujours prêt à se réveiller, est devenu plus rare aujourd'hui, mais le fait qu'il n'ose plus guère se manifester est précisément l'un des signes du progrès accompli dans les mœurs théâtrales depuis bientôt vingt ans, sous l'influence de Copeau. Oui, *le Vieux Colombier* a pu fermer ses portes, mais les deux colombes noires de son enseigne ont porté le message du maître en plus d'un lieu choisi.

C'est donc avec optimisme en face des résultats déjà obtenus, avec confiance en face de l'avenir (Copeau n'a que cinquante-deux ans), qu'il faut juger l'action exercée par cet homme. Au surplus, le critique épris de justice devra, dans son examen, se méfier de Copeau lui-même, qu'un souci de la perfection, poussé jusqu'au tourment, a trop souvent porté à diminuer la valeur positive de son propre effort. Copeau ne veut pas voir ce qu'il a fait, il ne voit que ce qu'il aurait voulu faire, ce qu'il y avait à faire; et comme il s'agit ici d'une rénovation, d'une réfection complète du théâtre sous tous ses aspects (composition d'un répertoire ancien et moderne, national et étranger, éducation du comédien, réforme de la mise en scène, apprentissage du public lui-même, etc.), on conçoit que le champ de l'idéal, non pas de l'idéal lointain, confus, mais de l'idéal le plus rapproché, le plus précis, le plus urgent, déborde infiniment le plan des choses possibles dans un temps donné.

Bien avant d'avoir fondé *le Vieux Colombier*, bien avant même d'avoir fondé *la Nouvelle Revue française*, Copeau offrait cette particularité qu'il était, en effet, un pur homme de lettres qui s'intéressait à l'art théâtral. Pareil cas, en ce temps-là, était quasi exceptionnel. Ce divorce du Livre et de la Scène n'était pas, chez nous, chose nouvelle; je crois qu'il remontait aux années où les grands romantiques, les Hugo, les Vigny, se détachèrent peu à peu du théâtre; mais peut-être est-il encore plus ancien, puisque les *Comédies*

et Proverbes d'Alfred de Musset, qui sont les plus belles œuvres dramatiques de l'époque, demeurèrent longtemps éloignés des planches. Plus tard, malgré la haute valeur de certains dramaturges, tels que Becque, nulle fusion, ni même nulle équation ne parvint à se constituer entre le Naturalisme du Livre et le Naturalisme de la Scène. Les difficultés rencontrées par Becque dans sa carrière prouvent justement à quel point le desservaient, dans les milieux de théâtre, les qualités de style qui, d'autre part, le classaient parmi les littérateurs. Quant aux sociologues du théâtre, j'entends les Dumas fils, les Augier, qui avaient triomphé bruyamment, dans la période intermédiaire, ils étaient considérés, dans les cénacles, comme des avocats d'une espèce particulière beaucoup plus que comme des écrivains. Au début de ce siècle, la séparation entre les deux mondes : le Livre et la Scène, persistait. Au dédain ou à l'ignorance des gens de théâtre pour les littérateurs, ceux-ci répondaient par un absolu mépris. Et, parmi les gens qui lisent, en France, c'est-à-dire parmi l'élite, il y avait un grand nombre de personnes qui, épousant les idées de leurs auteurs, poètes, romanciers, essayistes, à l'égard du théâtre, n'y allaient jamais. Privé de cet élément, qui n'est peut-être pas le plus nombreux, mais qui est essentiel, le public des salles de spectacle se composait généralement des gens, disons les moins fins et les plus frivoles. Sans doute, il y avait des entreprises théâtrales qui prospéraient, mais le danger était que, pour prospérer encore davantage, elles en vinssent à ne plus chercher qu'à satisfaire cette clientèle inférieure, c'est-à-dire à renchérir sur son infériorité, à abonder dans son vœu grossier ou futile, d'où abaissement progressif du théâtre dans la prospérité commerciale, en attendant que la décadence provoquât le dégoût, qui mène lui-même au déficit.

Pendant des années, Copeau observe cette pente, il réfléchit avec tristesse, avec une lucide amertume. Pas plus que ne le corrompt l'atmosphère factice des répétitions générales, ne le trompe l'insistance de certains applaudissements. C'est le moment où il donne à *la Revue d'art dramatique*, à *l'Ermitage* et, à partir de 1907, régulièrement, à *la Grande Revue*, puis à *la Nouvelle Revue française*, ces feuilletons de critique dra-

matique, dont un choix a été réuni sous le titre *Critique d'un autre temps*. Ces pages n'ont point vieilli. Écrites alors par un « moins de trente ans », comme on dit aujourd'hui, elles restent un modèle du genre. Et quelle gravité, déjà! Quelle préoccupation commençante de ce qui va devenir bientôt la hantise de ce profond esprit : la recherche des Lois!

Il y a des intelligences qui, en présence des fausses gloires, dans le tapage des succès frelatés, goûtent une satisfaction complète à ne pas être dupes. Un Copeau veut plus encore, car son cœur est partie au débat. Que le théâtre, qui pourrait être un ordre de grandeur si élevé, puisse être à ce point déchu, cela l'émeut, cela l'indigne. Dès lors, la question qui se pose pour lui, c'est, dans tous les domaines du spectacle (textes, interprétation, figuration, décor, etc.) de découvrir le point exact où le fléchissement a commencé. Mais, si ce fléchissement est lié lui-même à des causes plus générales, à un avilissement du goût, à une dégradation des mœurs, le problème s'élargit et se complique singulièrement. Pourtant, qu'il y ait eu de grandes époques où le théâtre occupait une place éminente, des chefs-d'œuvre sont là pour l'attester. Eh bien, il faut retrouver les chemins perdus; dans ce désordre foisonnant comme la mauvaise herbe, retrouver la règle oubliée.

***

Telle allait être la mission du théâtre qui, un soir d'octobre 1913, dans une petite salle de la rive gauche, naquit à la peine et à l'honneur, sous le signe des deux colombes noires. La préférence pour ce quartier éloigné du Boulevard (centre, à cette époque, de la « Foire aux vanités » théâtrales), le choix, pour le premier spectacle, d'un vieux drame anglais du temps d'Élisabeth[1], soulignaient aux yeux de quelques-uns l'intention du fondateur : tout cela, qui paraissait fou au plus grand nombre, n'était que la conséquence liminaire, logique, d'un principe fondamental et caché.

Tout d'abord, *le Vieux Colombier* entendait marquer, non seulement qu'il n'était pas une affaire commerciale, mais qu'il n'était même pas une entreprise assimilable du plus loin à celles déjà existantes. Même en rêve, il n'entrait pas en

1. *Une femme tuée par la douceur*, de Thomas Heywood.

concurrence avec elles; non, il n'aspirait pas à se couvrir des mêmes fleurs, à se charger des mêmes fruits. A l'écart du verger impur, dans un sol vierge, la mince tige tremblante enfonçait ses racines.

Mais *le Vieux Colombier* ne se distinguait pas moins des associations d'efforts artistiques, en apparence semblables, qui l'avaient devancé. Ce point est capital. C'est faute de l'avoir compris que l'on fait encore quelquefois, rétrospectivement, à Copeau des objections qui ne peuvent l'atteindre, puisqu'on se place, pour discuter avec lui, sur un plan qui n'a jamais été le sien. *Le Vieux Colombier* ne s'intitulait pas « théâtre d'art », ni « théâtre d'avant-garde ». Certes, ce sont là des dénominations dont le bon goût, à lui seul, eût pu le détourner de se parer, mais s'il s'en gardait bien, ce n'était pas uniquement par répugnance pour une expression un peu sotte, par délicatesse de style, c'était parce que, réellement, dans son fond, il n'avait rien de commun avec les idées, avec les projets que ces termes supposent. Au contraire, des théâtres comme *le Théâtre libre*, comme le théâtre de *l'Œuvre*, ont glorieusement rempli les desseins impliqués par les mêmes mots, celui-là en imposant à un certain moment sur la scène une école particulière, une esthétique d'un temps, celui-ci en révélant au public, à différentes époques, des auteurs nouveaux. Copeau n'était pas, comme Antoine, inféodé (dans l'ordre de l'esprit, j'entends) aux tendances d'un groupe. Par là, il semblerait se rapprocher davantage de Lugné-Poe, mais, les spectacles de *l'Œuvre* ayant été pendant longtemps des représentations extraordinaires, des sortes de *raids*, de coups de main hardis, heureux, poussés en diverses directions, avec le caractère d'improvisation et de hâte que comportent ces opérations violentes, c'est plutôt avec Antoine que, sous un autre rapport, Copeau présenterait des analogies, puisque tous les deux ont pareillement assumé une tâche suivie, quotidienne. La vérité, c'est que ces similitudes, même partielles, ne sont qu'apparentes. Méthode et application, théorie et pratique, tout, dans la mission de Copeau, a différé totalement, dès l'origine, et de la mission d'Antoine et de celle de Lugné.

Si Copeau, comme entrée de jeu, monte un vieux drame

anglais, c'est qu'il n'a été nullement sollicité d'ouvrir un théâtre par le désir de jeter sur le marché une denrée neuve, de faire triompher un genre ou un style dont il serait le champion. Il n'a aucun répertoire inédit en réserve, aucun manuscrit d'inconnu en poche. Bien plus, la considération de l'auteur nouveau à révéler ne vient qu'au second plan dans l'immense perspective de son entreprise. C'est tout le théâtre moderne qu'il prétend assainir, redresser, rénover, non en le raccrochant vaniteusement une fois de plus à quelque hasardeuse formule « d'avant-garde », mais en le repliant sur son propre passé, c'est-à-dire sur le temps de sa sublime jeunesse, pour qu'il s'y retrempe, pour qu'il y ressaisisse ce qu'il put y avoir jadis en lui de promesses d'éternité. Donc, s'il se présente de jeunes auteurs qui veuillent servir, avec Copeau, une ambition aussi vertigineuse, Copeau les accueillera de grand cœur, mais, à vrai dire, il les cherchera peu : son dessein dépasse cette quête, ses yeux regardent au delà.

Certes, le Boulevard, à la date de 1913, n'entrevoyait même pas ce que pouvait bien être cet idéal du *Vieux Colombier*, mais, d'instinct, il le décriait, le déclarant une utopie, tant il sentait obscurément qu'il y avait, dans le principe de cette fondation, dans son désintéressement surtout, quelque chose qui le niait.

Quant au public habituel des théâtres, sans doute Copeau ne demandait pas mieux que de le convertir à ses vues, mais ce n'était pas sur ces spectateurs au goût déjà perverti, sur ces grossiers et ces frivoles, qu'il fondait son espoir. Il s'adressait de préférence à ceux qui n'allaient jamais au théâtre ou qui n'y allaient plus. Ceux-là, il souhaitait ardemment de les attirer peu à peu chez lui, comme l'apôtre peut souhaiter de voir s'étendre, d'année en année, le cercle de ses fidèles. Et pour les appâter, que leur offrait-il? Des réalisations parfaites? Des spectacles éblouissants? Non, simplement la vue de quelques bonnes volontés au travail. Dans un élan d'une modestie pathétique, il disait : « Venez, nous ne savons rien, mais les autres s'égarent, et nous, nous voulons tout rapprendre! Venez applaudir, non pas à notre réussite — la réussite est si loin! — mais à notre effort. Venez, non pas nous admirer, mais nous encourager! »

***

Que Copeau ait toujours considéré *le Vieux Colombier* comme un laboratoire, et ses représentations comme des expériences, cela, il n'a cessé de le répéter. Son programme, à ses yeux, fut toujours un programme d'études. Loin de tout compromis avec le théâtre commercial, il aspirait à forger un instrument nouveau, à instituer un ordre neuf.

Quelque profondes qu'aient été ses réflexions sur l'art dramatique pendant la période antérieure à la fondation du *Vieux Colombier*, il est bien vrai que Copeau n'avait, lorsqu'il ouvrit son théâtre, aucune expérience directe de la scène. Cependant, ne soyons pas dupes de l'humilité avec laquelle ce grand scrupuleux avoue ordinairement l'insuffisance de ses lumières, ou plutôt reconnaissons dans cet état de primitive candeur qui, du point de vue de la technique, fut peut-être le sien à ses débuts, la condition même de sa recherche : dans un domaine où tout était à refaire, il lui fallait réinventer ses moyens. Il a donc fait, pour lui-même, le triple apprentissage de chef de troupe, de régisseur et de comédien. Mais, comme son but était clair, il ne tâtonnait que dans le choix des routes qui l'y devaient conduire. Bien plus, du but lui-même, comme il arrive toujours d'un idéal intensément épié, rayonnaient des clartés qui l'instruisaient sur les chemins à suivre et les chemins à éviter. Ce qu'il cherchait, c'était ce qu'il a appelé « l'harmonie de la représentation, une vie scénique qui ne fût pas inférieure à la vie poétique du drame », entendez une soumission au texte si exacte, si fidèle que l'interprétation en fût comme la respiration élargie, délicatement poussée du rythme de la lecture solitaire au rythme du spectacle, et dilatée à la mesure d'un public assemblé.

Poursuite de l'essentiel au long des pistes débrouillées, chasse ardente des Lois. Une platonicienne aventure. Que loin du Boulevard, en effet! Mais, de chaque tentative, un enseignement se dégageait, subtil, ingénu : comme une tradition nettoyée des encroûtements de la routine. Nous qui assistions à ces conquêtes, il nous souvient de nos frémissements. Laissons à Copeau son insatisfaction. Ce sentiment, qui est noblesse chez lui, serait ingratitude chez nous. *Le Vieux*

Colombier, rien qu'un laboratoire? Peut-être. Mais alors d'où vient le miracle, d'où vient que, dès cette première saison 1913-14, nous ayons ressenti, dans cette petite salle de 350 places, à la représentation de *l'Amour médecin*, par exemple, ou à celle de *la Nuit des rois*, une émotion d'une qualité unique, jamais retrouvée depuis nulle part ailleurs, dans aucun « vrai théâtre? » Je rapporterai le mot d'un professeur japonais, de passage à Paris, qu'un de nos amis avait conduit un soir au *Vieux Colombier* : « Voilà, disait cet intellectuel raffiné, un foyer de votre culture ». Ainsi un Oriental de grande race, appartenant à un peuple artiste qui vit de l'autre côté de la Terre, avait tout de suite, dans le tumulte de l'Occident, au milieu de tant de feux trompeurs, reconnu la lampe sacrée.

***

C'est alors qu'en 1917 l'Événement, Archange ou Démon, l'on ne sait jamais, soit pour éprouver Copeau, soit pour le punir d'avoir osé approcher les Normes, osé soulever un coin du voile qui cache le visage des Mères, avait ravi l'audacieux dans ses serres, avec ses compagnons et ses bagages, et jeté le tout pêle-mêle dans les couloirs du *Théâtre Garrick* : « Vous êtes à New-York, 35e rue. Débrouillez-vous! » Voilà ce Copeau, qui s'est insurgé contre la tyrannie du Boulevard parisien, contre le mauvais goût, contre l'histrionisme, le voilà plongé dans la cuve énorme du puffisme et du bluff! Lui qui n'a voulu présenter que des mises en scène longuement méditées, où chaque intonation, chaque geste, chaque angle du décor, chaque nuance du costume seraient des approfondissements du texte, des révélations concertantes de tous ses dessous, y compris ceux-là mêmes auxquels l'auteur quelquefois n'a pas clairement songé, le voilà tenu de mettre debout plus de cinquante pièces en deux ans. « La première année, a-t-il confessé, s'était écoulée dans un rythme à peu près tolérable. La seconde fut inhumaine. Vingt-cinq spectacles en vingt-cinq semaines. Deux répétitions par jour. Deux matinées par semaine. Une première tous les lundis... » Et nul moyen de se récuser. On est en guerre. La Propagande dispose, ordonne. Soldat Copeau, obéis. Il s'agit d'offrir aux Américains,

considérés d'abord comme nos futurs alliés, afin de les bien disposer en notre faveur, puis comme nos alliés récents, pour entretenir leur flamme, quelque échantillonnage de notre production dramatique. Là encore, Copeau n'eut qu'à se soumettre. C'est l'éclectisme officiel qui présidait. On sait ce que cela veut dire. Certaines omissions dans le programme des saisons eussent provoqué des réclamations de la part des intéressés, n'eussent point été tolérées. Oui, je vois dans ces tribulations comme une revanche diabolique du sort. Ah! L'homme difficile, l'homme épris de pureté, qui faisais la moue lorsqu'on prononçait devant toi tel ou tel titre de pièce, tel ou tel nom d'auteur, eh bien, tu joueras ceci et tu joueras cela! A propos de certain public français, ô homme exigeant, tu as parlé d'inculture, de vulgarité, de bassesse? Tu vas apprendre à connaître le public de New-York. Oh! Sans doute, les Américains ont eu Emerson, Edgar Poe, Whitman, bien d'autres encore, qui furent des penseurs ou des inspirés. Leurs pareils existent peut-être, à cette heure, inconnus dont la vitre luit, le soir, parmi ces myriades de fenêtres éclairées, mais c'est ici comme en France, figure-toi, les gens de cette espèce vont rarement au théâtre. Le public qui te concerne, c'est celui qui se précipite à Broadway et dans les rues avoisinantes. Et encore, mon ami, souhaitons qu'il se précipite à tes spectacles. Car il te faut réussir. Te voilà à la tête, ou plutôt la proie d'une exploitation : hydre affreuse. On n'enchaîne le monstre que par le succès.

La situation est telle, il fallait qu'elle fût telle, pour qu'on vît ce que peut contre les assauts de la Matière la force de l'Esprit. En premier lieu, jusque dans la composition de ce programme de commande, Copeau opère un tri. Ici, l'ancien critique de *la Grande Revue* reparaît, qui, dans son fauteuil d'orchestre, sans oublier les maîtres, en se référant constamment à eux, savait cependant faire état des valeurs moyennes. Ensuite, c'est pour son propre apprentissage de metteur en scène et de comédien, et pour l'éducation de sa troupe, que Copeau va tirer profit d'un répertoire hétéroclite qui semblait devoir l'écraser. Ces œuvres mélangées, imparfaites, loin d'en négliger la présentation, il va s'attacher à les monter, à les interpréter au mieux, de sorte que, par leur variété même,

elles deviendront pour sa compagnie autant de sujets d'exercices. Copeau a plus de souplesse qu'on ne croit, parce que ce volontaire est supérieurement intelligent. En tout cas, s'il y avait, dans ses premiers partis pris de réformateur, novice encore sur le terrain de l'application, quelque raideur, quelque rigidité excessive, les voilà brisées. Qui sait enfin si, dans cette familiarité passagère avec des ouvrages qui ne resplendissaient pas tous de génie, mais dont quelques-uns étaient sans prétention, Copeau n'a pas acquis une vertu dont son intransigeante jeunesse pouvait paraître un peu dépourvue : non point la complaisance, qui est toujours une faute, mais l'indulgence? Qui sait si, dans cette bagarre, Copeau ne s'est pas humanisé?

Il est vrai qu'il manqua y laisser la vie. Mais le Destin se moque bien de ces choses-là!

***

Copeau rentre en France, dans « la Maison natale ». Épuisé? Non, mais il a subi le traitement de l'acier, il a passé au laminoir. Je me rappelle sa silhouette d'alors, mince et flottante dans un ample raglan à carreaux. Cette étoffe à carreaux, excellent signe : la fantaisie n'était pas éteinte, ni consommée la petite dose de défi, indispensable à l'homme d'action le moins vaniteux, pour surmonter l'Avenir, c'est-à-dire parfois le lendemain. Quand Jacob lutta avec l'Ange, il devait avoir sur l'épaule quelque peau de mouton d'une coupe singulière. Que l'âme de Péguy me pardonne! J'ai toujours soupçonné cet homme si simple d'exagérer, par moments, un peu, dans la simplicité, la poussière du chapeau. Ainsi les Saints.

L'heure est précisément celle où le directeur du *Vieux Colombier* prend conscience du lien collatéral qui l'unit à l'ancien directeur des *Cahiers de la Quinzaine*. Il adjure ses « Amis », de ne pas l'abandonner, de lui faire confiance, et reprend, dans le sol français, le tracé du sillon interrompu.

A dater de ce moment, Copeau cesse d'être un simple théoricien, si l'on entend par là un esprit abstrait qui ne raisonne qu'*a priori*. Ses idées, au frottement de l'expérience, ont perdu ce caractère anguleux qui distingue, dans

leur premier âge, les filles de Minerve. La pratique a vérifié nombre de ses hypothèses, elle en a corrigé quelques autres. Certes, son système est trop vaste pour que la part du rêve n'y demeure pas considérable; seulement cette idéologie elle-même repose, dès cette époque, sur des résultats positifs, comme la pointe du clocher qui ne s'appuie pas sur l'air mais sur le soubassement. Toutefois, gardons-nous bien d'une équivoque. Par « résultats positifs » il faut comprendre un trésor d'observations originales durement acquis, pas du tout une caisse pleine, un compte en banque avantageux. Aucune identité ici entre l'équilibre de la doctrine qui régit l'entreprise et la stabilité des bilans. Entre l'idéal et le coffre-fort la théorie des vases communicants ne joue pas : quand le niveau monte d'un côté, il baisse de l'autre presque fatalement, c'est la physique renversée. Copeau lui-même a démontré pourquoi il ne pouvait pas gagner d'argent, il a expliqué pourquoi *il ne l'a pas voulu*, c'est-à-dire pourquoi il n'a pas voulu se placer dans les conditions commerciales qui, seules, en ce siècle d'airain, peuvent permettre à un directeur de théâtre de s'enrichir[1].

Mais Copeau était arrivé à une notion personnelle de la scène, de son dispositif architectural. Mais l'étude de Molière l'avait conduit à celle de la Comédie italienne. Mais il avait dégagé le style de la farce. Mais il en avait retrouvé, ressuscité les mouvements, du jour où il l'avait ramenée à son lieu d'origine : le tréteau. Est-ce que, dans l'ordre spirituel, tout cela, déjà, n'était pas un capital? Pourtant, il y a plus. Copeau entrevoyait la représentation comme une unité, où le problème de l'invention dramatique et celui de l'interprétation s'associent. Former le comédien au métier de l'esprit, tâche ingrate, qui pourtant ne lui suffit pas : il voudrait aussi former le poète au métier de la scène. Qu'on médite un instant sur ce souhait. Qu'on le compare aux anciens mépris des cénacles à l'égard du théâtre. Quelle distance parcourue! Quelle réconciliation magnifique! Voici un homme de théâtre,

1. Ces conférences, prononcées au *Théâtre du Vieux-Colombier*, la première le 10 janvier, la seconde le 15 janvier 1931, formaient comme un prologue à la première saison dramatique de la *Compagnie des Quinze*. Elles ont été publiées, sous le titre de *Souvenirs du Vieux-Colombier*, aux *Nouvelles Éditions latines*.

venu au théâtre par la littérature et qui veut maintenant amener l'œuvre dramatique, non seulement à être littéraire, mais à consentir, sans rien perdre de ses vertus littéraires, au style de l'architecture théâtrale; entendez qu'il exige de l'œuvre littéraire destinée à la scène qu'elle cesse d'être livresque, dès le principe, dans sa conception, dans ses postulats, dans la texture de sa langue, et, tout entière, corps et âme, s'accommode, s'abandonne au jeu.

Là encore le guide de Copeau, ce fut Molière. C'est à ce moment que la culture, longtemps aidée par l'instinct, lui paie sa dette avec intérêts. Échanges précieux, comptabilité subtile, dont bien peu de directeurs de théâtre sont capables. Et quel étrange paradoxe! L'enseignement de Molière, c'est en dehors de sa Maison qu'il faut l'aller chercher, aujourd'hui. Or, comme il est rare qu'on joue Molière ailleurs qu'à *la Comédie française*, c'est au seul texte de Molière qu'un homme de métier, en quête des lois du comique molièresque, doit avoir recours. Ce que la représentation de Molière, au *Théâtre français*, devrait faire éclater aux chandelles (du moins pour les yeux avertis), le praticien du théâtre, à notre époque, ne pourra le découvrir qu'en scrutant l'œuvre imprimée. C'est ce que fit Copeau. Émouvant dialogue avec une grande Ombre. Un littérateur, qui s'est attelé au vieux chariot de Thespis pour le tirer de l'ornière, se penche, le soir, à l'étape, sur les ouvrages d'un Maître qui fut aussi un comédien. Le problème ici, c'est d'extraire du Livre ce qui précisément n'est pas livresque : les secrets du jeu. Travail plus ardu encore que celui qui consiste à ressaisir dans le texte grec le rythme du Chœur antique, car l'arabesque de la représentation antique n'est qu'effacée par les siècles sur la muraille du Temps, alors que le dessin du jeu molièresque est recouvert de ses caricatures.

Qu'on se reporte à l'édition des *Œuvres complètes de Molière*, préfacées et annotées par Copeau[1]. Un Molière, pour une fois, retiré d'entre les mains des professeurs, enlevé à la glose universitaire, examiné du point de vue technique par un technicien, voilà qui nous change. En même temps, sur les méthodes de Copeau lui-même, presque point de page qui ne soit instructive.

1. Parue à *la Cité des Livres*.

***

Lorsque *le Vieux Colombier* joua *le Paquebot « Tenacity »* de Vildrac, et *le Carrosse du Saint-Sacrement*, Antoine dit : « C'est sur cette maison que l'étoile se lèvera. » Cependant, au commencement de l'été 1924, *le Vieux Colombier* fermait ses portes. Ne cherchez point à cette clôture des raisons matérielles. Même commercialement, l'entreprise n'a jamais fait faillite. Certes, au détour de chaque saison, en dépit de succès marqués, le *Fatum* de la difficulté financière montrait son visage inquiétant. Mais, chaque fois, Copeau, grâce au concours des « Amis », avait écarté la menace. En 1924, il en eût été de même s'il l'eût voulu. Il ne l'a pas voulu. Des offres, d'autre part, lui furent faites pour élargir, comme on disait, son exploitation, la transporter dans une salle qui fût un « vrai théâtre ». Mais cela, c'était la tentation immanquable du Démon. *Le Vieux Colombier* ne pouvait devenir une industrie, une bonne petite affaire « raisonnable », sans renier ses raisons supérieures. Le Démon dut se retirer pantois.

Le départ de Copeau en 1924, considéré comme le terme d'une première période d'activité, n'était que la conséquence extrême de ses principes, un courageux exemple de renoncement momentané, par fidélité à soi-même. En effet, les soucis d'une exploitation aventureuse par destination et qui ne peut s'asseoir commodément sans trahir son idéal, finissent par peser sur le travail de la scène, sur la recherche artistique. De là à se demander si l'on ne pourrait point supprimer l'exploitation, pour libérer le seul labeur précieux, celui de l'expérience esthétique, il n'y a qu'un pas. Assurément Copeau a trop de bon sens pour s'être arrêté un instant à la formule d'un théâtre qui s'appellerait absurdement le *théâtre pur*. Un homme de théâtre qui, de gaieté de cœur, ferait totale abstraction du public, serait aussi fou qu'un orateur qui, pour mieux soigner les effets de son éloquence, se condamnerait lui-même à parler éternellement dans la solitude. Mais, quand la nécessité vous y contraint et pour un temps donné, n'y a-t-il pas avantage héroïque à barrer toute communication entre la scène et la salle? Copeau l'a cru pour son compte : il a fait descendre le rideau de fer.

Le voici, en cet automne de 1924, ramené brutalement à sa base, à l'idée du laboratoire. Mais, en matière théâtrale, le laboratoire rêvé, c'est l'École. L'École, dans les préoccupations de cet esprit essentiellement législateur, avait toujours tenu la première place. Les vues de Copeau, sur ce point, s'accordaient avec celles de Gordon Craig et de Stanislavsky. On en trouvera un bel exposé (car Copeau est un remarquable écrivain) dans sa deuxième conférence de janvier dernier et dans *les Cahiers du Vieux Colombier*[1]. Au bref, le renouvellement du théâtre lui est apparu de tout temps comme un renouvellement de l'homme dans le théâtre, c'est-à-dire que son principal effort de rénovation, d'épuration, n'a cessé de porter sur le comédien. Mais, à vouloir, chez l'acteur, redresser les tendances faussées par l'habitude fâcheuse ou le mauvais exemple, on use ses forces en pure perte. Il faut donc, pour former le comédien, prendre le sujet dès l'enfance.

Dans l'été de 1913, avant même que le *Vieux Colombier* fût né, Copeau rassemble au Limon, près de la Ferté-sous-Jouarre, les éléments de sa première troupe, et les exercices auxquels il soumet ces jeunes gens sont déjà l'embryon d'un programme d'École. En 1921, il revient à sa chère idée et fonde, avec la collaboration de Jules Romains, à côté du *Vieux Colombier* qui vient de rouvrir, *l'École du Vieux Colombier*. A l'automne de 1924, par les routes de Bourgogne, le pèlerin, fuyant Paris, sous l'averse, dans une petite Ford, entraîne derrière lui ses élèves, ceux que les paysans de la Côte-d'Or appelleront bientôt les *Copiaus*.

Les deux colombes noires, l'aile alourdie de pluie, se posent, exténuées, au pied de la colline de Beaune, à Pernand-Vergelesses. La nuit tombe. L'étoile dont parlait la prophétie d'Antoine s'est cachée dans le ciel obscur. Du temps passe... Six années[2].

1. *Les Amis du Vieux-Colombier* (1920) et *l'École du Vieux-Colombier* (1921) à la N. R. F.

2. Sur le cycle bourguignon et l'activité des *Copiaus* dans leur grande « cuverie », leur participation aux fêtes locales, etc., voir les *Souvenirs du Vieux-Colombier*.

***

Et l'astre reparut... Les *Copiaus* sont devenus *la Compagnie des Quinze*. Sous la direction de Michel Saint-Denis, neveu et disciple de Copeau, ils ont donné cette année, à Paris, dans les murs repeints à neuf du *Vieux Colombier*, leur première saison, avec le *Noé* d'André Obey et *le Viol de Lucrèce* du même auteur, d'après Shakespeare. Nous avons loué et critiqué ici même, sans complaisance, comme il convient, mais non sans une secrète émotion, cet effort sincère : je ne sais quelle brise fraîche y circulait, annonciatrice d'une aurore. *Les Quinze* aujourd'hui forment un groupement autonome. Michel Saint-Denis en a pris charge à ses risques et périls, en toute indépendance. Mais l'atmosphère du *Vieux Colombier* environne la nouvelle entreprise. Pour bien marquer cette filiation, les *Quinze* ont eux-mêmes, au centre de leur enseigne, inscrit deux colombes; seulement celles-ci sont blanches. Déjà, la Suisse, l'Angleterre ont fêté la jeune compagnie, et l'Amérique la réclame, et par delà l'Amérique, heureusement, quelque chose de plus vaste encore : l'Avenir, en France même.

Mais dans le surgeon verdissant, toute la sève de l'arbre s'est-elle donc retirée? Non, celle-ci se reconnaît ailleurs en d'autres floraisons. Chacun sait que Dullin, que Jouvet, aujourd'hui directeurs, l'un de *l'Atelier*, l'autre de la *Comédie des Champs-Élysées* (et accessoirement du *Théâtre Pigalle*), sont d'anciens acteurs du *Vieux Colombier*. Qui ne se souvient de Dullin dans *l'Avare*, dans le Smerdiakov des *Frères Karamazov*, et de Jouvet dans Macroton de *l'Amour médecin*, dans messire André de *la Nuit des Rois*? Avec leur originalité propre (que nous définirons un jour) et chacun selon son tempérament, Dullin et Jouvet continuent à progresser dans la voie montrée par Copeau. Cela ne diminue en rien leur mérite personnel, mais ajoute à la gloire du maître qui a formé de tels hommes. Bien plus, nous ne pensons pas que de beaux efforts comme celui de Gaston Baty, au *Studio des Champs-Élysées* naguère, au *Théâtre Montparnasse* aujourd'hui, et de Xavier de Courville, à *la Petite scène*, eussent été possibles sans l'effort antérieur de Copeau. Nous ne croyons pas non plus que, depuis la

guerre, les Pitoëff eussent pu se maintenir, puis triompher et s'installer définitivement à Paris, s'il n'y avait eu précédemment *le Vieux Colombier* d'avant-guerre, dont la brève existence d'une seule saison eut une importance considérable, surtout en ceci qu elle exerça sur un certain public une action déterminante. Car, ce n'est pas seulement des metteurs en scène et des comédiens que Copeau a éduqués ou suscités, c'est aussi un public, celui-là même, justement, dont « les Amis » composaient la première cellule : public qui n'existait pas avant la guerre, non que les éléments en fussent introuvables, mais parce que ceux-ci, rebutés par le théâtre de l'époque, se refusaient à y fréquenter. Le fait que Lugné-Poe, durant les dix-sept premières années de *l'Œuvre*, n'ait pu donner que des spectacles extraordinaires, est de ce que j'avance une nouvelle preuve. Jamais des triomphes en série, comme ceux de *Knock* ou de *Volpone*, d'*Amphitryon 38* ou de *Maïa* n'eussent été même concevables antérieurement aux soirées du *Vieux Colombier*. Ce n'est pas tout. Ce ralliement d'un public choisi, à l'appel de son clairon de cristal, Copeau le magicien ne l'a pas seulement opéré chez nous. Là-bas,

Dans la monstrueuse cité,

où le sort, deux ans, l'attela à la meule, à New-York, il a réussi le même miracle, dont, après son départ, d'autres ont profité. C'est l'esprit du *Vieux Colombier de New-York* qui a passé dans le *Théâtre Guild*, aujourd'hui si prospère.

Actuellement, Copeau vit presque toute l'année à Pernand. Je l'imagine dans sa thébaïde bourguignonne, tel qu'il est : sans aigreur, toujours lucide et fort. S'il a la T. S. F. dans sa chambre, il peut, lui qui ne possède plus de théâtre, entendre, le soir, venus de divers points de l'horizon, les échos de maintes représentations théâtrales dont il a bien le droit de dire qu'ils n'eussent pas résonné sans lui. Mais, encore que Copeau ait sur le chantier des travaux personnels, d'ordre littéraire, parmi lesquels une *Dramaturgie*, qui sera comme une somme, à ce jour, de ses notions expérimentales, encore que nous sachions qu'il puise dans la méditation un surcroît d'énergie créatrice, nous ne pouvons, quant à nous, accepter qu'il

demeure indéfiniment éloigné du théâtre. L'ère de son activité pratique n'est pas close. La première phase seule en est terminée. Une autre à présent doit s'ouvrir qui sera plus riche encore d'enseignements, car l'homme, sans rien perdre de sa merveilleuse fraîcheur d'imagination, est maintenant profondément mûri par l'expérience. Il est dans la plénitude de ses dons. Qu'une compétence de cet ordre puisse rester longtemps inemployée, c'est inadmissible. C'est, du point de vue national, un gaspillage insensé.

Lorsqu'il fut question, il y a deux ans, de ramener un peu d'ordre à *la Comédie française*, le nom de Copeau fut naturellement mis en avant par un grand nombre d'écrivains et d'artistes. Rétablir dans sa jeunesse notre ancien répertoire, qui languit et s'affadit, comme estompé sous les errements d'une interprétation routinière, restaurer la tradition sur une scène dont la décadence honteuse n'est plus niée par personne, en dehors de ceux qui ont intérêt à la nier, qui eût pu, mieux que Copeau, assumer cette tâche? Cependant, l'on sembla préférer, en haut lieu, que tout — c'est-à-dire le désordre — fût laissé en état. Pour nous, l'indifférence des pouvoirs publics ne nous apparaît point comme une conclusion satisfaisante du débat. Nous donnerons à celui-ci, quelque jour, toute l'ampleur qu'il comporte. Mais les grands hommes de théâtre sont rares. Copeau en est un. Que ce soit à *la Comédie française* ou ailleurs, Paris a besoin de lui. Il faut qu'il revienne parmi nous.

FRANÇOIS PORCHÉ

L'AMI DES PAUVRES[1]

Après un instant de silence, les conversations avaient repris. Goupil annonçait *Domino*, Hubert posait le double-six avec un grand coup de poing sur le marbre; au milieu de la salle, la partie de loto continuait autour de la grande table ronde. Pasquier demeurait seul dans son coin, devant son jeu de jacquet et sa partie interrompue.

— L'autre fois Dufresnel, ce soir Joffre, moi demain.

Machinalement, il prit les dés et agita le cornet.

— Voyons combien de mois ils me laisseront vivre.

Les dés roulèrent sur la peluche verte.

Un et deux, trois, oui, trois mois, c'est vraisemblable comme temps. Essayons encore une fois.

De nouveau, les dés marquèrent un et deux. Pasquier referma brusquement la boîte du jacquet. Mourir dans trois mois, ou dans six, allons donc! Il se sentait jeune et fort. Cinquante-huit ans, c'est la jeunesse des philosophes! On verrait s'il se laisserait mener comme un mouton à l'abattoir. D'abord il expliquerait à ses camarades ce qui se passait à Saint-Gilles. Ensuite, il trouverait bien le moyen d'avertir Dumesnil, ce serait une fameuse campagne de presse! Mais quelles preuves donner? Bah, une enquête serait vite menée et le Dr Clifton, le soi-disant Ami des Pauvres, ne pourrait pas s'y refuser.

Pasquier se leva. Avant de traverser la salle il jeta un coup d'œil autour des tables : ses camarades avaient l'air

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

si tranquilles, si sûrs du lendemain, sauf le billard qui manquait, on eût dit un café de sous-préfecture avec ses habitués, petits rentiers ou fonctionnaires. A quoi bon leur parler, leur apprendre ce qu'il savait? L'auraient-ils seulement compris? Du reste, comment le faire sans éveiller les soupçons des surveillants ou sans être trahi par un mouchard? Pasquier secoua la tête. Décidément, il se tairait et, puisqu'il fallait jouer serré, il agirait seul. En marchant dix heures par jour, il ne devait pas être impossible de gagner Paris en huit ou neuf jours. Pas d'argent, mais il mendierait du pain dans les fermes. Quant à sortir de l'asile, n'avait-on pas vu des prisonniers s'évader de forteresses bien mieux gardées? Celui qui est enfermé finit toujours par s'échapper, parce qu'il ne songe qu'à cela, tandis que ceux qui le surveillent pensent à d'autres choses. Avant la Noël, d'ici vingt jours, il serait libre, il fallait être libre!

VII

Tout habillé sur son lit, Pasquier attendait minuit. Aucun plan plus simple que le sien. Pas de difficultés pour sortir des bâtiments : les fenêtres du réfectoire qui donnaient sur le parc n'avaient pas de barreaux, c'était un saut de quatre ou cinq mètres, il emploierait le moyen classique des draps noués. L'horloge sonna, Pasquier savait bien qu'il n'était encore qu'onze heures, cependant il compta les coups. Une fois dehors, il suivrait la Lizonne jusqu'à sa sortie du parc; là, le mur d'enceinte s'interrompait, il trouverait bien un passage, et puis il marcherait sur le chemin de la rive droite jusqu'au jour.

Le moment approchait, il alla vers la fenêtre comme il faisait chaque nuit depuis une semaine. Une lumière avançait sous les arbres; la ronde de minuit, un peu en avance ce soir; Pasquier entrouvrit la croisée et se pencha. D'habitude, le veilleur menait avec lui un gros berger allemand, mais les deux nuits prédédentes, Pasquier n'avait pas vu le chien. Quelle chance si la sale bête était malade ou avait crevé! Cette fois encore, le veilleur était seul. Pasquier l'entendit

tousser et cracher, et la lanterne disparut à l'angle du bâtiment Ouest. Pasquier se frotta les mains, noua son baluchon dans une serviette, prit les deux draps de son lit, ouvrit la porte et descendit l'escalier comme minuit sonnait. La clef du réfectoire était sur la serrure, il entra et commença à nouer ensemble ses draps; comme il les avait partagés en deux bandes, cela donnait une corde de six ou sept mètres qu'il attacha à un pied de la table la plus rapprochée de la fenêtre, un gros pied en fer scellé dans le carrelage, puis il monta sur un banc, ouvrit la croisée, se mit à cheval sur l'appui et descendit le long du drap, mais quand il arriva au bout, ses pieds étaient encore à deux mètres de terre. Il hésitait à sauter, quelle sottise de n'avoir pas mis de côté un autre drap avant le dernier blanchissage! Il resta ainsi un long moment, paralysé par une peur stupide et les doigts sciés par la toile. Tout d'un coup, le drap craqua et l'homme tomba lourdement dans un massif d'arbustes qui bordait la muraille. Il se tâta, rien de cassé ; mais en cherchant à terre son baluchon il se souvint de l'avoir laissé sur la table du réfectoire. Quelle guigne! Le paquet contenait un gros morceau de pain, du fromage, et un demi-litre de vin qu'il avait mis en réserve avec des ruses de braconnier. Tant pis, pas de temps à perdre! D'ailleurs, il faisait très froid et la marche le réchaufferait. Rapidement, Pasquier gagna les arbres ; dans la nuit d'encre, il avançait au jugé à travers la forêt, l'horloge sonna une heure, plus de ronde avant trois heures. Maintenant, il entendait nettement le bruit de la rivière, un coup de vent passa sur les arbres et une pluie glacée commença de tomber; par bonheur, le chemin que le fugitif suivait le long de la Lizonne était un peu abrité par de gros sapins. Il se prenait les pieds dans des racines, une fois même il tomba et se fit mal aux mains. Quand il arriva enfin devant le mur d'enceinte, la pluie avait cessé, le vent soufflait du Nord et Pasquier grelottait, percé par le froid jusqu'aux os. La bouteille de vin aurait été rudement utile pour reprendre un peu de cœur, car maintenant le plus difficile restait à faire.

La voûte des nuages s'était déchirée, la lune apparut, alternativement découverte et voilée par des vapeurs qui passaient très vite dans le ciel. A sa lumière, Pasquier put

étudier la muraille : haute de six ou sept mètres, elle défiait l'escalade. Au bord de la Lizonne, l'enceinte s'arrêtait net, mais, en s'approchant de la rivière, Pasquier vit que l'eau dormait, unie et calme, réfléchissant la lune et les nuages; cette absence de courant indiquait une grande profondeur; évidemment, il y avait un barrage un peu plus bas. De ce côté donc, aucune issue. Pasquier ne savait pas nager et même un bon nageur eût hésité à plonger dans cette eau glaciale. Pasquier remonta, longeant le mur, dont la nuit devenue très claire lui permettait de voir la crête inaccessible. Soudain, à un angle de l'enceinte, il crut rêver : un large pan de muraille s'était effondré, et, devant la brèche, un échafaudage de maçons était dressé. A terre, des sacs de chaux, un tas de sable, montraient que les travaux avaient commencé. Ne sentant plus le froid, Pasquier empoigna les montants de l'échelle et gravit les barreaux; une fois en haut il essaya de faire basculer l'échelle par-dessus le mur pour redescendre, mais, trop pesante, elle lui échappa et tomba à plat à l'extérieur dans un fracas épouvantable. Pasquier s'affola, ce bruit allait donner l'alarme, on le poursuivrait, on le rattraperait vite, déjà il croyait entendre des bruits de pas, des craquements de branches cassées. Sans réfléchir, il enjamba le faîte du mur, se laissa glisser dans le vide, et heurta le sol si rudement qu'il en demeura étourdi.

Il reprit connaissance au bout de quelques instants et, avant de se lever, prêta l'oreille. Aucun bruit suspect, personne n'était sur sa trace, l'évasion avait réussi. Tant de facilité le déconcertait. Il passa la main sur son front humide de sueur et souillé de terre; il se laverait quand il ferait jour.

Bien que la lune fût cachée de nouveau, il faisait assez clair pour se diriger. Pasquier se mit debout, mais une douleur violente à la jambe gauche lui arracha un cri, il se rassit sur un tronc d'arbre et se tâta la jambe : pantalon et caleçon étaient déchirés et il avait une grande blessure au mollet. Que faire en pleine nuit? Pasquier banda comme il le put sa jambe à l'aide d'un mouchoir et se mit en marche, appuyant le moins possible sur son pied gauche et s'aidant d'un bâton qu'il avait ramassé. Après cent mètres d'un fourré dont les épines lui griffaient le visage, il trouva une laie forestière

où la marche devenait moins difficile, mais sa blessure lui cinglait le mollet d'élancements pareils à des coups de fouet. Pasquier s'arrêta pour desserrer un peu la mouchoir qui bandait sa plaie et le trouva tout mouillé de sang, il repartit aussitôt, pour mettre, avant le jour, le plus de distance possible entre Saint-Gilles et lui.

Après une heure d'une marche lente et douloureuse, il arriva au bout de la laie et déboucha sur une route assez large. Au second tournant, il retrouva la Lizonne; c'était bien par là qu'avait passé la camionnette, lors de son arrivée à Saint-Gilles. Autant qu'il pouvait s'en souvenir, le moulin de Mortefond devait être à cinq ou six kilomètres, et un peu plus loin il y avait quelques maisons habitées où l'on ne lui refuserait sans doute pas un morceau de pain. Pasquier avançait péniblement, les arbres, s'égouttant dans le vent, le mouillaient à chaque rafale. Il n'avait plus froid, mais sa jambe blessée devenait lourde à traîner et il faisait grand jour lorsqu'il arriva au moulin désert.

C'était presque une ruine, seuil disjoint, portes et fenêtres arrachées, le vent sifflait dans la cheminée de l'ancienne cuisine; collés jadis aux murs, les portraits de Carnot et de Grévy s'en allaient par lambeaux. Dans le coin le plus abrité, sous l'escalier, Pasquier vit un tas de paille où les cantonniers et les bûcherons couchaient sans doute l'été; près de la cheminée, des éclats de bois étaient entassés, Pasquier fit du feu et se reposa une bonne heure. Malgré la fumée qui lui piquait les yeux, il aurait bien dormi là toute la matinée, mais c'était trop imprudent. A regret il se leva et reprit sa marche.

Au bout d'une heure, il arriva au hameau; les chiens, qui l'avaient éventé depuis longtemps, aboyaient. Il entra dans une cour, un gros mâtin jaune, le poil hérissé, s'étranglait de fureur en tirant sur sa chaîne. Pasquier appela, une vieille apparut à sa fenêtre et, sans même le laisser parler, lui cria :

— Allez-vous-en, ou je lâche le chien.

Deux ou trois maisons plus loin, il se risqua à frapper à une porte, une jeune femme vint ouvrir, poliment il la salua et demanda un morceau de pain ou une assiette de soupe.

— Attendez, — dit-elle, — je vais querir le maître.

Pasquier entendit un dialogue animé avec de grands

éclats de voix, où il reconnaissait les mots : voleur, chemineau, gendarmerie. A la place de la servante, ce fut un homme grand et fort qui vint à la porte.

— D'où sortez-vous? — demanda-t-il rudement.

Le fugitif se troubla, et, d'un geste vague, indiquant la route.

— De par là-bas.

Le paysan le regarda avec défiance et dit :

— Ce n'est pas une réponse ça, et où allez-vous?

— A Paris, je n'ai rien à manger.

— Je ne tiens pas auberge, ici, et puis, vous m'avez l'air d'un échappé de prison, passez votre chemin, sinon gare aux gendarmes.

Pasquier sortit du hameau. Un peu à l'écart, il vit une ferme au bout d'un pré; dans la grange ouverte, une femme était assise, tenant entre ses genoux une oie qu'elle gavait de maïs avec un bâton; cinq ou six oies étaient à côté, déjà gavées, le cou gonflé comme une baudruche. Il retira sa casquette et demanda un morceau de pain. La femme fit signe qu'elle n'entendait pas et appela :

— Frédéri, Frédéri!

Un garçon d'une vingtaine d'années descendit du fenil et dévisagea Pasquier insolemment.

— D'où sort-il celui-là? Pas d'argent, pas de papiers, hein?

— Qu'est-ce qu'il veut, Frédéri, — demanda la sourde, — du travail?

— Je voudrais quelque chose à manger.

— Dites d'abord d'où vous venez, qu'on sache à qui on a affaire.

Le fugitif se tut. Le garçon décrocha un fouet de roulier, au manche court.

— Je vais te le dire, d'où tu sors, tu t'es échappé de la centrale à Limoges et tu cherches un mauvais coup à faire! Eh bien moi, je n'irai pas te dénoncer pour qu'ils te rattrapent, ça les regarde, mais prends le large, ou je te travaille les côtes. Allez ouste! Rompez!

— Qu'est-ce qu'il veut, Frédéri? — répéta la sourde.

Mais Pasquier avait déjà battu en retraite devant le fouet levé et s'éloignait sur la route, clochant du pied et stupéfait,

comme s'il eût découvert pour la première fois la méchanceté des hommes.

***

Presque aussitôt après le hameau, la montée du plateau commençait. A mesure qu'on s'élevait, les grands chênes faisaient place à des hêtres buissonnants et des rouvres tortus. Puis, les derniers arbres s'espacèrent et disparurent, il n'y eut plus que des ajoncs et des genévriers, et le vent qui courait librement sur le causse. Un instant, le soleil, déjà bas, apparut à gauche de la route.

— Ça va bien, songea Pasquier, je marche vers le nord.

A un carrefour, il lut sur une plaque bleue : Neyrat 5 km. 3. Il calcula : Deux heures de chemin, avec cette sacrée jambe, j'y arriverai à la nuit tombante. Je demanderai l'hospitalité au curé, espérons qu'il sera meilleur chrétien que les gens du hameau. C'est égal, le métier de pauvre est plus dur ici qu'à Paris!

Le soleil avait de nouveau disparu dans les nuages, le jour baissait très vite, il y eut une maigre lueur à l'ouest, puis l'ombre monta. Dans le vent tintèrent des sonnailles de troupeaux, la route descendit en lacets vers une vallée, le village était dans le creux. Sur la place de l'Église, Pasquier vit une femme qui revenait de la fontaine, il lui demanda où habitait le curé.

— Nous n'en avons plus de curé, — répondit-elle. — Depuis que le pauvre M. Ferrand est mort, Monseigneur n'a pas pu le remplacer. Il est trépassé le printemps dernier, M. Ferrand, la veille de la Fête-Dieu; vous le connaissiez?

— Non, — dit Pasquier, — mais je pensais qu'il me donnerait un morceau de pain pour souper et un coin pour passer la nuit.

— Ah! — fit la femme, soudain méfiante, — vous demandez la charité?

— Non, mais je sors de l'hôpital.

— Je ne peux rien vous donner, mon brave, je prierai Dieu pour vous.

La femme rentra dans sa maison et referma la porte au

verrou. Pasquier sentit ses genoux fléchir et s'adossa contre un arbre : son courage et ses forces étaient brisés, jamais il ne viendrait à bout de sa folle entreprise! Cependant la femme ouvrit sa fenêtre et le rappela :

— Tenez, voici un morceau de pain, et puis, tout au bout du village, vous trouverez le four communal, personne ne vous dira rien si vous y couchez.

Pasquier prit le pain, si dur, qu'il fut forcé, pour le manger, de le mouiller à la fontaine. Il faisait nuit noire, quelques fenêtres éclairées laissaient passer une traînée de lumière par l'intervalle de leurs rideaux rouges. Il trouva le four et s'étendit dans le coin des fagots; la paroi du foyer était encore chaude et le malheureux put s'endormir, mais au petit matin, le froid le réveilla. Il repartit malgré son épuisement. Il fallait arriver dans un bourg ou dans une petite ville, là il se ferait admettre dans un hospice, il écrirait à Dumesnil; même sans timbre, la lettre serait remise, le journaliste viendrait peut-être, ou en tout cas, il enverrait un mandat.

Le jour se levait, un coq chanta, puis un autre; dans le brouillard, tous les bruits paraissaient très proches. Pasquier examina sa blessure, la plaie ne saignait plus, mais la jambe était rouge et gonflée; avec ça, on le garderait bien huit jours dans un hôpital. Chaque pas devenait une torture, il n'irait plus bien loin, arriverait-il seulement avant le soir dans un endroit assez important pour trouver un hospice? A la première croisée de chemins, le poteau indiquait à droite Saint-Rémy — 8 kilomètres; Tarnac — 21 kilomètres, et à gauche, un village dont le nom était effacé. Pasquier prit à droite, la route montait assez raide, et bientôt, sortant de la brume, il se retrouva sur le plateau. Il avait si faim que les tiraillements de son estomac lui firent oublier un moment sa jambe.

Deux fillettes de huit à dix ans, au tablier noir trop court et aux sabots trop grands, descendaient d'une traverse, se tenant par la main, l'une portait un cartable, l'autre, un panier dont le couvercle laissait passer un goulot de bouteille. Pasquier les appela :

— Où allez-vous comme ça, les petites, à l'école?

— Oui, monsieur, — répondit la plus grande en levant sur lui des yeux sans ruse.

— Et qu'est-ce que tu portes dans ton panier?

— C'est notre manger pour midi.

— Fais voir ce qu'il y a dedans!

La petite montra ses provisions, Pasquier vit une livre de pain, un gros morceau de boudin, du jambon, du fromage, un flacon de vin.

— J'ai faim, moi, — dit-il brutalement, — partageons!

Les fillettes jetèrent un cri aigu et prirent la fuite, abandonnant panier et cartable. Pasquier poussa d'un coup de pied le cartable dans le fossé, ramassa le panier et, quittant la route, prit à travers le causse vers un petit bois qu'on voyait à l'horizon. Là, il s'assit et mangea; le vin, coupé d'eau pourtant, lui parut délicieux, Une fois rassasié, il se remit en marche sur l'herbe rase des maigres pâturages, divisés par de vagues clôtures de pierres sèches; souvent, il se retournait pour voir si nul ne le poursuivait. Il traversa un boqueteau de pins rabougris et trouva ensuite un sentier bordé de buissons dont les épines portaient des flocons de laine grise et noire arrachés à la toison des brebis. Des corbeaux s'envolaient pesamment, on eût dit qu'ils allaient perdre leurs ailes. De toute la journée, Pasquier ne rencontra pas un être humain; vers le soir, il aperçut des poteaux téléphoniques et, pour être sûr de ne point s'égarer sur le plateau, il suivit la ligne dont les fils vibraient dans le vent. Maintenant, il regrettait non pas d'avoir pris le repas des petites filles — le temps était passé où le vol d'un pain conduisait aux galères — mais d'avoir quitté la route du matin, qui l'aurait mené vers des villages, au lieu que la nuit approchait, qu'il avait fait à son estime plus de vingt kilomètres et que nulle maison n'était en vue.

La marche devenait plus pénible, car le causse se vallonnait et sa surface se creusait d'entonnoirs qu'il fallait contourner. Pasquier songea alors que mieux valait descendre au fond, il y trouverait peut-être une grotte pour la nuit. Deux ou trois fois, il glissa sur des pentes raides, enfin, il découvrit une ouverture béante entre deux rochers. Il y entra et craqua une allumette : un couloir assez haut et étroit s'ouvrait devant lui, il avança de quelques mètres, un grand bruit le fit sursauter, ce n'était qu'une pierre qui roulait.

La grotte était sèche et le sol couvert d'un sable épais, il ne faisait pas très froid. Pasquier s'étendit, mais une angoisse inexprimable l'empêchait de dormir, il croyait à chaque instant sentir un frôlement d'ailes sur son visage; il fit de la lumière, contre la muraille de roches, il aperçut le squelette d'un mouton, mais pas de chauves-souris à la voûte. Ce n'était plus de la faim seulement qu'il souffrait, mais aussi de la soif. Sa jambe lui paraissait de plomb, il la toucha, la peau était brûlante.

— J'ai la fièvre, — songea-t-il. — Je ne pourrai plus marcher, il faudra crever ici. Tant valait-il attendre mon tour à Saint-Gilles!

La nuit lui parut interminable. Enfin, l'ouverture de la caverne redevint visible, une faible lueur grise glissa dans le couloir comme dans une cheminée pleine de cendres, c'était le matin. Pasquier se leva, claquant des dents et le corps traversé de frissons. Quand il fut hors de l'entonnoir, il en fit le tour, cherchant de quel côté il était venu, puis il regagna la ligne des poteaux téléphoniques et la suivit, sans pouvoir se défendre contre le sentiment absurde qu'il revenait sur ses pas. Les nuages étaient sombres et bas, le vent soufflait moins vif, bientôt le ciel fut d'un noir profond et de gros flocons de neige commencèrent à tomber. D'effroyables histoires de voyageurs perdus et ensevelis assiégeaient la mémoire de Pasquier. Il se rappelait un livre d'images de son enfance où l'on voyait les moines et les chiens du mont Saint-Bernard dégageant un des ces malheureux.

— Je suis perdu, — dit-il tout haut, — voici les souvenirs qui me reviennent comme lorsqu'on se noie. Si je m'asseyais là pour mourir tranquille...

Mais un effort désespéré de sa volonté le traîna un peu plus loin : encore un poteau dépassé, puis un autre, il en compta onze ainsi. Au douzième, un faible espoir le ranima, il arrivait sur une route bordée de fossés à doite et à gauche, et creusée d'ornières que la neige commençait à effacer; une ardoise plantée dans le talus portait le chiffre 6, une descente commençait. Il voulait arriver au moins jusqu'à la borne kilométrique, même s'il devait s'y traîner sur les genoux et sur les

mains; dix fois, il s'arrêta, et dix fois il reprit sa marche, et lorsque enfin il vit la borne, en essuyant la neige qui déjà la feutrait, il lut : Sauvagnac : 17 km. 3.

Sauvagnac, la gare où il avait débarqué quatorze mois plus tôt avec ses camarades! Il s'assit sur la borne, à quoi bon s'obstiner? C'était fini, et jamais il ne terminerait l'étape! La blessure de sa jambe s'était rouverte, et le sang coulait sur la neige. En s'étendant dans le fossé, il ne sentirait plus ce vent qui chassait les flocons dans ses yeux et lui coupait la figure, et puis la neige le recouvrirait, ce serait plus propre. Mais là, le fossé n'était pas assez profond.

Pasquier se dressa, chancelant, au milieu d'un tourbillon de neige qui l'assaillait comme un furieux essaim; tête baissée, il fit quelques pas, soudain, il entendit une trompe; à sa rencontre, une automobile montait. Il resta sans bouger au milieu du chemin, comme frappé d'hébétement; le chauffeur corna encore trois ou quatre fois, stoppa à deux mètres de Pasquier et hurla :

— Tu es aveugle ou sourd, pour ne pas te ranger!

C'était une vieille camionnette boulangère au capot disjoint, et ce chauffeur en manteau de cuir qui descendait de son siège, Pasquier le reconnaissait aussi.

— Vous rentrez à Saint-Gilles? — lui demanda-t-il.

L'autre, étonné, fit signe que oui.

— C'est bien, — reprit Pasquier, — ramenez-moi chez le docteur Clifton.

VIII

A travers les flocons de neige qui collaient au pare-brise, Pasquier revit le hameau où il avait mendié de porte en porte, le moulin abandonné, la Lizonne, la forêt que la neige étouffait, enfin la muraille haute de Saint-Gilles. La camionnette s'arrêta et le conducteur lui dit :

— Il faut descendre ici, je ne peux pas prendre sur moi de vous faire rentrer.

Le portail se referma sur la camionnette. Assis sur le banc de pierre de l'entrée, Pasquier attendait. De longues minutes

s'écoulèrent, puis la petite porte découpée dans le portail s'ouvrit et le gardien l'appela.

— Venez avec moi, le directeur vous attend dans son cabinet.

Pasquier entra, si pâle que le gardien lui demanda depuis quand il n'avait pas mangé.

— Depuis hier matin, mais ce qu'il y a surtout, c'est que je suis blessé à la jambe.

— J'ai ordre de vous mener d'abord à la cuisine, pour le reste le directeur décidera.

Pasquier but d'un trait le bol de café bouillant qu'on lui servait, et, une fois le bol vide, le tendit encore pour le faire remplir à nouveau. Puis il suivit son guide le long des galeries du cloître. Quand ils furent dans l'ancienne salle capitulaire, le gardien le laissa seul; au bout d'un instant, une sorte de géant portant une blouse d'infirmier entra.

— C'est pour ma jambe, — crut Pasquier.

Mais l'homme lui frappa sur l'épaule, et, s'approchant de la boiserie qui couvrait le fond de la salle, fit glisser un panneau et démasqua un escalier en vis s'enfonçant dans l'épaisseur de la muraille. Pasquier monta les marches, suivi de l'infirmier. Derrière eux, le panneau se referma. En haut de l'escalier, une vieille porte de chêne bardée de clous tourna sans bruit sur ses gonds et Pasquier vit une petite pièce carrée, voûtée en croisée d'ogives et blanchie à la chaux, austère comme une cellule monastique. A une large table, un homme était assis, lisant. Sans se déranger de sa lecture, il fit un geste, l'infirmier avança une chaise pour Pasquier et resta debout derrière lui, les deux mains sur le dossier.

— Si je bouge, — pensa celui-ci, — il m'étrangle comme un pigeon.

L'inconnu lisait toujours, ses paupières baissées et presque closes cachaient ses yeux. La lumière de la fenêtre sculptait durement son visage osseux et maigre, ses cheveux blancs clairsemés laissaient voir la peau du crâne. Au bout d'un long moment, il leva la tête et planta dans les yeux de Pasquier un regard gris insoutenable.

— Pourquoi, — interrogea-t-il d'une voix sans timbre, — êtes-vous parti de Saint-Gilles?

Troublé pour la première fois de sa vie, Pasquier bégaya une réponse inintelligible. L'autre mit ses deux mains à plat sur la table, et, les yeux fermés, parla :

— Je suis l'Ami des Pauvres, vous êtes resté chez moi plus d'une année. Avant-hier, 19 décembre, vous vous êtes évadé entre minuit et une heure; étiez-vous maltraité ici?

Pasquier agita la tête en signe de dénégation. Le docteur Clifton, reprit, comme parlant pour soi :

— C'est la première tentative d'évasion depuis que cette maison existe.

— J'avais peur, — répondit Pasquier, après un long silence, — peur de mourir.

L'Ami des Pauvres se taisait. Moins ému, Pasquier continua.

— J'ai observé qu'il y avait ici beaucoup de camarades qui partaient, des nouveaux les remplaçaient. J'ai compris que ceux qui s'en allaient mouraient et j'ai calculé que dans la section où j'étais sur cinquante hommes il en disparaissait une douzaine par an. Ce qui représente dix fois la mortalité normale.

Au mot de mortalité, le docteur Clifton eut un pli du visage qui semblait un sourire.

— Vous avez fait des études? — interrogea-t-il.

— Je suis licencié en philosophie.

— Laisse-nous seuls, — dit le docteur à l'infirmier, — et referme la porte.

De nouveau, son regard pénétra comme une sonde dans l'esprit de Pasquier.

— Ainsi vous avez compris, vous êtes parti, et vous voici revenu.

— Je n'ai pas tout compris, mais je suis résigné à tout.

Une faible rougeur anima un instant les pommettes du docteur, il repoussa le livre ouvert devant lui et commença ainsi :

— Jadis, le pauvre semblait incarner le corps souffrant de Jésus-Christ, et sa misère permettait aux fidèles de faire leur salut en pratiquant la vertu de charité, d'où l'éminente dignité des pauvres dans l'Église. Aujourd'hui, la pauvreté, ou plutôt, le paupérisme, apparaît comme un mal social. Le pauvre n'est plus pour chacun de nous une occasion de mériter

le ciel, mais il est devenu pour tous une charge, pour certains un prétexte à satisfaire leur orgueil en fondant des asiles ou des maisons de retraite. J'ai connu en Angleterre des dépôts de mendicité qui étaient de véritables bagnes. L'affreux M. Bumble de Dickens a sans aucun doute existé. C'est lui qui demandait quel besoin ont les pauvres d'une âme et d'un esprit, et il ajoutait : « C'est bien assez pour nous, d'entretenir la vie dans leurs corps. » Entretenir au plus juste avec un minimum de nourriture. Pharisiens, infâmes pharisiens! Je conçois l'hôpital, où un individu entre malade et dont il sort guéri et de nouveau utilisable pour la société, mais la pauvreté, elle, est un mal incurable. Le pauvre, le vrai pauvre, restera pauvre jusqu'à sa mort. Le moyen âge avait bien compris ce caractère absolu de la pauvreté. Votre évasion m'avait fait douter de cette conviction, mais votre retour, ce retour qui paraît libre, tant est profonde la nécessité qui vous l'a imposé, me démontre que je ne m'étais pas trompé. Donc, considérant la pauvreté comme incurable, j'ai eu l'idée de faire pour les pauvres ce qu'on fait pour les malades qui ne guériront jamais : une maison où on les garderait jusqu'à leur mort, et où ils seraient aussi heureux que possible, car j'aime le pauvre et je hais la pauvreté. Malheureusement...

Il s'arrêta un instant et sa pensée obliqua légèrement.

— Vous avez observé qu'on mourait ici plus que dans les proportions normales, c'est vrai, mais je n'ai que quatre cents places; pour faire beaucoup d'heureux en luttant contre la pauvreté; je ne puis pas garder chaque pauvre trop longtemps. Alors, vous savez ce que c'est que l'euthanasie?

— La mort sans souffrance, — fit Pasquier.

— Elle me permet de recevoir à Saint-Gilles cent cinquante pauvres par an; car la proportion que vous avez calculée est trop faible de moitié. Ceux qui viennent ici y restent au minimum un an, et quatre ans au plus; on s'efforce de les faire vivre heureux pendant ce laps de temps, et un matin ils ne se réveillent pas. Votre évasion a été le premier accroc à mon système, mais vous voici revenu, tout est dans l'ordre. Pourquoi êtes-vous revenu?

— Je vais vous répondre, — dit Pasquier. — Tout d'abord la raison de ma fuite, vous la comprenez, c'est la révolte. Quand

j'ai deviné qu'on nous faisait mourir, je n'ai pas voulu y passer comme les autres. En vivant ici, en mangeant à ma faim, je recommençais à penser comme un homme, mais une fois dehors, chassé par les villageois, perdu dans la montagne, j'ai eu faim, j'ai eu froid, j'ai senti que la pauvreté m'avait repris.

— Et alors, plus de révolte?

— Non, la résignation. Je suis revenu, j'ai rencontré l'automobile; j'aurais essayé de refaire la route à pied si j'en avais eu la force. Et maintenant, allez-vous me garder ici?

— Quand vous êtes parti, vous n'aviez plus longtemps à vivre : le tirage au sort qu'on fait pour chacun à son arrivée vous donnait quatorze mois à passer ici, votre séjour prenait donc fin la semaine prochaine, le 27 décembre.

— Six jours seulement! — fit Pasquier en se rejetant en arrière.

— Préférez-vous revenir à Paris? — interrogea le docteur. C'est difficile, maintenant que vous savez tout.

Pasquier fit signe que non. Le Dr Clifton prit alors un registre noir et lui dit :

— Bon, je suis tranquille, si vous restez, vous ne chercherez plus à nous quitter et vous ne parlerez pas. Vous allez ouvrir vous-même ce registre, au hasard, à n'importe quel feuillet; l'homme dont le nom est inscrit sur la page de droite mourra cette nuit, vous prendrez sa place et vous vivrez le temps qui lui restait à vivre.

Pasquier hésita une minute, puis avança une main tremblante vers le gros livre noir et l'ouvrit, la couverture lui échappa, les coins de cuivre firent un bruit sec sur le bois du bureau. Il attendit, n'osant pas lire lui-même.

— C'est bon, vous remplacerez Lecocq Pierre, qui est entré ici le 4 avril dernier et qui doit...

— Ne me le dites pas! — supplia Pasquier, détournant la tête comme si le cadavre de Lecocq eût été devant lui. — Laissez-moi ignorer l'autre date.

— Soit, — répondit le docteur Clifton en refermant le registre.

Il sonna, l'infirmier entra et se mit au garde à vous, attendant ses ordres.

— Le numéro 132, Lecocq Pierre, passera ce soir à la division spéciale, et celui-ci, Pasquier Antoine, le remplacera. Bâtiment Nord, deuxième section,

Pasquier murmura quelques mots qui étaient peut-être un remerciement, mais l'Ami des Pauvres avait repris sa lecture, et, de la main, lui fit signe qu'il pouvait s'en aller.

JEAN MISTLER

DE MACDONALD A MACDONALD

Les derniers jours du Cabinet travailliste (le second dont la Grande-Bretagne ait fait, à ses frais, l'expérience) se sont déroulés suivant un rythme précipité, dans une atmosphère de fièvre politique dont la vie ministérielle anglaise ne donne que peu d'exemples. Le pays s'est — enfin — en quelques heures rendu compte du point exact où l'évolution des dernières années l'avait mené. Il a eu la révélation soudaine du danger. Il a réagi.

La crise politique qui s'est terminée par la formation d'un cabinet conçu, sinon réalisé, sous le signe de la collaboration nationale se situe au deuxième sommet de la courbe de température d'une Angleterre qui ne se remet point encore de la rude secousse que fut la guerre. Le premier sommet se situe en 1926, au moment de la grève générale. Pour la première fois le peuple anglais eut alors le sentiment que l'équilibre traditionnel du pays était menacé. Les Oxoniens, mécaniciens improvisés, conduisirent les locomotives, les conservateurs manièrent les pompes d'assèchement au fond des mines. Une mobilisation générale de toutes les énergies mâta en quelques jours le péril. Le sceptre tomba des mains des leaders extrémistes que les trade-unions, par lassitude, par impatience, avaient acceptés. Les chefs d'autrefois, ceux qu'on avait mis un instant au rancart, retrouvèrent l'entière confiance de leurs troupes. Les Thomas, les MacDonald reprirent en mains le mouvement travailliste. Tout rentra dans l'ordre. Et l'Angleterre connut de nouveau la quiétude.

Cette sécurité toujours égale, ce sentiment que les données les plus inquiétantes des statisticiens ne doivent guère être prises plus au sérieux que les paradoxes de M. Bernard Shaw, cette certitude que l'Angleterre — parce qu'elle est l'Angleterre — finira bien toujours par se tirer d'embarras, ni les cris d'alarme venus de l'extérieur, ni les publications du Board of Trade, ni les menaces des syndicats, rien ne les a sérieusement ébranlés. Le « middle through » de John Bull, c'est un peu le « tout s'arrange » de Capus, mis à la mode d'outre-Manche, c'est la devise d'un peuple qui a peut-être plus de courage que d'insouciance — plus d'insouciance que de courage? — mais qui demeure en tout cas profondément optimiste. Il est pourtant des circonstances où un acte de foi ne suffit pas à assurer le salut.

Sans doute, depuis que le nombre des chômeurs avait atteint le million (il y a de cela plus de dix ans) ne s'était-il pas passé de jours sans qu'un économiste se levât pour dénoncer le mal. Mais les Gouvernements s'étaient succédé avec la régularité des révolutions solaires, les remèdes les plus divers avaient été tentés, baume conservateur ou révulsif socialiste, sans que la plaie se cicatrisât. « Notre million de chômeurs », disaient les Anglais, comme les Français peuvent dire « Notre anticléricalisme » ou « Nos incendies de forêts dans le Var ». On finit par s'accommoder de tout.

Mais, en quelques semaines, une crise mondiale, dont on pouvait prévoir l'avènement, se dessine. Les prix des matières premières et des denrées s'effondrent. Le pouvoir d'achat des pays producteurs de ces matières premières, l'Australie, l'Argentine, la Nouvelle-Zélande, diminue. Un nuage passe sur la prospérité américaine. Les crédits américains se contractent. La Grande-Bretagne, qui vit presque exclusivement de ses échanges avec les autres nations, courbe le dos sous l'orage. L'appauvrissement des marchés étrangers porte un coup direct à ses exportations. Celles-ci diminuent, en valeur, de 21,8 p. 100 en 1930, tandis que ses importations subissent une restriction de 13,8 p. 100. La baisse des prix, le recul des ventes se traduisent par une réduction des bénéfices. Depuis six mois leur moyenne est tombée de 15 p. 100.

Or l'épidémie frappe ici un organisme, certes toujours

robuste, mais lentement, progressivement miné par un virus qu'il porte en lui depuis de longues années déjà. La supertaxe sur le revenu, qui fournissait 68 millions de livres au Trésor en 1925, n'en donne plus que 65, que 60, que 56 au moment où la crise mondiale se déclenche. La production des capitaux se ralentit. Et cela à un moment où la banque aurait singulièrement besoin d'un sang nouveau.

Il suffit de se reporter aux comptes rendus annuels des Assemblées générales des cinq grandes banques pour voir l'inquiétude qui règne dans les milieux de la Cité au début de 1931. Inquiétude singulièrement justifiée par la tenue du marché de Londres au cours des mois qui allaient venir. Londres était jusque-là le centre vers lequel affluaient des quatre coins du monde les crédits internationaux. Cette puissance d'attraction a, pour le moment du moins, disparu. Pendant toute cette période, la Banque d'Angleterre lutte, malgré la réduction générale des taux d'escompte, pour retenir les crédits qui lui échappent. L'or fuit de Londres vers Paris. La Cité veut d'abord voir dans cette évasion le résultat d'une manœuvre de la Banque de France. Le 2 janvier, une conférence d'experts des trésoreries française et britannique se réunit à Paris. Le taux d'escompte français est ramené de 2 1/2 à 2 p. 100. Les mouvements d'or continuent.

C'est le crédit même de la livre qui, dès cette date, est en jeu. La Banque d'Angleterre, dans l'espoir de réduire les exportations d'or, tente, en faisant passer de 995 à 916,66 le titre standard, de donner à la livre une marge de fluctuations plus large. Mais l'instabilité relative de la livre une fois admise, le problème de la confiance est posé. Que la situation de la place de Londres s'aggrave soudain, et cet élément confiance va jouer un rôle de premier plan, précipitant la tendance, poussant à la catastrophe.

Cette aggravation soudaine, la débâcle financière allemande va la provoquer.

***

Quand primitivement les ministres britanniques invitèrent les ministres allemands à passer aux Chequers un week-end

amical, M. Henderson entendait bien que la conversation roulerait avant tout sur les vastes problèmes de politique internationale et, plus particulièrement, sur celui qui entre tous lui tenait le plus à cœur, sur le désarmement. Mais quand, au large des côtes d'Angleterre, le 5 juin, M. Curtius tomba à genoux, les mains jointes, pour demander au ciel de couronner ses efforts, c'étaient des arguments d'ordre financier qu'il demandait à la Providence de lui inspirer. Le communiqué du 7 juin est, à cet égard, savoureux. Pendant que le ministre allemand, dit-il, insistait sur les difficultés de la situation du Reich, les ministres britanniques attiraient son attention sur le caractère mondial de la dépression. En d'autres termes l'homme d'État de Berlin avait fait le voyage de Londres dans l'espoir d'y trouver un appui financier; on lui répondait : « Que pouvons-nous faire pour vous aider? Nous sommes tous logés à la même enseigne. » Et les illusions que l'on caressait outre-Rhin sur l'efficacité de l'amitié britannique s'estompèrent. Dans la seule troisième semaine de juin, la Banque d'Angleterre subissait un retrait de £ 350 000 pour le compte de particuliers allemands. Or, vers la même époque (17 juin) le grand institut de Londres se voyait également forcé, pour des mobiles politiques, de verser à la Banque des Règlements Internationaux, au crédit du gouvernement autrichien, et pour lui permettre le renflouement du Crédit Anstalt, une somme de £ 4 286 000. L'Europe Centrale commençait à coûter cher.

Trois jours après, le président Hoover lançait au monde son message de moratoire des versements internationaux. M. Snowden faisait savoir aux Communes, le 24 juin, que la Grande-Bretagne devait étendre à ses Dominions les avantages qu'elle allait accorder à ses débiteurs continentaux pendant un an. Et il ajoutait que le budget en éprouverait une perte sèche de 11 millions de livres. « Le sacrifice, concluait-il, est plus que justifié par l'aide qu'il apportera à la restauration de la confiance et de la prospérité ». Voire...

En tout cas, un trou nouveau était creusé, qu'il allait falloir combler[1].

1. Le moins-perçu des recettes était calculé à £ 11 187 000. Mais le gouvernement de l'Union de l'Afrique du Sud ayant déclaré qu'il continuerait ses

Mais la déclaration du président Hoover n'avait pas suffi — coup de baguette magique — à rétablir l'équilibre financier en Allemagne. Pendant toute la première quinzaine de juillet des retraits massifs de crédits à court terme sont effectués par les créanciers étrangers. Le 13 juillet le change est de 31 marks pour une livre.

Or les banques anglaises (logiquement, d'ailleurs, puisque le déficit chronique de la balance commerciale britannique doit être compensé par des exportations de capitaux) étaient très fortement engagées en Allemagne. On évalue à environ 100 millions de livres les crédits qu'elles avaient immobilisés. Dans une certaine mesure, elles étaient directement atteintes par la débâcle du Reich. Les crédits étrangers à court terme placés à Londres, gagnés par l'inquiétude, commencèrent eux aussi à être rapatriés. Ils le furent même à un tel rythme que le sterling, à son tour, se mit à osciller. Le 15 juillet il descendait à 122 fr. 50, au lieu de 124 fr. 21. C'est ce moment que M. Henderson, au cours d'un séjour à Paris, choisit pour laisser entendre — ce qui était inexact d'ailleurs — qu'on envisageait à Londres un moratoire. L'effet d'une pareille déclaration fut immédiat. Les retraits reprirent de plus belle.

La Conférence de Londres, qui allait s'ouvrir le 20 juillet, devait contribuer à rendre plus vulnérable encore le marché anglais. En effet ses conclusions ne tendaient à rien de moins qu'à maintenir en Allemagne les capitaux qui y avaient été déposés temporairement. Or la vertu même du crédit à court terme est, par définition, d'être mobile. On créait artificiellement un arrêt de la circulation des capitaux qui, sans doute, sauvait l'Allemagne d'une hémorragie peut-être mortelle, mais allait apporter ailleurs des troubles graves. Tous ceux qui avaient prêté à l'Allemagne avec l'espoir de pouvoir, à une date peu éloignée, récupérer leurs capitaux se virent contraints, à mesure de leurs besoins, de faire rentrer au bercail les sommes qu'ils avaient pu prêter ailleurs. Tout créancier français ou américain, engagé à la fois à Londres et à Berlin, ne pouvant retirer ses fonds de Berlin, fut amené tout naturellement à retirer ses fonds de Londres. Or Londres,

versements, la somme se réduisait à £ 11 018 000. Elle était cependant, en fait, pour des raisons de comptabilité, beaucoup plus élevée.

comme Berlin, est grand consommateur de crédits à court terme. Si bien que l'hémorragie dont on avait guéri l'Allemagne, ce fut la Grande-Bretagne qui en connut désormais les angoisses.

A ce retrait des crédits étrangers s'ajoute l'évasion continue de l'or. Du 13 au 27 juillet les achats d'or anglais par l'étranger, et en particulier par la France, s'élèvent à 30 millions de livres.

Le 1er août, on annonçait que la Banque de France et la Federal Reserve Bank de New-York avaient mis conjointement à la disposition de la Banque d'Angleterre un crédit de 50 millions de livres. Le même jour la circulation fiduciaire était augmentée momentanément en Angleterre de 275 millions de livres. Il s'agissait de lutter contre la fuite de l'or, mais l'accroissement simultané du nombre des billets montrait qu'on n'avait qu'un demi-espoir de réussite, puisque cette mesure était destinée à permettre à la Banque d'Angleterre de faire de nouvelles exportations d'or sans restreindre la circulation intérieure.

La crise anglaise, essentiellement financière jusque-là, allait du jour au lendemain se compliquer d'une crise politique.

***

La preuve était faite, désormais, que la confiance séculaire du monde dans les finances britanniques, fondement de cette sécurité à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure et que toutes les évidences n'avaient pas atteinte jusque-là, était ébranlée. Constatation d'autant plus grave que, non seulement l'Angleterre avait momentanément, à la suite de circonstances exceptionnelles, besoin de l'appui étranger, mais aussi que l'équilibre même de l'Angleterre était compromis si Londres ne redevenait pas le pôle vers lequel convergent les crédits extérieurs. Or, cette confiance indispensable, il fallait la rétablir immédiatement sous peine de voir, une fois les crédits franco-américains épuisés, la livre descendre de son piédestal.

En décembre dernier, les pessimistes — en l'occurrence les

conservateurs — estimaient que l'on allait à un déficit budgétaire de cinquante millions. Mais, depuis, les choses avaient été de mal en pis. Le plan Hoover avait élargi la brèche. La situation difficile des banques anglaises engagées en Allemagne allait réduire encore les recettes du trésor. Enfin l'industrie ralentissait encore sa production et le fameux million de chômeurs, que l'on trouvait augmenté de plus de 1 million et demi en janvier 1931, atteignait au début d'août 2 714 000.

M. Snowden s'était fait fort, quand le cabinet travailliste avait pris le pouvoir, de ne pas augmenter les impôts d'un denier. Restaient les économies, solution sans grandeur, mais sage. Le gouvernement avait donc nommé une commission chargée d'émettre toutes les suggestions qu'elle pourrait imaginer en vue de réduire les dépenses de l'État. Cette commission, la commission May, du nom de son président, élabora son rapport qui fut publié le 30 juillet, la veille du jour où Paris et New-York faisaient un effort commun en faveur de Londres. Les ministres travaillistes, en le parcourant, sentirent passer le vent du malheur.

Que disait donc ce redoutable document? Des choses de bon sens, tout simplement, c'est-à-dire celles que l'on craint le plus, car elles sont sans réplique. L'Angleterre, commençait-il par constater, mène depuis longtemps un train de vie nettement supérieur à ses moyens. L'origine du mal réside dans les dépenses sociales inconsidérées dont les gouvernements qui se sont succédé au pouvoir ont gratifié le pays, pour des raisons souvent électorales. Il faut ramener ces dépenses à un niveau inférieur. Et le temps presse, car le déficit à combler dans le budget de 1932 s'élève, non pas à 50 mais à 120 millions de livres[1], compte non tenu des conséquences budgétaires qui pourraient résulter du Plan Hoover. Quelles sont les économies possibles? Les dépenses de chaque département sont passées au crible, mais si l'on néglige les 30 000 livres que l'on pourrait ne pas débourser pour le « développement de l'élevage de chevaux de cavalerie légère » ou tels autres bouts de chandelle, on se trouve devant quatre groupes importants :

1. Depuis le 30 juillet de nouvelles estimations portent ce déficit à 150 ou 170 millions.

1° 2 199 000 livres à économiser en réduisant la solde des unités combattantes;

2° 7 865 000 en ajournant une partie des projets de construction de routes nouvelles;

3° 13 600 000 en amputant de 20 p. 100 les traitements des membres de l'enseignement public;

et 4° 66 500 000 en réduisant de 20 p. 100 les secours aux chômeurs, en augmentant d'autre part les cotisations hebdomadaires des ouvriers et des patrons, etc.

Le rapport faisait ensuite état d'économies qui pourraient ultérieurement avoir des répercussions heureuses sur le budget. Mais personne ne poussa si loin la lecture. Les experts estimaient donc le déficit à 120 millions et proposaient 96 578 000 livres d'économies. Il y avait une marge sensible à remplir. Mais sur ces 96 millions et demi, ils comptaient pour 66 500 000 livres la compression des dépenses sociales.

Immédiatement, comme on pouvait s'y attendre, un tollé de protestations se fit entendre dans les rangs ouvriers. Les 500 000 exemplaires de la presse coopérative s'indignèrent : « Le mouvement travailliste, disait l'un de ces organes, luttera tout entier jusqu'au dernier moment contre des propositions aussi monstrueuses que celles de la commission des économies, aussi longtemps que les porteurs d'emprunts de guerre et d'autres valeurs continueront à bénéficier de la chute des prix qui a presque doublé la valeur réelle de leurs intérêts, au cours des dix dernières années. Que la Cité de Londres et les politiciens conservateurs se rendent compte que les travailleurs feront tout plutôt que d'accepter que les économies soient réalisées aux dépens des pauvres. »

Telle est l'atmosphère dans laquelle se réunit le 17 août, après que les divers départements auxquels incombaient les économies envisagées en eurent étudié les répercussions, la commission ministérielle des économies.

Elle se composait de MM. MacDonald, Snowden, Henderson, Thomas et Graham. Leur tâche était difficile. Admettre purement et simplement les conclusions du rapport, c'était renier toutes les promesses faites du temps que leur parti était dans l'opposition, tout le programme qui avait assuré leur succès en 1929. C'était d'autre part voir se dresser contre eux l'en-

semble des trade-unions, qui pouvaient aussitôt donner mandat à leurs représentants au Parlement de voter contre le cabinet. Certes le ministère ne serait pas pour cela mis en minorité, puisque libéraux et conservateurs, trop heureux de laisser à une combinaison travailliste le soin dangereux d'appliquer des mesures inévitablement impopulaires, ne feraient rien pour la renverser et lui donneraient volontiers leurs voix en l'occurrence. Mais pareille manœuvre, si parlementairement elle sauvait le cabinet, ruinait définitivement auprès de leurs troupes les membres de ce même cabinet.

Certains d'un déchet parmi leur majorité, obligés par conséquent à se ménager au moins une partie de l'opposition, les ministres s'efforcèrent d'élaborer, en bons Anglais, un compromis. Quel fut-il exactement? Sans doute ne le saura-t-on jamais. Il s'agissait plutôt d'un projet de plan que l'on se réservait de modifier après entretiens et suivant les circonstances. Mais en tout cas, et aussi parce que l'on sentait que là était la vérité, on accepta le principe des économies. On eut en outre l'idée ingénieuse de faire intervenir un léger tarif protectionniste, qui aurait pour conséquence financière de garnir les caisses de l'État et pour conséquence politique de faire les yeux doux aux conservateurs. Depuis plus d'un an il s'est trouvé de véritables économistes travaillistes pour critiquer la thèse libre-échangiste. On pouvait donc sur ce terrain réunir bon nombre de fidèles du Labour Party et d'authentiques Die-hards.

C'est ici que les difficultés commencèrent.

Le cabinet, réuni au grand complet dès le lendemain, étudia le projet de la commission ministérielle. Dès ce moment les groupes hostiles du Labour Party prirent position. Les disciples de l'évangile travailliste libre-échangiste se dressèrent contre les droits protecteurs. Les propositions relatives aux réductions du secours-chômage furent violemment critiquées. Ce n'est qu'après une journée de délibérations que l'entente fut réalisée.

M. MacDonald fait alors venir une délégation du Conseil des Trade-Unions. Il expose son projet, fait valoir la diminution du coût de la vie depuis qu'il est au pouvoir pour démontrer que la réduction des allocations n'est qu'apparente

puisque la valeur de la monnaie a augmenté, que les économies sont nécessaires pour la reprise de l'industrie et la reprise de l'industrie nécessaire pour venir à bout du chômage. Vains arguments. La délégation répond que le projet sera soumis au Congrès des Trade-Unions qui se tiendra à Bristol, le 10 septembre. Réponse évasive, mais qui équivaut à une fin de non-recevoir.

Du côté de l'opposition, mêmes difficultés. Les libéraux ne veulent pas entendre parler de l'ombre d'une tache sur la robe immaculée du libre-échange. Ne parlons plus des droits tarifaires. Quant aux conservateurs, les économies leur paraissent insuffisantes et, s'il est vrai que M. Snowden envisage un emprunt de conversion, pour que l'opération réussisse il faut que les prêteurs éventuels aient des garanties plus sérieuses de la sagesse du gouvernement.

Le cabinet va-t-il risquer de convoquer le Parlement avant la date ordinaire et de l'aborder dans ces conditions? Il ne s'y résout pas. Pendant trois jours il continue à négocier. Il sent que l'opposition, qui ne tient pas au pouvoir, est prête à faire des concessions. Mais à gauche? Les travaillistes demeurent plus hostiles que jamais.

Alors le roi intervient. Il accourt d'Écosse, il convoque M. MacDonald, M. Baldwin et Sir Herbert Samuel, il leur fait entendre la nécessité d'une coopération des partis. Deux heures après, le ministère travailliste démissionne. Le lendemain le nouveau cabinet est constitué.

Nous sommes le 25 août.

***

En chargeant M. MacDonald de se succéder à lui-même, le roi s'est montré scrupuleux gardien de la Constitution. C'est un point sur lequel, en France du moins, de nombreuses erreurs de jugement ont été commises. La tradition constitutionnelle veut que le pouvoir soit exercé par le chef du parti le plus largement représenté au Parlement. En cas de défaite, ou simplement s'il a l'impression que le pays n'est pas avec lui, alors le premier ministre fait appel aux élections générales. C'est en somme le pays lui-même qui désigne le premier ministre. Le mois dernier, au milieu d'une situation qui

exigeait impérieusement une solution rapide, tout appel à la volonté populaire n'eût fait que retarder les choses. Mais alors, il n'y avait aucune raison pour que le pouvoir ne fût plus exercé par celui qui demeurait, en dépit de tout, le leader du groupe parlementaire le plus important. M. MacDonald *devait* présider le nouveau ministère.

Il y a eu là adaptation d'une situation exceptionnelle à une règle absolue. Si les résultats sont, eux aussi, exceptionnels, c'est que le jeu classique de l'alternance des pouvoirs est faussé depuis la naissance d'un troisième parti, le parti travailliste. Ce déséquilibre, souvent dangereux, si justement vu et exposé naguère dans cette revue[1] par M. de Fels, explique en partie les difficultés que la Grande-Bretagne éprouve depuis plus de dix-huit ans à retrouver son assiette. Le fait que le parti qui exerce le pouvoir doit sans cesse, pour se maintenir, ménager un des groupes de l'opposition, interdit cette admirable continuité des réformes que l'Angleterre du XIXe siècle, grâce à son « rotativisme » politique, a pu appliquer.

Le gouvernement est donc, en principe, un gouvernement travailliste, auquel collaborent les chefs de l'opposition, forme britannique de l'union sacrée. C'est, pratiquement, tout le contraire.

M. MacDonald espérait tout d'abord qu'une cinquantaine de représentants aux Communes lui garderaient leurs sympathies. A mesure que les heures s'écoulaient, la réalité paraissait tout autre. Le Labour Party, les Trade-Unions et l'Independent Labour Party publiaient bientôt en effet un manifeste qui avait la forme d'une véritable déclaration de guerre contre le cabinet. L'ensemble des forces travaillistes du pays a donc retrouvé son unité, mais pour lutter contre celui qui, hier encore, était son chef reconnu et suivi. Un seul membre du groupe parlementaire du Labour Party a refusé tout d'abord de s'associer à ses collègues, le propre fils de M. MacDonald. Touchant exemple de piété filiale. Depuis, cet ultime fidèle étant lui-même entré dans la combinaison ministérielle, son exemple fut suivi par quelques collègues, mais combien rares!

On ne peut se dissimuler que cette situation est assez

1. *La crise du parlementarisme*, 15 juin 1929.

inquiétante. Depuis longtemps déjà, le prolétariat britannique, qui avait négligé les conseils modérateurs de ses anciens bergers en 1926, mais qui s'était rangé sous leur houlette depuis le mémorable échec des grévistes, ne conservait plus à l'égard des MacDonald, des Snowden, des Clynes, des Thomas, des Henderson, qu'une fidélité plus respectueuse que confiante. Le communisme ne s'est pas développé sous la forme que sans doute on souhaiterait à Moscou, mais un socialisme plus proche de celui du Continent, plus radical, plus impatient, teinté d'une once d'esprit révolutionnaire a fait des progrès considérables. M. Maxton a eu des disciples. Et non pas seulement parmi les ouvriers, mais dans la jeunesse de la plus britannique des bourgeoisies. Le centre de gravité du mouvement travailliste s'est déplacé vers la gauche. M. Henderson l'a bien compris. Plusieurs raisons le poussaient à laisser aller de son côté celui avec qui, peu de jours auparavant, il partageait les ovations de Berlin. Il y a longtemps que MM. Henderson et MacDonald n'ont plus l'un pour l'autre la moindre sympathie! Ces collaborateurs du dernier ministère jouaient les frères ennemis. Mais, en dehors de cette rivalité de personnes, M. Henderson a senti d'où venait le vent. Il a maintenant, par un très simple tour de passe-passe, pris la place de son ancien Premier à la tête du Labour. Les premières mesures, sous son patriarcat, n'ont point tardé à se faire connaître. M. MacDonald a été invité à suivre l'exemple de M. Snowden, qui venait de rompre avec les formations auxquelles il appartenait. Quant à M. Thomas, le prophète et l'idole des cheminots pendant toute une vie, on a rayé son nom d'un trait de plume des registres du syndicat.

Quel appui apportent, dans ces conditions, au cabinet nouveau ses membres travaillistes? Aucun. Équilibre paradoxal s'il en fut. Pourquoi dès lors les ménager s'ils n'assurent au ministère en fait de voix parlementaires que leur propre assentiment? Le pouvoir est aux mains d'une coalition libérale-conservatrice.

La responsabilité également.

Si des élections s'étaient faites au lendemain de la démission du cabinet travailliste, les conservateurs avaient en mains tous les atouts. Mais quand ils auront imposé à la

Grande-Bretagne le dur régime qu'il faut pour sauver son crédit, quand ils auront assumé le rôle ingrat d'empêcheurs de danser en rond autour d'un coffre mystérieusement empli autrefois, auquel on avait pris l'habitude de puiser sans compter, quand ils auront augmenté les impôts, réduit le célèbre standard of living de l'homme de la rue, comment pourront-ils alors recueillir les applaudissements reconnaissants d'une opinion publique, avertie plus qu'ailleurs sans doute, mais qui, comme partout ailleurs, prête volontiers l'oreille aux promesses des séducteurs? Les députés, chaque fois qu'ils se prononceront pour une restriction nouvelle, sauront qu'ils perdent du coup un certain nombre d'électeurs. Vont-ils résister longtemps à pareille angoisse? Et s'ils résistent, ne vont-ils pas amener, aux élections prochaines, une vague encore accrue de travaillistes, cette fois moins rebelles aux solutions extrêmes?

***

Nous nous proposions de poser le problème, non de préjuger de sa solution. Un fait, pour l'instant, demeure, c'est que la confiance en l'Angleterre, un instant peut-être mise en doute par certains, est revenue dans les milieux financiers. Le ministère était à peine formé qu'à Paris et à New-York, la Grande-Bretagne trouvait des crédits considérables, largement suffisants pour assurer la solidité de sa devise contre toutes les attaques possibles. Et cette collaboration des trois pays, qui furent, dans des jours autrement dramatiques que ceux que nous vivons, étroitement rapprochés, n'est-elle pas significative? N'est-elle pas la preuve qu'elle porte en elle une sorte de fatalité, puisque aux heures graves, pour des raisons différentes, réalisée par des hommes différents, elle se reconstitue d'elle-même, naturellement?

JEAN ALLARY

EMPIRE STATE BUILDING

Le plus haut édifice qu'ait bâti la main de l'homme...
Le plus grand *office building* du monde...
Le miracle qui couronne New-York, la ville miraculeuse...

Quels mots, quelles épithètes pourraient suffire aux Américains pour dire leur orgueil de voir achevé et ouvert au public le gratte-ciel le plus haut de New-York, l'*Empire State Building*?

On l'a baptisé ainsi du nom glorieux d'*État Empire* qu'a pris l'État de New-York pour affirmer sa primauté sur les quarante-sept autres États de la Confédération américaine. Le nouvel édifice doit symboliser la puissance, la hardiesse, la confiance en l'avenir de la plus grande ville du monde. La porte monumentale, haute de quatre étages, est encadrée de sobres colonnes cannelées, au sommet desquelles on voit, stylisés, deux aigles au bec altier et aux ailes à demi éployées.

L'extrême-pointe du bâtiment s'élève à 381 mètres au-dessus du sol. Un schéma orgueilleux, étalé en vitrine au rez-de-chaussée, permet de comparer à l'*Empire State* d'autres buildings de New-York : le Chrysler, tout récent, qui n'a que 318 mètres, le vieux Woolworth, si longtemps roi des gratte-ciels, qui atteint à peine 241 mètres, — et enfin notre Tour Eiffel, notre pauvre tour de 300 mètres. Voici humilié à jamais le seul édifice de Paris qui en imposât à tout Américain moyen, puisque c'était la construction la plus haute du monde. Il y avait jusqu'ici quelque chose qui était « the tallest in the world » et qui n'était pas en Amérique... Tout rentre dans l'ordre.

***

On peut sourire de cette vanité un peu puérile, un peu « primaire ». Mais on peut aussi admirer. Car cet édifice n'est pas seulement le plus élevé et le plus vaste du monde, c'est peut-être le plus beau dans son genre, une merveille en tout cas de puissance et d'équilibre.

On se tromperait en effet si l'on voyait dans cette construction colossale une fantaisie de milliardaire, un caprice de vanité, une gageure. Elle répond à des motifs parfaitement raisonnables. C'est d'abord, et avant tout, une affaire, une *business proposition* qui doit rendre. Sans doute l'entreprise a été lancée à la fin de l'été 1929, juste avant la débâcle de Wall Street, avant les « jeudis noirs » d'Octobre, à un moment où personne, pas même le plus grand financier de New-York, ne doutait de l'avenir. Et la crise, qui depuis n'a cessé de ruiner les uns et les autres et qui a cassé chez tant d'Américains le ressort de l'espérance, causera probablement quelques mécomptes aux capitalistes qui ont fait les fonds de l'affaire. Il n'est pas si aisé aujourd'hui de trouver 25 000 preneurs pour les 85 étages de bureaux à louer, — car ce ne sont que des bureaux, et ne croyez pas qu'on habite au quatre-vingt-cinquième étage. N'importe : puisque la construction était en route, il fallait aller jusqu'au bout, comme s'il n'y avait point de crise, et avec le sourire. Et il est bien possible qu'après tout l'affaire rende : à New-York on aime le neuf et on déménage facilement; on délaissera les vieux gratte-ciels pour avoir l'orgueil de posséder un bureau dans l'*Empire State*, « une adresse connue internationalement », comme disent les placards de publicité parus dans la presse.

C'est donc, répétons-le, une affaire. Un groupe de *businessmen*, présidé par Alfred Smith, le concurrent malheureux de Hoover aux dernières élections présidentielles, achète en 1929 un lot de 7 500 mètres carrés, donnant sur la Cinquième Avenue vers l'est, et au nord et au sud sur les Trente-quatrième et Trente-troisième rues. Le terrain se trouve au cœur du New-York des grands magasins, entre les deux gares Pennsylvania et Grand Central, dans cette section de la ville moyenne qui est envahie de plus en plus par les affaires, la ville basse

demeurant le domaine exclusif de la finance et du commerce de gros, et la ville haute, autour de Central Park, le quartier des grands hôtels. Ce coin est déjà quasi historique, car l'histoire se fait vite en Amérique : dans l'instabilité générale des choses et des gens le passé immédiat paraît avoir un recul qui nous surprend, nous autres gens d'Europe; une photographie de la Cinquième Avenue « à la Trente-quatrième rue », datée de 1895, semble aussi ancienne qu'une gravure de Debucourt représentant notre Palais-Royal sous le Directoire. Quant aux souvenirs de la fin du XVIIIe siècle, ils sont aussi lointains pour l'Amérique que les guerres de religion pour nous.

En 1776, les colons soulevés contre l'Angleterre se sont battus ici contre les habits rouges. En 1799, c'était une ferme, avec huit hectares de bonne terre, propice à des cultures de légumes et de fruits « qu'on pouvait vendre avec profit aux opulentes familles de la Cité ». John Thompson l'avait achetée deux mille cinq cents dollars et la revendit avec bénéfice en déclarant dans son affiche de vente : « Des gens qui font autorité sont convaincus que la rapide croissance de la Cité augmentera bientôt considérablement la valeur de ce lot. » Ces autorités ne s'étaient pas trompées. Dès 1827 la ferme valait plus de 20 000 dollars. L'acquéreur s'appelait William B. Astor. Là fut élevé par la suite, en 1859, le manoir des Astor, l'habitation de John Jacob Astor qui, parti de rien, amassa une fabuleuse fortune. Aux yeux des immigrants arrivés sans le sou, cette *Astor Mansion* symbolisait les possibilités sans limites du nouveau monde, c'était une leçon d'énergie, de travail, de volonté qui les accueillait au seuil de l'Amérique. Aujourd'hui il n'y a plus d'immigrants. Les Américains, installés dans leur richesse, ont voulu fermer la porte aux sans-le-sou, croyant ainsi garantir le niveau de vie obtenu par leurs ouvriers. La restriction quasi prohibitive de l'immigration paraîtra sans doute dans cent ans un des faits capitaux de l'histoire de l'Amérique au XXe siècle. Et puisque dès maintenant elle n'empêche pas les États-Unis de souffrir du chômage, puisqu'on voit dans les rues de New-York les *bread lines*, les longues files de pauvres attendant les distributions de pain, peut-être est-il permis de dire que ce fut une erreur de se

priver de cet afflux constant d'immigrants qui apportaient au pays leurs forces neuves et leur passion de vaincre.

Mais revenons à l'*Astor Mansion*. Elle disparut bientôt pour céder la place à l'hôtel Waldorf-Astoria, style renaissance allemande : hôtel chic de la fin du siècle, quartier général des « Quatre Cents », où les grandes dames du temps paradaient devant les miroirs à cadre d'or et les draperies de velours, et dansaient le boston sous la haute coupole de la salle de bal. Ce Waldorf étonna encore Jules Huret, le journaliste qui découvrit l'Amérique vers 1908. Et puis la mode, plus capricieuse peut-être à New-York qu'à Paris, commença bientôt de mépriser ce vieil hôtel. La guerre vint, avec la folle prospérité qu'elle apportait aux fournisseurs des Alliés. L'après-guerre, sauf la brève crise de 1920-21, parut offrir aux ambitions américaines des horizons sans bornes. Des hôtels plus modernes s'élevèrent au nord, tout autour de Central Park, couronnés de clochers à l'italienne, de coupoles, de toits dorés. Et le 1er octobre 1929 on commençait la démolition du Waldorf-Astoria. Les lourds camions du *house wrecker* pénétrèrent dans le hall — le « lobby » — et dans l'allée des Paons, où naguère s'étaient donné rendez-vous les rois du pétrole et les reines de beauté. Ce fastueux décor s'en alla en débris, en poussière, en fumée. Tous ces matériaux inutiles, sauf un peu de cuivre et d'acier, furent emportés par des chalands et jetés en mer au large de New-York.

Le *house wrecker*, l'entrepreneur de démolitions, dut néanmoins y gagner quelque argent. C'est un bon métier, bien achalandé, et qui doit permettre de rapides fortunes, dans ce pays où le neuf vieillit si vite et où l'on jette par terre des maisons qui n'ont pas vingt ans d'existence. Actuellement, et en dépit de la crise, l'*East Side*, ce quartier de l'est où ne vivaient que de petites et même de pauvres gens, est brusquement en passe de devenir le quartier fashionable. Sans cesse on abat les taudis ou les humbles maisons de briques hérissées d'échelles métalliques, — escaliers de secours contre l'incendie — pour construire de hautes maisons d'appartements ultra-modernes. Les démolisseurs s'en donnent à cœur joie, et les spéculateurs de terrains font encore quelques bonnes affaires. Ainsi le New-York chic gagne vers l'est, au rebours de la loi

de développement des grandes villes, loi vérifiée à Berlin, à Paris et à Londres, qui confine les pauvres à l'est et ouvre l'ouest aux riches. Il est vrai qu'ici nous sommes dans une île et que l'eau arrête naturellement l'évolution urbaine.

Le 12 mars 1930 la démolition du Waldorf était achevée, et cinq jours plus tard on commençait de jeter les fondations du futur *Empire State*. Quel était le plan de l'architecte, William F. Lamb? Nous avons vu qu'il s'agissait d'une affaire, et non pas d'un essai artistique. Après estimation des frais de construction et en tenant compte du prix d'achat du terrain — 16 millions de dollars, soit 400 millions de francs, — on conclut qu'il fallait, pour que le placement fût susceptible de rendre, disposer d'un peu plus d'un million de mètres cubes. « Ainsi la seule arithmétique fit arrêter quelle serait la masse du nouveau building. » Telle est du moins la version officielle. Mais cette arithmétique, qui permettait de dépasser brusquement l'orgueilleux Chrysler, de lui ravir sa royauté éphémère parmi les gratte-ciel de New-York, cette arithmétique était vraiment bien arrangeante. Toujours est-il que, dès les premiers avis de la presse, on put annoncer que cette nouvelle tour comporterait au moins quatre-vingts étages. Il ne fallait pas moins pour que les capitalistes qui avaient lancé l'affaire ne perdissent pas sur leur placement. Quand le terrain coûte plus de 50 000 francs le mètre carré, il faut bien accumuler étages sur étages pour rentrer dans ses frais et espérer quelque profit.

Ici on se heurtait à des restrictions imposées par la loi. Les architectes des gratte-ciel d'avant-guerre avaient pu entasser les étages les uns sur les autres, le trentième surplombant la rue du haut d'une vertigineuse verticale. Mais on s'aperçut qu'à ce train les rues de la ville manqueraient bientôt d'air et de lumière. Déjà Broadway, dans le bas de New-York, n'était plus qu'un cañon, une gorge ombreuse et froide, privée à jamais du soleil (sauf à midi en plein été) par les cubes énormes qui la bordent. Et cette Broadway, cette « grand'rue », avait l'air singulièrement étroite au pied de ces hautes casernes. On s'en émut : on établit des lois pour imposer aux constructeurs de bâtir en retrait, à partir d'une certaine hauteur, afin de laisser au soleil sa chance, comme disent les

Américains. A la Cinquième Avenue, on prescrivit que la muraille partant du trottoir ne pourrait dépasser 38 mètres : à ce niveau, il fallait un retrait. Le futur building, donnant sur la Cinquième Avenue, devait respecter cette loi.

L'architecte s'y plia. Il fit même largement les choses : pour assurer à ses propres locataires l'air et la lumière, il décida de limiter à cinq étages le mur de base donnant sur l'avenue. Dès le sixième étage, il ménagea une terrasse, large de vingt mètres : c'est ainsi à vingt mètres en retrait qu'il fit partir le gros œuvre. Vers le dix-neuvième étage, nouveau retrait, moindre. Un autre encore, plus réduit, au vingt-huitième, et la tour jaillit toute droite jusqu'au quatre-vingt-cinquième, avec un tout petit et dernier retrait vers le soixante-quinzième. Le building semble ainsi reposer sur une série de socles en échelons, assises solides qui sont un repos pour l'œil et pour l'esprit. Le colossal édifice n'est point une tour vertigineuse, mais une construction équilibrée, proportionnée, dont la puissance exalte sans écraser. Une fois de plus un règlement de police imposé aux architectes, sans doute à leur corps défendant, les a naturellement conduits à la beauté.

Car cette masse est vraiment belle, belle comme toute chose heureusement adaptée à sa fin. L'architecte a d'ailleurs été habile. Vues du dehors, les fenêtres ne sont pas en retrait, mais au niveau même de la muraille : on a ainsi évité les coins d'ombre, qui arrêtent l'œil et tuent la ligne. Point de contrevents non plus : c'est au reste une chose qu'on ignore ici. De même les horizontales des fenêtres risquaient de couper fâcheusement l'ascension de la tour. On les a pratiquement supprimées en plaquant au-dessus et au-dessous de chaque fenêtre un revêtement métallique qui paraît faire corps avec les minces fuseaux d'acier bleu encadrant ces mêmes fenêtres. L'œil ainsi ne voit plus qu'une série de lignes verticales : arêtes des angles, bandes blanches cannelées des murs, rubans sombres des fenêtres, coupés eux-mêmes par le milieu d'un mince fuseau blanc, enfin sur les deux faces les plus larges de ce corps de bâtiment rectangulaire, deux fines arêtes, le centre de la tour étant en retrait par rapport aux deux ailes. L'ensemble s'élève ainsi dans un faisceau de droites très pures, et l'énorme bâtisse n'a point de lourdeur. On évoque ces piliers de

cathédrales gothiques, creusés en cannelures, colonnades légères qui vont se perdre dans les galeries hautes du triforium, comme l'*Empire State* se perd dans les nuées ou dans la brume.

A vrai dire le ciel de New-York n'est pas toujours encombré de nuages. Si haut que soit le nouveau gratte-ciel, souvent on en peut voir la cime. Qu'allait-on mettre là-haut pour couronner l'édifice? Ce problème, qui se pose pour tous ces bâtiments, semble avoir souvent embarrassé les architectes new-yorkais. Là-bas on ignore le toit incliné à la française, les maisons cubiques s'achèvent d'ordinaire en terrasses. Cependant beaucoup de buildings comportent tout en haut des réservoirs d'eau qu'il a bien fallu masquer comme on a pu : d'où les clochers à la florentine, les coupoles, les couronnes gothiques, les minarets, tout ce bric-à-brac souvent fâcheux qui déshonore tant de gratte-ciel. Pour l'*Empire State* on a eu une idée neuve. Le Zeppelin est venu survoler New-York. Certains escomptent l'établissement prochain d'un service régulier de dirigeables transatlantiques. Pourquoi ne pas utiliser comme port aérien le sommet du plus haut édifice de la ville? Aussi a-t-on érigé au-dessus du quatre-vingt-sixième étage une sorte d'énorme phare qui atteint la hauteur d'un cent-deuxième étage. A l'extrême-pointe de la cabine qui surmonte cette colonne viendront s'amarrer, par leur pointe également, les gros vaisseaux de l'air qui auront franchi l'Océan, et les passagers gagneront le phare par une passerelle : cette frêle échelle jetée à 400 mètres au-dessus du vide donnera sans doute le vertige à plus d'un voyageur. Est-ce là un bluff énorme ou une idée féconde? Déjà les marchands de cartes postales vous vendent des photographies truquées, où un Zeppelin vient complaisamment frotter son nez à l'extrême-cime de l'*Empire State*... Attendons avec un peu de scepticisme le jour où le dirigeable tentera de s'amarrer « pour de bon » au mât qui lui a été ménagé. Après tout, qui sait? Là-bas, tout est possible, même l'invraisemblable.

***

Pour édifier cette énorme bâtisse, il a fallu bien moins de temps qu'on ne pourrait croire. Les premières fondations

furent jetées le 17 mars 1930 : moins de quatorze mois plus tard, le 1er mai 1931, — on ne chôme pas le 1er mai aux États-Unis — l'*Empire State* était inauguré, avec près de trente jours d'avance sur la date fixée aux constructeurs. Il ne s'agissait pas tant de battre un record que de réduire au minimum le temps mort imposé aux capitaux engagés dans l'affaire, de hâter le moment où les revenus, c'est-à-dire les loyers, commenceraient d'affluer. La charpente métallique monta à raison de quatre étages et demi par semaine. Les maçons suivaient de près les poseurs de rivets. La volonté d'aller vite fit mettre sur pied une organisation rigoureuse, un emploi du temps strict, où chacun se vit assigner sa tâche heure par heure, où chaque chose reçut un itinéraire précis. Il fallait éviter à tout prix deux fautes : qu'un corps de métier quelconque eût à attendre ses matériaux, ce qui eût été du temps perdu; que ces matériaux arrivassent trop tôt sur le chantier, — car on imagine quels beaux embouteillages auraient provoqués les camions apportant les 300 000 tonnes nécessaires, dans ces rues si passantes du cœur de New-York. Aussi tout était-il réglé à la minute. La poutrelle qui sortait le lundi des laminoirs de Pittsburg arrivait sur camion le vendredi à l'heure précise où elle devait être hissée par l'ascenseur, mise en place et rivée : de même pour les briques, les chambranles des 6 000 fenêtres, les pierres, les revêtements métalliques. Chaque ouvrier n'avait qu'à étendre la main pour trouver ses matériaux. Et le travail des 2 500 ou 3 000 hommes qui chaque matin arrivaient au chantier était organisé comme dans un atelier de chez Ford, avec ce génie pratique qui est né en Amérique du souci d'économiser au maximum une main-d'œuvre trop coûteuse.

Cette perfection de plan, cette rigoureuse méthode ne supposent pas seulement une discipline stricte, l'obéissance militaire, passive, aux ordres des constructeurs et des contremaîtres. Il faut encore une volonté agissante de la part de tous les exécutants, du premier au dernier, il faut ce qui est peut-être la qualité éminente de l'Américain : la joie au travail. A traverser les États-Unis en touriste, on risque d'ignorer le meilleur côté de ce peuple et sans doute la principale raison de son succès. L'Américain se livre à sa tâche

avec ardeur, avec passion : le *business* est pour lui comme un match de *baseball*, — son sport national, — un beau match de baseball qu'il s'agit de gagner. Ce n'est point vaine littérature, ni fades compliments internationaux que de parler de l'idéalisme américain. On fait des dollars, certes, mais ces dollars, que dirai-je? Ils ne sont pas la fin unique, la fin en soi de l'effort. On veut avant tout réussir pour réussir, et la besogne quotidienne est à bien des égards un sport.

Nous rencontrons trop souvent en Europe des gens las de leur vie, dégoûtés de leur métier, qui vont à leur bureau ou à l'usine comme un chien qu'on fouette, attendent impatiemment la sirène ou la cloche de la sortie, et ne pensent qu'au week-end, au prochain *pont* ou à leurs grandes vacances. Ce n'est certainement pas dans ces sentiments qu'ont travaillé les constructeurs de l'*Empire State*, de l'ingénieur au dernier gâcheur de plâtre. L'Américain aime son *job* plus que tout, et c'est sans doute sa grande force, qui lui permettra de traverser toutes les crises. Certains diront peut-être qu'il l'aime trop, que cette passion exclusive lui ferme les yeux à bien des choses qui, pour nous, font tout le prix de la vie. Le jeune Yankee qui sort de l'Université à vingt-trois ans paraît capable de se cultiver encore, d'avoir une activité désintéressée, de contempler des tableaux, d'entendre de la musique, de lire. Mais le business le prend alors et l'assomme, comme un policeman frappant un manifestant de sa matraque. C'en est fait de lui : il ne pense plus qu'à ses affaires, il ne vit plus que pour elles, son œil et son cerveau se ferment à tout ce qui n'est pas elles.

Nous autres, qui sommes nés chez des peuples vieillis, nous affichons volontiers un sourire sceptique quand nous parlons de notre activité quotidienne : nous affectons de ne pas y croire, de ne point prendre très au sérieux notre gagne-pain. Mais en même temps, et peut-être de ce fait même, nous restons capables de nous intéresser à autre chose. Si nos magistrats ou nos médecins ne lisent plus guère Horace, il en est encore pour admirer un Monet ou goûter du Chopin. C'est, individuellement, une qualité; c'est, collectivement, peut-être une faiblesse. La richesse matérielle ira sans doute de plus en plus aux peuples assez jeunes pour « croire que

c'est arrivé », pour se vouer à leur tâche avec joie et conviction, pour y oublier le reste du monde.

Tout cela ne serait pas très encourageant pour l'avenir de la civilisation s'il n'y avait pas aux États-Unis des exceptions à cette règle, — j'entends une jeune Amérique qui sait le prix de la culture, garde après ses études le goût des belles choses, qui surtout peut se regarder vivre, et sourire. Cette élite, le seul espoir, mais le grand espoir de l'esprit, est capable de comprendre et d'apprécier la beauté de l'*Empire State* pour ce qu'elle est, et non pas simplement de s'extasier à la manière d'un primaire sur « le plus grand bâtiment du monde ».

« Mais, dira-t-on, comment une construction aussi énorme que l'*Empire State* pourrait-elle être belle? Comment pareil défi aux proportions, à la mesure peut-il satisfaire l'œil et l'esprit? Ne faut-il pas avoir un goût bien perverti pour apprécier à ce point une bâtisse colossale, qui peut en imposer mais ne saurait plaire? C'est folie ou snobisme que d'admirer cette gigantesque caserne. »

Non, ce n'est ni folie ni snobisme. Il faut se rappeler un principe qui n'est pas neuf, que d'autres ont formulé, mais qu'il faut bien redire après eux : l'Amérique n'est pas à l'échelle de l'Europe. Ici tout est plus grand, plus gros, plus démesuré. Vous arrivez à New-York au point du jour. Dans la brume paraissent, silhouettes encore indistinctes, le groupe de buildings de la ville basse : clochers, minarets, tours d'une ville de rêve, d'une de ces cités des *Mille et une Nuits* que les génies transportent sur leurs ailes à la vitesse de l'éclair. On devrait être écrasé par ces masses à mesure qu'elles se précisent et qu'on voit les hautes terrasses crachant des nuages de vapeur blanche. Mais on s'aperçoit tout à coup qu'elles sont à l'échelle du paysage.

Cet Hudson qui s'ouvre à gauche de la ville basse a près d'un kilomètre et demi de large, c'est bien plutôt un bras de mer qu'une rivière : les plus gros paquebots du monde y passent, et ils ont l'air de jouets d'enfant. La statue de la Liberté, qu'on laisse à gauche avant d'entrer dans l'Hudson, est perdue sur son îlot au milieu de la baie, et cette silhouette gigantesque — on donne des banquets dans la tête de « la

plus grande statue des temps modernes » — paraît aussi menue que la réplique qui dresse son flambeau à Paris, au pont de Grenelle. Les ponts suspendus qui enjambent la rivière de l'Est et mènent à Brooklyn sont majestueux pour qui est au pied, mais de loin ils ressemblent dans cette immense baie à ces ponts légers jetés au-dessus de nos calmes rivières de Touraine. L'île de Manhattan, cœur de New-York, est relativement étroite puisqu'elle ne dépasse guère trois kilomètres de largeur, mais sa longueur est démesurée : plus de vingt et un kilomètres, et au nord de Manhattan, au delà de la Rivière Harlem, la ville continue pendant des kilomètres encore dans le quartier de Bronx. Et tout est à l'avenant : du métro aux clovisses et aux huîtres, des wagons-lits Pullmann aux tempêtes de neige, des taxi-autos aux épidémies, des buildings aux vagues de chaleur, tout est plus grand ici qu'en Europe. Un Français qui y a vécu des mois et qui débarque à la gare Saint-Lazare se trouve tout surpris de ces rues étroites, de ces maisons basses, de cette Seine minuscule, de ces petits wagons de chemin de fer et du métro, de ces taxis pour poupées. Ce Paris, qui semble infernal au provincial de France, lui paraît, à lui, quasiment une ville de villégiature et de repos, ou tout au plus une capitale en réduction pour gens qui jouent à la vie des grandes villes. Là-bas rien n'est limité comme chez nous : si l'Américain travaille ou boit sans mesure, la faute en est peut-être au milieu même où il vit.

Aussi les gratte-ciel n'ont-ils rien d'énorme, ni de choquant dans cette cité écrasante qu'est New-York. Ces monuments orgueilleux sont à leur place ici. Symbole et justification de la vanité américaine, ils sont en accord avec le site démesuré, avec le paysage qui ignore nos proportions. On imagine sans peine l'enthousiasme des premiers immigrants devant ces bras de mer, ces horizons illimités, devant ce pays immense qui s'ouvrait devant eux et se révéla bientôt presque aussi large que l'Océan, qu'on avait mis tant de jours à traverser. Ici tout parut possible. L'*Empire State* est donc à l'échelle de ce décor grandiose. Sans doute vous voyez côte à côte le gratte-ciel de quarante étages et la masure de trois étages qui attend le démolisseur. Mais on se fait assez vite à ces contrastes et on néglige ces désaccords de détail pour admirer

la puissance et l'harmonie de l'ensemble, la majesté des constructions babyloniennes qui dominent la baie ou qui entourent Central Park.

Est-ce à dire qu'on ira encore plus haut, que les architectes rêvent de dépasser les 381 mètres du nouveau gratte-ciel? Techniquement, assure-t-on, rien ne s'y opposerait. Le vieux roc de New-York peut porter tout le poids qu'on voudra, plus, s'il le faut, que les 300 000 tonnes de l'*Empire State*, et l'Américain a presque un culte idolâtre et païen pour « Mother Earth », cette bonne mère qu'est la terre et qui donne son *cœur* de granit pour supporter les buildings. Quant aux poutrelles de la construction, elles peuvent monter aussi haut qu'il plaira à l'architecte. Mais il semble bien néanmoins qu'on ait atteint la limite. Que si en effet vous multipliez les étages en hauteur, il faut bien multiplier en même temps les voies d'accès à ces étages : portes, couloirs, et surtout ascenseurs : il y a soixante-trois ascenseurs dans l'*Empire State Building*. Or ces rues verticales intérieures finiraient par absorber tout l'espace disponible de la maison, et l'affaire ne rendrait plus. Aussi annonce-t-on qu'on ne fera jamais plus haut.

C'est donc la fin de cette course fantastique, de cette émulation des architectes pour bâtir « the tallest in the world ». Le *Woolworth Building*, cette simili-cathédrale, demeura pendant dix-sept ans, de 1913 à 1930, la plus haute maison du monde. Mais il fut dépassé l'an dernier à la fois par le *Chrysler Building* et la *Bank of Manhattan* (77 étages). Les architectes de ce dernier gratte-ciel croyaient bien tenir le record, quand un beau matin on découvrit que M. Chrysler avait juché sur son building une immense pointe de minaret qui lui donnait partie gagnée. Finalement l'*Empire State* est venu mettre tout le monde d'accord. On peut prévoir que ce roi orgueilleux gardera longtemps sa couronne.

***

Naturellement on a organisé la visite de la nouvelle merveille du monde. Au rez-de-chaussée, une fille fraîche derrière un grillage vous donne un ticket d'entrée moyennant un

dollar. Un dollar, vingt-cinq francs, prix standard, ici, de bien des choses. Il n'en coûte pas plus que pour aller s'esbaudir au dernier film de Chevalier dans une salle de Broadway. Toute une série de grooms en livrée bleue chamarrée — style de cinéma permanent — vous rabattent vers le premier ascenseur à partir. Vous entrez dans une cage de bois précieux aux proportions charmantes, dont le plafond à décoration géométrique et lumineuse rappelle vaguement le plafond du théâtre Pigalle. Voici une dame. Ôtez votre chapeau devant la femme, reine de l'Amérique. Un des élégants chasseurs se détache, entre, ferme la porte, presse un bouton : et la boîte, close hermétiquement, escalade soixante-dix étages en moins d'une minute. Si vos oreilles ne bourdonnent pas, vous avez à peine le sentiment de cette fuite en hauteur, tant le mouvement est souple, silencieux, huilé. Arrêt vers le soixante-dixième; on change de train, je veux dire d'ascenseur, pour atteindre le quatre-vingt sixième. Cette nouvelle boîte est d'un style moins heureux que la première, mais en compensation vous voyez au-dessus de la porte s'illuminer un à un de petits numéros 71, 72, 73, etc., à mesure qu'on passe les étages. On arrive enfin à la plate-forme d'observation. Brouhaha, vente de cartes postales en couleurs, de « souvenirs » d'un goût aussi fâcheux que partout ailleurs : le bric-à-brac habituel de cendriers, de coffrets, de porte-mines à l'image du Building. Deux salles aux baies vitrées offrent au flâneur des fauteuils confortables; sur les murs on a gravé une carte stylisée des environs de New-York. Il y a même un bar qui, hélas, n'est point un *speak-easy* et où l'on ne sert que les boissons strictement légales : citronnade, ice cream et autres douceâtreries. Il ferait bon pourtant boire là-haut de bonne bière... Enfin tout autour court un balcon à l'air libre, avec un parapet de pierre assez haut, assez épais et assez lisse pour décourager toute tentative de suicide. Comme vous voyez, on a pensé à tout. Et de là-haut la foule regarde. On peut même, moyennant quelque menue monnaie, mettre l'œil à deux télescopes. Il y a une autre cabine d'observation tout en haut du phare, où l'on monte par un troisième ascenseur, mais on ne voit guère plus qu'au 86e.

La vue vaut le voyage, et elle vaut un dollar. Il faut avoir contemplé New-York de là-haut pour en sentir toute la grandeur. Vers le nord, la ville s'étend à l'infini; les avenues courent toutes droites et vont se perdre dans l'horizon vague de maisons et de brume. Car on ne discerne pas la Harlem River qui limite l'île de Manhattan. Une seule tache à gauche, — interruption dans cet océan de terrasses, — d'un vert passé et flétri; c'est le Central Park. Il a beau avoir près de cinq kilomètres de longueur, il paraît d'ici un mouchoir de poche. Les gratte-ciel voisins, même les plus hauts, sont assez humbles, un jeu de « construction » d'enfant. Vers l'est et vers l'ouest, on discerne le quadrillage des rues transversales, coupant les avenues et dessinant des blocs réguliers jusqu'à la rivière étincelante d'argent, East River ou North River, au delà desquelles les maisons recommencent, logis de Brooklyn ou usines de Jersey City. Ce paysage de pierres grises et de toits bruns a quelque chose d'inhumain, de désolé. On cherche ce qui y manque. Parbleu! Ce sont les arbres. Sauf quelques squares, à certains carrefours, si menus qu'ils disparaissent, il n'y a pas un arbre dans toutes ces rues et avenues de Manhattan. On se rappelle alors Washington qui, vue du haut de son obélisque de béton, est à la lettre noyée dans la verdure; on se rappelle notre Paris plein de frondaisons et d'oiseaux. Ici, rien que la pierre et la brique. Aucun écran contre les vagues de chaleur de 40° ou 50° qui parfois déferlent sur la ville. Comme on comprend que chacune d'elles tue les New-Yorkais par centaines! Comme on comprend surtout ceux qui, à six heures du soir, griffonnent sur un papier : « Je ne peux pas supporter ça plus longtemps » et se jettent dans le vide du haut d'un quinzième étage! Il n'y a pas de ville plus éprouvante pour les nerfs que New-York. Ici on meurt un peu du cancer, un peu des accidents d'automobiles, mais beaucoup plus de la crise cardiaque ou de la dépression nerveuse. La machine humaine n'a rien pour se détendre dans cette prison, pas même une rivière qui passe au cœur de la ville, y apporte un souffle de fraîcheur. « Comment, dira-t-on, pas de rivière? Mais New-York est un port, une île, donnant sur une large baie, allongée entre deux larges fleuves... » Sans doute, mais sauf à la pointe sud de l'île, à la Battery,

cette eau est pratiquement hors d'atteinte, hors d'accès. Partout des hangars, des voies ferrées, des docks couverts. Le commerce et les compagnies de navigation ont bâti comme une muraille ininterrompue entre l'eau et la ville. Point de quais ou de berges pour flâner, point de ponts pour rêver... Encore une fois, point de détente. Le seul remède est de fuir quand on peut. Celui qui a un dollar prend le métro et va aux plages grouillantes de Coney Island, celui qui a mille dollars prend le bateau pour l'Europe.

C'est justement à l'Europe qu'on pense forcément quand on passe au côté sud de la plate-forme d'observation. Les avenues longitudinales s'en vont se rejoindre dans la pointe de la ville basse. Celle-ci groupe les premiers gratte-ciel, ceux qui se dressaient déjà sur la ligne d'horizon, alors qu'il n'y avait encore aucun building dans la ville moyenne ni dans la ville haute. De si loin, on ne distingue pas leur base, qui se perd dans le fouillis des constructions. Et on croit voir une colline surchargée de clochers et d'églises, — à la nuit tombante on évoquerait pour un peu quelque petite ville d'Ombrie. Certains buildings paraissent transparents, car, aux ailes, on voit le jour à travers les fenêtres des angles qui se correspondent. Au delà, c'est la baie, la statue de la Liberté, petite ombre chinoise, et plus loin encore la passe (les « Narrows »), la quarantaine, falaise verdoyante, où les bateaux s'arrêtent à l'arrivée pour recevoir la visite du médecin et embarquer les douaniers et le service d'immigration, en baudrier et en bottes, — dragons à la porte de ce paradis. Enfin la mer : là-bas, tout là-bas, en virant à gauche, on s'en va vers les vieux pays où il fait malgré tout si bon vivre.

A cette hauteur, et avec le vent qui souffle sans trêve, les mille bruits de la vie d'en bas ne sauraient nous atteindre. C'est une vue d'avion sans le fracas infernal du moteur. On distingue à peine le mouvement alterné de la circulation, dont le flot s'écoule tantôt nord-sud, tantôt est-ouest, au commandement successif des lampes rouges ou vertes des carrefours. Les toits des autos ou des tramways sont des cloportes, les piétons disparaissent. Et il faut faire un effort pour imaginer les millions d'êtres qui, à vos pieds et tout autour, travaillent, souffrent, jouissent, rêvent ou désespèrent.

Une fois la nuit tombée, le spectacle est féerique. Les buildings voisins sont noirs : on ne les verra illuminés qu'au prochain hiver, lorsque la nuit tombe avant la fermeture des bureaux. Les files de lampes électriques dessinent le quadrillage des avenues et des rues. Des nacelles lumineuses glissent là-bas sur les rivières. Au delà, de larges avenues, comme illuminées pour une fête : l'une s'en va vers les lointains de Brooklyn, l'autre court parallèlement à Manhattan dans Jersey City, le long de l'Hudson. Une tache vacillante vers le nord-ouest, où il y a du rouge et du blanc : c'est Broadway, le quartier des théâtres, un Montmartre qui se trouverait en pleins boulevards, centre de la vie nocturne, des dancings, des cinémas. Cette lueur rouge et blanche est le reflet des centaines d'enseignes lumineuses qui courent et dansent dans Broadway, si nombreuses qu'elles se tuent l'une l'autre et que l'œil du passant finit par ne plus rien lire. Une fois de plus, faute de mesure, la publicité passe à côté de son but.

Le Français éprouve un étonnement puéril à voir là-haut l'étoile polaire lui marquer encore le nord, après qu'il a franchi en bateau 5 000 kilomètres. Les constellations brillent de leur éclat vert et froid, et rappellent opportunément que ce foyer humain d'efforts et de passions, ce creuset d'ambitions et de cupidité cette somme de travaux et de réussites, que tout cela n'est que vanité. Poussière, poussière! C'est une détente que de jouer un moment à l'Ecclésiaste au-dessus de cette cité monstre, et d'imaginer les belles trouvailles que les archéologues de l'an 4 000, ou de l'an 40 000 si vous préférez, feront dans l'île de Manhattan.

RENÉ ARNAUD

LES PROCHAINS ENTRETIENS DE BERLIN

Ainsi, dès que l'Assemblée de la S. D. N. aura terminé ses travaux, on annonce que MM. Laval et Briand partiront pour Berlin rendre leur visite à MM. Brüning et Curtius. Que va-t-il résulter de cette seconde prise de contact directe entre le gouvernement français et le gouvernement allemand? L'échec du plébiscite prussien a certainement consolidé le Chancelier Brüning et quelque peu éclairci l'atmosphère. D'autre part, le rapport des experts de Bâle vient de souligner avec force que tout effort d'assainissement financier restait subordonné à une volonté d'apaisement politique et ces recommandations prennent leur pleine valeur, à la veille d'un hiver qui s'annonce comme singulièrement difficile. Les conjonctures se trouvent-elles donc réunies pour que la France et l'Allemagne s'expliquent franchement en tête à tête, et, dans cette conversation positive, jettent les bases d'une collaboration confiante? Tous les Français sont d'accord pour le souhaiter; la seule nuance qui les distingue étant que les uns estiment possible l'amélioration des rapports franco-allemands et que les autres restent sceptiques à son endroit. Je crois pouvoir ajouter que la même situation existe en Allemagne, avec cette différence que la partie incrédule de l'opinion est incommensurablement plus nombreuse, plus bruyante, plus violente, plus organisée que chez nous; peut-être aussi plus mobile. Dans ces conditions, peut-on espérer qu'il sortira quelque chose de neuf des entretiens de Berlin? Mais ces entretiens, sur quel terrain se dérouleront-ils? Quels

sujets toucheront-ils? Vers quelles conclusions peut-on imaginer qu'ils s'orienteront? C'est ce que je rechercherai dans ces pages. Fidèle à la méthode que j'ai constamment suivie en matière de politique franco-allemande, je m'efforcerai de présenter les choses objectivement, c'est-à-dire de ne pas considérer un seul aspect du problème — l'aspect français si l'on est Français, l'aspect allemand si l'on est Allemand, erreur habituelle aux deux pays et qui vicie tout — mais d'embrasser ce problème dans sa pleine réalité, qui est nécessairement une réalité franco-allemande. J'examinerai donc en premier lieu ce que l'Allemagne attend de nous. En second lieu, ce que nous attendons de l'Allemagne. Nous mesurerons ensuite l'écart de ces deux positions et nous verrons s'il est possible de trouver des bases d'entente.

I

CE QUE L'ALLEMAGNE DEMANDE A LA FRANCE

Si, en allant d'un bout à l'autre de l'opinion, l'on dégage une moyenne des griefs et des revendications que font entendre nos voisins, on peut résumer ainsi la position de l'Allemagne vis-à-vis de la France :

L'Allemagne est hantée par l'idée que nous voulons la mettre en tutelle. Elle redoute que nous cherchions à utiliser les difficultés financières qu'elle traverse et la puissance de nos ressources pour lui imposer une politique qui confisquerait sa liberté. Certes, elle voudrait que nous l'aidassions et elle recherche même notre concours. Mais elle se cabre à l'idée que nous pourrions la « turquifier ». Treize ans après la guerre, elle nous reproche de nous en tenir étroitement à la notion de « vainqueurs » et de « vaincus » et de ne considérer que l'aspect juridique, pénal, correctionnel des traités sans reconnaître suffisamment les principes égalitaires et évolutionnistes qu'ils ont eu l'ambition de consacrer. Les Allemands nous demandent de ne pas répondre systématiquement « Non » à tout ce qu'ils suggèrent. Ils nous demandent de ne pas mettre systématiquement notre « veto » à tout ce qu'ils entreprennent. Ils déclarent — et la jeunesse communie tout entière dans ce sentiment — qu'il n'y a pas égalité entre

leur souveraineté et la nôtre et qu'à la longue une telle disparité est intolérable pour un grand peuple. Ils ne veulent pas que l'Allemagne reste « seule désarmée » dans un monde « armé jusqu'aux dents ». Avant la guerre, l'Allemagne avait déjà la hantise de l' « encerclement » et 99 Allemands sur 100 croient encore, dur comme fer, que si leur pays a dû « glisser » dans la guerre, c'est que, pressé de toutes parts par de puissants adversaires, le souci de sa « sécurité » l'obligeait à rompre le cercle qui l'étreignait. La même idée fixe habite aujourd'hui les cervelles allemandes. « Nous sommes réduits à l'impuissance, pensent les Allemands. La France, qui possède la plus forte armée, la plus riche encaisse d'Europe, a tissé autour de nous un système d'alliances militaires qui nous enserre. Elle règne à Genève, parce qu'elle y dispose d'une clientèle d'États qu'elle tient par le porte-monnaie. Ses porte-paroles officiels font, certes, de beaux discours où il n'est question que de solidarité et de paix. Solidarité, oui, mais du système hégémonique français. Paix, oui, mais de l'hégémonie française. Tant que les Français voudront ainsi réduire l'Allemagne à leur merci, il n'y aura pas de réelle entente possible entre eux et nous. »

Cette entente, pourtant, l'Allemagne la désire. Elle se rend compte qu'en dehors d'elle il n'y a pas de solution aux difficultés européennes en général et allemandes en particulier. Elle voudrait établir un *modus vivendi* avec nous. Plus même, (car les Allemands vont presque toujours jusqu'au bout de leur raisonnement — quel qu'il soit) on envisage avec beaucoup de faveur, outre-Rhin, et même dans les milieux de droite, l'idée d'une alliance franco-allemande, se manifestant sur le terrain douanier, économique, militaire. Mais alors, pour parvenir à cette liquidation définitive des difficultés franco-allemandes, il faudrait, *selon l'opinion allemande* :

1° Que nous prissions d'ores et déjà l'engagement de « réviser » le plan Young, qui ne répondra plus jamais aux possibilités de l'Allemagne. Et quand on dit « réviser »... Ne vaudrait-il pas mieux passer l'éponge?... Des « tributs » de pays à pays sont des servitudes d'un autre âge. Il est impossible de demander à la jeunesse de payer les pots cassés par ses aînés. Au surplus, la France n'a-t-elle pas déjà reçu plus

que son dû? Des experts neutres, ont estimé que les prestations allemandes avaient atteint 37 milliards de marks. La France n'a-t-elle pas reçu 52 p. 100 de ces versements, soit 18 500 millions de marks? Or la France elle-même reconnaît que les frais de réparation de ses dommages n'ont pas dépassé 16 700 millions. Donc...

2° Il faudrait aussi que la France aidât l'Allemagne à surmonter la crise qu'elle traverse. Car la France est riche. Elle n'a pas de chômeurs. Son aménagement interne la met à l'abri des rigueurs excessives de la dépression économique mondiale. Elle n'est pas, comme l'Allemagne, une puissance exclusivement industrielle qui a besoin d'exporter en masse pour vivre. Parler de solidarité européenne, c'est parler d'or. Mais c'est aussi parler or. Que la France utilise un peu de sa richesse pour permettre à l'Allemagne de se sauver, c'est son devoir et son intérêt. Tant que l'Allemagne ne disposera pas de crédits à long terme, elle restera au bord de la faillite et la faillite d'un État entraîne nécessairement celle des autres. La France ne comprendra-t-elle pas que sa propre sauvegarde lui commande de concourir à celle de ses voisins?

3° La France a une armée de 600 000 hommes, un puissant matériel de guerre, une flotte renouvelée. Elle dépense 12 milliards par an pour ses dépenses militaires, sans compter les milliards qu'elle engouffre dans la fortification de ses frontières. L'Allemagne ne dispose que d'une armée de 100 000 hommes et d'un matériel de guerre réduit au minimum et incomplet. Elle dépense 4 milliards de francs pour sa dépense nationale. Elle n'a pas de fortification. Sa flotte est squelettique. Une disporportion tellement gigantesque, en se prolongeant, ne peut qu'exciter l'opinion allemande contre la France. Il y a là une constante blessure d'amour-propre. En outre, il s'en dégage une impression d'insécurité et de mise en tutelle. Que la France, faisant honneur à ses engagements, se décide enfin à limiter ses armements. Le mieux serait sans doute, pour parvenir à la parité nécessaire, que la France réduisît ses forces militaires en même temps que l'Allemagne fût autorisée à augmenter légèrement les siennes. Car, le péril bolcheviste, n'est-ce pas?...

4° Il faudrait enfin que la France cessât de contrecarrer

partout l'action politique de l'Allemagne, et à propos des minorités, et à propos des frontières polonaises, et à propos de l'accord douanier avec l'Autriche, etc. La France doit se rendre compte, pourtant, qu'un grand pays ne peut pas renoncer à avoir une politique extérieure et qu'il n'y a pas de raison pour que l'Allemagne, qui a tant à souffrir du traité de Versailles, ne cherche pas au moins à tirer parti des rares dispositions de ce traité qui lui sont favorables. Or le traité de Versailles a pour préambule le pacte de Genève et le pacte de Genève possède l'article 19 qui permet licitement de corriger ce qui dans l'état de choses existant reste insupportable et dangereux pour la paix. L'Allemagne ne demande pas l'impossible. Elle ne rêve pas à un remaniement général de la carte. A Locarno, elle a renoncé spontanément à l'Alsace-Lorraine. Elle sait bien que la Pologne existe et elle reconnaît formellement l'indépendance de cet état. Elle est prête à collaborer amicalement avec lui. Mais le tracé actuel de telle portion de la frontière interdit tout voisinage paisible et normal. Car vraiment, ce corridor!... Et cette Prusse Orientale « en péril »! Non, une telle situation ne saurait se prolonger. Que la France, qui est toute puissante sur la Pologne, use de son influence sur son alliée pour lui faire entendre raison et, une fois l'affaire du Corridor réglée, une parfaite bonne entente pourra régner entre la France, l'Allemagne et la Pologne.

Ainsi, pensent à peu près tous les Allemands, et je crois bien que c'est aussi dans cet ordre que se déroule le processus de leur pensée politique. Car on peut poser en principe — j'en parle avec une certaine expérience — que toute conversation qui s'engage entre un Français et un Allemand commence toujours par des protestations catégoriques sur la nécessité de s'entendre et finit toujours par une discussion sur le Corridor de Dantzig.

II

CE QUE LA FRANCE ATTEND DE L'ALLEMAGNE

De son côté, qu'attend la France de l'Allemagne? On peut le résumer en un mot : la tranquillité. Et cela est si vrai que

le gouvernement Laval, il y a deux mois, s'est déclaré prêt à mettre d'importants crédits à la disposition de l'Allemagne en échange d'une sorte d'engagement de « tranquillité » politique portant sur une certaine période (ce qui eût été, d'ailleurs, un marché bien illusoire). Mais, si simpliste qu'elle ait été — et précisément parce qu'elle était simpliste — la réaction du gouvernement Laval, devant l'appel S. O. S. du Reich, répondait parfaitement au sentiment du pays. Car le pays n'est nullement hostile à l'idée de pratiquer avec l'Allemagne une politique de collaboration et d'entente. Seulement, il veut être « tranquille » pour aujourd'hui et pour demain. Or ce qui irrite la France, c'est que l'Allemagne ne peut pas rester tranquille. Nous avons dit sur tous les tons à nos voisins, au moment de l'évacuation rhénane : « Attention! soyez calmes... car voici la véritable épreuve de nos relations qui commence... » Qu'a fait l'Allemagne? Elle s'est aussitôt mise à s'agiter frénétiquement. Cette agitation lui a-t-elle réussi? Mais il ne s'agit pas de « réussir » ou de « ne pas réussir ». « Je m'agite, dit l'Allemagne, parce que je souffre. — Vous souffrez? Raison de plus pour rester tranquille, répondons-nous. Ce n'est que par le calme et le recueillement que vous guérirez. » Et ce qui indispose la France contre l'Allemagne, c'est que celle-ci ne comprend pas la vérité profonde de ce conseil et l'interprète comme un défi. Ce qui nous déconcerte, c'est qu'au moment même où l'Europe, accablée par la crise, a le plus besoin de conserver sa confiance en elle, l'Allemagne, qui est aussi la plus touchée par cette crise et la plus intéressée à cette confiance, n'hésite cependant pas à entreprendre officiellement des campagnes violentes contre l'ordre établi, à laisser telle de ses Associations militaires menacer ses voisins de l'ouest et de l'est; à lancer dans les jambes de M. Briand, — l'homme conciliant par excellence — la bombe meurtrière de l'Anschluss économique, etc. Et répondre comme on le fait à Berlin, que ces revendications, ces gestes ne sont que les signes d'un désarroi et d'une détresse intenses, cela nous fait penser à l'exercice de la fameuse méthode pour apprendre l'anglais : « Aimez-vous votre père et votre mère? — Oui. Mais le perroquet du général a très faim. »

La « tranquillité » dont parle la France ne représente cepen-

dant à aucun degré — contrairement à ce qu'insinuent trop d'Allemands — une arrière-pensée d'hégémonie ou une tentative d'anesthésie. C'est là où la méconnaissance allemande est *totale* par rapport à la psychologie française. Quand la France s'élève contre la « revision des traités », elle s'élève non pas tant contre l'idée plus ou moins abstraite d'une amélioration possible du *statu quo*, que contre cette affirmation vraiment déconcertante qu'un état fluide serait plus profitable à la collectivité européenne que l'état solide. On ne bâtit rien sur du fluide. On ne bâtit que sur la terre ferme. Si, çà et là, avec le temps, des accommodements amiables peuvent s'effectuer entre tel pays et tel autre à propos de certaines questions qui les divisent, il est absurde de prétendre que la France s'y opposerait en vertu de je ne sais quelle interprétation inhumaine du principe de l'intangibilité des traités. Depuis douze ans et sur des points de première importance, comme en matière de réparations par exemple, la France a assez souvent donné les preuves de son esprit d'accommodement pour être à l'abri d'un reproche d'intransigeance. Non. Ce ne sont certes pas des possibilités de conciliation que la France n'admet pas. Ce qu'elle n'admet pas et contre quoi elle s'opposera toujours avec force, c'est contre la prétention de remettre en question telles dispositions, qui font partie intégrante de l'aménagement actuel de l'Europe, contre la volonté de la partie intéressée ou en dehors d'une négociation amiable pleinement acceptée par elle. Il ne peut y avoir « amélioration » que si tout le monde est d'accord pour la réaliser. Sans cela, on n'améliore pas, on aggrave.

De même lorsque la France s'élève contre certaines manifestations intempestives qui se sont produites Outre-Rhin, — vociférations hitlériennes, casques d'acier, anschluss économique, plébiscite, etc., — c'est qu'il lui est impossible de comprendre qu'on puisse en même temps menacer ses voisins, user envers eux de procédés dissimulés et inamicaux et cependant solliciter leur aide et s'indigner qu'elle ne se produise pas instantanément et de façon massive.

Non seulement la France n'a pas le sentiment qu'elle humilie l'Allemagne, qu'elle la met en tutelle, mais elle a la certitude d'avoir, par des actes, pratiqué la politique exacte-

ment inverse. Elle mesure le chemin parcouru depuis six ans et elle constate les faits. Alors, devant l'incompréhension allemande, qui semble se développer en raison directe des efforts de compréhension française, elle se demande si elle n'a pas fait fausse route et si l'Allemagne est vraiment accessible au langage de la conciliation?

III

ANTAGONISME DES DEUX POSITIONS NATIONALES

On le voit, l'écart entre les thèses française et allemande est sensible. Chaque pays se déclare prêt à pratiquer une large politique d'entente avec l'autre. Mais chaque pays subordonne cette politique à certaines conditions. Or, je ne dis pas que ces conditions s'excluent, car ce serait trop simplifier le problème. En réalité, elles relèvent les unes et les autres de conceptions, de mentalités différentes; elles sont tissées de préoccupations, peut-être même de nécessités intérieures qui ne concordent pas. Elles sont commandées surtout par le sentiment de méfiance qui anime parallèlement les deux peuples. Car le tragique cercle vicieux dans lequel la France et l'Allemagne sont enfermées, c'est que la plupart de leurs réactions et de leurs réflexes sont déterminés par la méfiance; mais alors, ces réactions, ces réflexes, accroissent encore la méfiance initiale en paraissant la justifier. Ne nous le dissimulons pas : les entretiens de Berlin auront beau introduire les relations franco-allemandes sur un plan nouveau; les circonstances auront beau incliner l'Allemagne vers la France; MM. Laval et Brüning auront beau être personnellement animés des intentions les plus conciliantes et les plus positives, les véritables positions française et allemande ne varieront pas pour cela d'un iota. Une pédale ne change pas un air.

Dans ces conditions, que diront les chefs des gouvernements responsables? Se borneront-ils à constater la divergence radicale de leurs points de vue? Mais ils la connaissent depuis longtemps. Masqueront-ils leur incompatibilité doctrinale sous des phrases vides mais fleuries? Ils feraient mieux alors de ne pas nous préparer une déception de plus. Chercheront-

ils à placer le débat sur le terrain exclusivement économique, et pour cela à constituer des organismes d'étude en vue de la coordination de certains intérêts; à mettre l'accent sur la politique des cartels et des ententes techniques? Je ne conteste point l'intérêt de ces projets. Mais je conteste formellement leur efficacité politique, car il y a beau temps que l'expérience est faite sur ce point et nous n'avons pas de temps à perdre pour découvrir aujourd'hui des choses qui sont depuis longtemps découvertes et concluantes.

Dès lors que reste-t-il à espérer, puisqu'il est interdit d'imaginer qu'un « accord complet » survienne miraculeusement, c'est-à-dire qu'une des deux thèses abdique devant l'autre ou que les thèses opposées fusionnent?

IV

UNE MÉTHODE DE CONCILIATION

Il y a pourtant une solution à ce dilemme, c'est-à-dire une méthode, voisine de celle qui a été utilisée avec succès il y a près de trente ans lorsque la France et l'Angleterre ont décidé d'assainir les relations qui les avaient mises à deux doigts de la guerre. Cette méthode découle du théorème suivant :

a) Il est impossible à la France et à l'Allemagne de s'entendre d'emblée sur toutes les questions qui nourrissent leur antagonisme;

b) Il est évident que ni la France ni l'Allemagne ne sont disposées à s'effacer l'une devant l'autre;

c) Il est certain, cependant, que la France et l'Allemagne ont le désir d'instituer entre elles un *modus vivendi* honorable et paisible et qu'il est de leur intérêt bien compris d'y parvenir.

Conclusion : il faut que la France et l'Allemagne dressent ensemble l'inventaire des difficultés qui les séparent. Sur chaque point, elles devront déterminer leur position propre. Là où elles constateront qu'il existe des possibilités d'entente, elles traceront le plan raisonnable, progressif, pratique, susceptible de réaliser cette entente. Là où elles constateront que leurs points de vue sont inconciliables, elles se mettront

d'accord pour « réserver les questions », en sachant, d'une part, que ces questions existent et comment chaque parti les conçoit et, d'autre part, que ces problèmes ne pourront être abordés que si les circonstances permettent un jour d'en envisager les solutions amiables.

En somme, de l'ordre, de la clarté, de la précision, de la loyauté, du réalisme.

Une conversation engagée sur ces bases ne pourrait certes conduire à aucun miracle. Mais il en résulterait sans doute un assainissement considérable des rapports politiques franco-allemands; ces rapports étant empoisonnés par la confusion, l'équivoque et l'incertitude qui, depuis un an surtout, règnent en maîtresses.

Admettons que MM. Laval, Briand, Brüning et Curtius tombent d'accord sur cette procédure. Quelle serait alors l'argumentation française à l'égard des problèmes susceptibles d'être évoqués? Pour répondre de façon précise et complète à cette interrogation, il faudrait une place dont je ne dispose pas. Mais sans entrer dans l'analyse de ces questions complexes, je voudrais indiquer ici, *schématiquement* dans quelles limites il semble que nos représentants devraient se tenir, dans quel esprit ils pourraient négocier, pour rester en accord avec l'immense majorité de l'opinion française.

V

LES DONNÉES ESSENTIELLES DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

1° *En matière financière*, il y a deux aspects à considérer.

a) *Le plan Young.* — La France a adhéré à la proposition du Président Hoover et, tout en réservant le caractère spécial de l'annuité inconditionnelle, elle a — en fait — entièrement soulagé l'Allemagne de ses payements de réparation jusqu'en juillet 1932.

Une telle libéralité n'était même pas concevable il y a cinq mois. Je puis en témoigner mieux que quiconque, puisque, le 6 février dernier, dans un article publié dans l'*Europe Nouvelle*, qui a eu quelque retentissement, j'avais moi-même suggéré un plan de coopération financière franco-américaine qui comportait, pour une période de deux ans, une réduc-

tion de 50 p. 100 des dettes interalliées et des réparations allemandes. Or ce plan — dont on a compris un peu tard l'opportunité et la modération — bien qu'il ne représentât que la *moitié* du sacrifice consacré par le plan Hoover, fut loin d'être favorablement accueilli par l'opinion, qui le considéra comme inacceptable, ne se doutant certes pas que, si peu de temps après, elle aurait à en accepter le double...

L'Allemagne doit donc reconnaître la prodigieuse faveur dont elle a bénéficié et admettre que la France, dans cette circonstance, a fait le maximum pour l'aider. Que se passera-t-il en juillet 1932? Tout dépend de l'attitude des États-Unis et des circonstances générales. La France sera toujours prête à décharger l'Allemagne de ses dettes dans la mesure où elle-même sera déchargée des siennes. En ce qui concerne la tranche inconditionnelle, comment ne rappellerions-nous pas son caractère exceptionnel, solennellement reconnu par toutes les parties contractantes? Comment ne soulignerions-nous pas le poids relativement minime qu'elle représente dans l'ensemble des charges allemandes? Par ailleurs, la France dénie formellement — est-il besoin de le dire? — les évaluations fantaisistes aux termes desquelles l'Allemagne aurait déjà soldé les réparations. Ces évaluations ne font même pas l'élémentaire discrimination entre francs-or et francs-papier! La vérité est que de 1918 à 1931, l'Allemagne a versé aux alliés 21 milliards de marks en chiffres ronds, sur lesquels la France a touché 8 150 soit 49 milliards de francs. Or la charge réelle que nous a imposée la réparation des dommages *aux biens* (et non aux personnes) s'élève à 174 milliards de francs, sans tenir compte des intérêts. (Le chiffre serait dans ce cas de 250 milliards).

Il est d'ailleurs assez surprenant de penser que la France a consenti de suspendre complètement les paiements allemands, alors que, du bas en haut de l'échelle sociale en Allemagne — mais surtout en haut — les traitements que touchent les Allemands à titre officiel ou privé sont, en général, très supérieurs aux traitements que touchent les Français. Il y aurait lieu de procéder, entre les deux pays, à une *péréquation* rigoureuse des traitements et salaires — comme aussi du prix de revient d'un fusil et d'une mitrailleuse — avant d'envisager

de nouveaux aménagements financiers, quels qu'ils soient.

b) *Crédits*. En suspendant le paiement de l'annuité Young, en prorogeant l'avance faite à la Reichsbank et en immobilisant les crédits investis en Allemagne, la France a fait tout ce qui dépendait d'elle. Sans doute l'Allemagne ne trouve-t-elle pas ces mesures suffisantes et voudrait-elle que la France achevât de la renflouer en lui consentant de nouveaux crédits à long terme. Mais ici se pose une question de confiance. L'épargne française n'est pas un instrument politique dont le gouvernement peut se servir comme il lui plaît. Il faut dire les choses comme elles sont. En faisant, contre le plan Young, contre leurs engagements financiers quels qu'ils soient, la furieuse campagne que l'on sait, les Allemands ont porté un coup funeste à leur propre crédit — crédit financier, politique, moral. Il n'y a pas si longtemps que le docteur Schacht disait aux experts du plan Young : « On me couperait plutôt le bras que de ne pas garantir que — quoi qu'il arrive — l'Allemagne sera toujours en état de payer 600 millions de marks par an. » Et ce sont cette déclaration et ce chiffre qui ont même déterminé les experts à fixer à 600 millions le montant de la tranche inconditionnelle. Or je ne sais pas si le docteur Schacht s'est fait couper le bras. Mais je sais que la tranche inconditionnelle n'est plus transférée depuis deux mois et que cette situation paraît tout à fait normale aux Allemands en général et au docteur Schacht en particulier, lequel a depuis longtemps déjà préconisé une carence totale des paiements du Reich. Je sais aussi que nombre d'industriels allemands — et qui comptent — voient, comme le docteur Schacht, dans une nouvelle faillite la solution la plus favorable à leurs intérêts. Quand un tel état d'esprit règne dans un pays, comment peut-on s'étonner que l'épargne étrangère hésite à venir s'investir chez lui? On prête les yeux fermés à l'Angleterre. Pourquoi? Parce que la signature anglaise est sacrée. Certes, il est juste de reconnaître les courageux et loyaux efforts que déploient le docteur Brüning et ses collègues pour lutter contre ces détestables tendances et pour redresser la situation. Les mesures dictatoriales que le gouvernement du Reich a prises, au risque de se créer une vive impopularité, prouvent qu'il

a compris le danger et qu'il est résolu à imposer à l'Allemagne le régime qu'il faut pour qu'elle se sauve. Le jour où la confiance dans le crédit de l'Allemagne sera de nouveau rétablie, il sera aisé de consolider les crédits par de vastes opérations d'emprunt. Mais il ne dépend pas de nous, il dépend des Allemands seuls que cette restauration du crédit allemand s'effectue. Au surplus, l'Allemagne souffre d'avoir trop dépensé, trop emprunté. Ce qu'il lui faut, ce n'est pas emprunter encore pour vivre. C'est vivre sans encore emprunter. L'Allemagne doit donc traverser une période de restrictions et de déflation. Ce que la France peut faire, c'est de ne pas gêner l'Allemagne pendant cette cure de désintoxication financière et même de la lui faciliter. Peut-être la solution pratique se trouve-t-elle dans le projet récemment suggéré par M. Francqui, qui préconise la création d'une Banque internationale de crédit chargée de répartir des crédits à moyen et long termes et qui serait dotée des moyens de contrôle et des garanties nécessaires. Il semble qu'il y ait là une idée féconde, dans la ligne de notre politique et que, soit la S. D. N., soit le Comité Wiggin, pourrait la prendre en main et la faire aboutir.

2° *En matière économique*, le champ est plus vaste et c'est bien sur ce terrain qu'il est surtout possible de nouer des accords franco-allemands rapides et efficaces. Toutefois, plutôt que de tendre à une coordination économique exclusivement franco-allemande, l'opinion française croit préférable de tendre à une coordination plus large et elle pense qu'il y aurait tout avantage à ce que la France et l'Allemagne prissent ensemble l'initiative d'un certain nombre de mesures hardies, propres à jeter les bases d'un consortium économique européano-américain. Trop d'industries, trop d'entreprises se font concurrence. En concertant leurs efforts elles pourraient réduire leurs frais généraux. En se repartissant la clientèle elles assureraient leur existence. Prenez par exemple la navigation. Dix bateaux neufs ne feront ni un voyageur, ni une tonne de plus à transporter. Or on en construit encore et partout. Qu'arrivera-t-il? Tous seront vides. Sur le plan maritime, aérien, qui sait, peut-être aussi ferroviaire, d'intéressantes combinaisons sont possibles. On pourrait confier

à des organismes techniques, en étroite liaison avec les ministres et les administrations intéressés, le soin de les étudier et de préparer des projets précis. Il y a plus. Plus on réfléchit sur la crise actuelle, plus on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'une simple crise « cyclique », mais d'un désordre plus profond. Quel est le cancer qui ronge l'Europe? Le chômage. Pourquoi le mal se fait-il sentir aujourd'hui plus qu'hier, malgré l'effroyable saignée de la guerre? Entre autres choses, parce que l'émigration est arrêtée. L'Europe exportait chaque année de 2 à 3 millions d'émigrants. Maintenant on n'entre plus nulle part, ni aux États-Unis, ni en Australie, ni au Canada. L'Extrême-Orient, la Russie sont fermés. La véritable crise, la voilà. On pourra faire tout ce que l'on voudra, engloutir des milliards dans le gouffre des caisses publiques, tant que l'on n'aura pas regardé le problème en face, on reculera pour mieux sauter. Il faut donc s'atteler courageusement à ce problème qui est à la fois économique, financier et social. Créer de nouveaux courants d'émigration. Organiser des colonies de peuplement. Mettre en valeur les contrées susceptibles, non point de devenir de nouveaux centres de production, mais simplement de nourrir et d'héberger, dans des conditions satisfaisantes, les excédents de population qu'on drainerait vers elles. Il semble que l'Amérique du Sud offre de vastes possibilités à cet égard. Il faudrait se concerter avec ceux de ses états. qui seraient susceptibles de se prêter à une telle politique et d'y trouver eux-mêmes des avantages, et étudier avec eux des plans d'aménagement, de financement. Pourquoi donc la France et l'Allemagne ne prendraient-elles pas dès maintenant l'initiative de mettre à l'étude de tels projets? C'est peut-être sur ce plan que nous pourrions le plus aisément faire travailler nos capitaux dans une direction utile à la communauté européenne en général et à l'Allemagne en particulier et aider celle-ci à à surmonter d'une façon, non point accidentelle, mais définitive, les difficultés sociales et, par ricochet, financières qui l'accable?

3° *En matière de limitation d'armements.* — La France ne sous-estime en rien l'importance capitale de cette question. Avant de déterminer sa position à son égard, elle fait quatre

observations préliminaires. C'est d'abord qu'elle a spontanément diminué ses propres effectifs et ramené la durée du service militaire à un an. C'est, en second lieu, qu'elle n'occupe que le quatrième rang dans le classement, par état, des dépenses militaires. En troisième lieu, elle est fondée à penser que le désarmement de l'Allemagne n'est pas aussi radical qu'on veut bien le soutenir outre-Rhin et que, sur ce point, bien des éclaircissements seraient désirables. Elle s'étonne, enfin, de voir le Reich se livrer, en matière d'armements navals, à des dépenses, licites peut-être, mais très onéreuses, alors qu'une crise aiguë frappe ses finances et que l'Allemagne est défaillante dans ses paiements extérieurs.

Cela dit, la France reconnaît que le traité de paix a imposé un certain statut militaire au Reich, en vue de permettre une limitation générale des armements. Précisément, la Conférence qui doit se réunir dans cinq mois a pour but d'établir le plan de cette limitation; tout ce qui a été fait jusqu'ici à Genève n'ayant eu qu'un caractère préparatoire. La France est résolue à aborder la conférence dans un esprit positif. Elle estime et, croit-elle avec logique, que l'Allemagne doit attendre le résultat de la Conférence de 1932 avant de faire entendre sa voix et, le cas échéant, ses réclamations. Ce n'est que lorsque les parties intéressées se seront elles-mêmes mises d'accord sur un programme concret et progressif de réduction d'armements qu'il sera possible, en effet, d'examiner si ce statut général est ou n'est pas en harmonie avec l'esprit et la lettre des traités qui lient l'Allemagne à ces parties et réciproquement.

4° *En matière politique*, enfin, l'avis très net de la France est que rien n'est nuisible à l'Europe, nous l'avons déjà dit, comme une atmosphère d'agitation et d'incertitude. Elle estime qu'aucune question politique ne doit être posée sans avoir fait l'objet, entre les parties intéressées, de conversations diplomatiques préliminaires. Elle estime que la meilleure méthode pour rétablir des relations confiantes entre les peuples est de raffermir les procédures et les pactes en vigueur, sans qu'il soit besoin d'en créer de nouveaux qui ne feraient qu'affaiblir la portée de ceux qui existent. C'est ainsi qu'il serait souhaitable que les signataires du pacte de Locarno

se réunissent de temps en temps à Locarno. L'indispensable, c'est que l'Europe se sente à l'abri des coups de surprise. A cet égard, une formule franco-allemande stipulant que « les deux pays s'engagent à se consulter réciproquement et à échanger leurs vues, lorsqu'une question soit politique soit économique viendrait à se poser devant eux » introduirait à coup sûr, un puissant élément d'apaisement et de confiance dans les relations franco-allemandes.

Tel paraît être le cadre dans lequel nos négociateurs sont appelés à se mouvoir. Certains Français diront qu'il est trop large. Certains Allemands diront qu'il est trop étroit. Les uns et les autres font abstraction des réalités. A vrai dire, l'imagination politique, l'habileté peuvent tirer un utile parti de ces principes directeurs.

Une réserve toutefois. Mais qui compte. Et je reprends là une idée qui m'est chère et qui, plus je vais, m'apparaît comme l'alpha et l'oméga de tout le problème. C'est qu'on pourra bâtir tout ce que l'on voudra, l'on ne bâtira jamais que sur le sable, tant qu'une part considérable de l'opinion allemande et une fraction non négligeable de l'opinion française resteront intoxiquées par une presse qui se nourrit d'informations tendancieuses et de haineux partis pris.

Le problème de la paix, c'est le problème de la presse. Il n'appartient sans doute pas à MM. Laval, Briand, Brüning et Curtius de le résoudre. Mais peut-être pourraient-ils signaler le fait solennellement; mettre en garde le public contre les excitations le plus souvent mensongères auxquelles certains organes l'exposent, pour qu'il fasse lui-même sa police. Les hommes d'État qui auront le courage de se placer au-dessus de ces dictatures anonymes et d'en dénoncer la malfaisance seront vraiment des hommes d'État. Ils auront droit à la reconnaissance des masses.

WLADIMIR D'ORMESSON

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

GENRES ET ESPÈCES

II

Nous avons vu dans un autre article quelques spécimens du roman qui porte témoignage : roman de la génération sacrifiée, avec M. Émile Henriot; roman des adolescents de la guerre, avec M. Dabit. Mais le roman, s'il n'est plus, comme naguère, la forme unique du livre littéraire, est un genre encore très vivace, et qui s'épanouit en nombreuses espèces. Ces espèces, avec leurs variétés et leurs hybrides, ne s'éteignent que très lentement. De nouvelles formes sont créées sans que les anciennes disparaissent tout à fait, et la flore s'accroît. M. Paul Bourget a donné cette année même un roman, d'ailleurs fort beau, *la Rechute*, qui, du moins dans sa structure, ne diffère en rien de ceux qu'il écrivait il y a un demi-siècle.

Il me semble que deux traits lui donnent son caractère. Tout d'abord, il est une peinture de la vie dans son ensemble : je veux dire que les passions avec ce qu'elles ont de capricieux et de tragique, les tempéraments et les caractères avec les hérédités qui les déterminent, les conditions de la vie avec les habitudes et les sentiments qu'elles créent y jouent pareillement leur rôle. Le roman est à la fois psychologique, au sens le plus large du mot, et social. On reconnaît là le double héritage de Balzac et de Taine. Du point de vue où nous sommes placés, et où nous cherchons à reconnaître une géo-

graphie enchevêtrée, la filiation balzacienne, qui n'est pas douteuse, est un fait particulièrement important.

Le premier caractère du roman de M. Bourget, sous sa forme actuelle, est donc d'être un complexe qui reflète autant que possible, tous les aspects de la vie. En quoi il n'est pas très différent de ce que serait, en clinique, un fait réellement bien observé. — Le second caractère, qui a peu varié depuis un demi-siècle que cet auteur écrit, est la présentation du sujet en scènes successives, qui s'enchaînent à la façon d'une tragédie classique.

Première scène : une panne sur une route, entre Moulins et Nevers. Un jeune homme et une jeune fille, seuls occupants de la voiture, réparent, avec des gestes mesurés et précis de professionnels. Je crains que ce trait ne soit un peu théorique. Mais voici le portrait des deux personnages : « Son fin visage, à elle, joliment dégagé sous le chapeau en forme de casque, se penchait sur le moteur avec une attention qui crispait ses traits délicats, tandis que ses doigts agiles maniaient les pièces à employer que lui passait son camarade, un fier et beau garçon de vingt-cinq ans, plus préoccupé de sa compagne, ses regards le révélaient trop, que du dispositif du rupteur, cause de cet arrêt subit. » — Ce sont là moins des croquis que des indications de caractère. Ou plutôt, gouvernés par un déterminisme sévère, les personnages vont avoir exactement la figure de leur caractère et de leur état. « La physionomie seule, si pure, si loyale, de Cécile Rémonde, — ainsi s'appelait la jeune fille, — excluait toute idée d'aventure ou de galanterie et aussi le ton de la voix de Pierre Thérade, — c'était son nom à lui, — si respectueux dans la familiarité. »

L'élégant véhicule, comme dit M. Bourget, ayant été réparé, les jeunes gens, tout en roulant vers Nevers, font un peu de conversation. Nous apprenons ainsi que Cécile, ou Cilette, se prépare au métier d'avocate. Elle connaît aussi l'histoire et l'archéologie. Elle a passé une licence de lettres, et elle donne sur les églises auvergnates un renseignement précis : la disposition rayonnante des chapelles du chevet, formant autant d'absidioles. « Je suis, dit-elle, de la famille du grand fabricant de papier, Albert Rémonde, qui a ses usines à Chatou. Vous les verrez. Il fournit de son papier

quantité de revues et d'éditeurs. Il reçoit des volumes et des brochures par milliers. Tout naturellement je suis devenue une grande liseuse. Pas des romans. Ma mère les déteste. Elle les enferme dans une chambre dont elle a la clef. Elle m'a permis, toute petite, des livres d'histoire, et voilà pourquoi j'ai préparé cette licence dont je vous parlais... » — Et Pierre de répondre : « Quel paradoxe! C'est moi le fils d'un diplomate, qui devrais aimer l'histoire. Mais mon père, lui, n'est pas comme madame Rémonde, il adore les romans, et il se trouve que, n'ayant pas d'imagination, je n'ai jamais pu supporter ce genre. Faute d'autres volumes dans sa bibliothèque, j'ai désappris la lecture. Ce qui m'a séduit tout de suite au collège, ç'a été la chimie, la physique, l'histoire naturelle, et surtout, dès que j'en ai eu quelque notion, la mécanique. »

Un père romanesque, un fils mécanicien : le jeu est correct. Là-dessus la guerre; le père, après une belle mission en Amérique, est nommé ambassadeur; il quitte la carrière et devient représentant du Grand Comptoir; le fils, en mémoire de son enfance traquée par les gothas, devient aviateur. — Pierre et Cilette se sont connus dans le midi. Comme ils revenaient à Paris, chacun dans leur voiture, ils se sont rencontrés à Lyon; et comme la voiture de Pierre devait être réparée, Cilette a pris le jeune homme avec elle. Ainsi le roman est énergiquement situé, dès le début, dans le monde moderne, où les jeunes filles traversent la France toutes seules, comme des héroïnes de chevalerie. (Je crois, entre nous, qu'elles évitent un pareil voyage, seules, à la merci d'une panne; les hommes mêmes s'arrangent pour avoir un compagnon; mais n'y regardons pas de trop près.) Cilette et Pierre font donc ensemble la route de Lyon à Paris. Qu'ils s'éprennent l'un de l'autre, c'est un événement de tous les temps. — Et pour finir l'exposition, une surprise. En arrivant à Paris devant la maison des Rémonde, Cilette aperçoit sa mère. Elle lui présente son compagnon. En entendant nommer le fils de l'ambassadeur, madame Rémonde s'incline sèchement, et n'ajoute pas un mot. Pourquoi cette froideur?

L'auteur va nous l'expliquer dans un véritable second acte de tragédie. Scène I : Pierre Thérade raconte à son père,

l'ambassadeur, son voyage avec Cilette; il avoue qu'il aime la jeune fille; l'ambassadeur s'assombrit : pourquoi? — Scène II : l'ambassadeur ouvre son cœur à un confident, à un viel ami, Dauriac : il a été, il y a quinze ans, l'amant de la mère de Cilette. Il l'avait rencontrée à Néris. « Elle avait vingt-quatre ans. Elle était mariée à un homme qu'elle estimait profondément sans l'aimer. C'est une des situations morales les plus dangereuses pour une femme romanesque. Comprimant sans cesse par scrupule son besoin d'émotion, elle l'exaspère, et le remords de désirer instinctivement une autre existence que la sienne enfièvre encore ce désir. Il arrive qu'à un moment un vertige s'empare d'elle... » La liaison a été brusquement rompue par un mouvement de jalousie indignée et trop juste de madame Rémonde, et ces amants ne se sont jamais revus.

Le drame ainsi défini comporte quelques scènes obligées. On songe aussitôt à une explication entre le père et le fils, entre la mère et la fille. Au théâtre, ces explications très dramatiques fourniraient ces grandes scènes, que Sarcey appelait les scènes à faire. Dans un roman, on peut user plus largement des scènes indirectes, des silences et de l'intervention des confidents. Mais enfin les trames restent les mêmes. Les enfants apprennent la faute des parents, et sont séparés. — Ici, il est visible que M. Bourget a eu un scrupule. Il est bien dur de condamner deux êtres jeunes, innocents, faits l'un pour l'autre et qui s'adorent, à une séparation éternelle, — parce que le père de l'un et la mère de l'autre ont eu l'un pour l'autre une faiblesse demeurée secrète et enfouie dans l'absolution du passé. — Remarquez que l'Église n'interdit pas leur union. Faut-il donc se montrer plus intransigeant qu'elle, et raffiner sur le point d'honneur? — Il est visible que l'auteur a senti que le public ne le suivrait qu'à contre-cœur, et pour nous contraindre, il a — ô cœur barbare du romancier! — renforcé la faute de la mère. Il a imaginé que madame Rémonde et Thérade, dont les amours ont été jadis interrompues, se reprenaient d'un nouveau goût l'un pour l'autre, et que Cilette indignée surprenait sa mère dans les bras de l'ambassadeur. Dès lors le mariage de Pierre et de Cilette devient difficile. C'est tout ce qu'il fallait. — En second lieu, M. Bourget a

renforcé ce tabou par une idée métaphysique : les enfants doivent expier les fautes des parents. Où a-t-il pris cette doctrine féroce? Je l'ignore, mais elle lui fournit un dénoûment cornélien. Et comme, enfin, il est entendu que les drames de cette espèce doivent mal finir, il tue Pierre et il voue Cilette à l'évangélisation des pauvres de la zone.

***

Le roman, tel que le comprend M. Paul Bourget, diffère peu du roman tel que l'a compris après lui M. Henry Bordeaux, et les deux auteurs diffèrent par le tempérament et l'éducation de l'esprit, plutôt que par la manière.

Il suffira donc d'examiner ici un des derniers romans de M. Bordeaux. M. Marcel Thiébaut a déjà analysé ici *Murder-party*. Le lecteur connaissant le livre, il sera plus aisé d'en montrer sommairement le mécanisme.

On voit d'abord se dessiner un paysage chargé déjà d'un pouvoir pathétique, la clairière de Crevin, en Savoie, où le socialiste Lassalle fut tué en 1865. Cette clairière est une partie d'un domaine plus vaste, rassemblé autour d'un château, grand rectangle allongé, d'un seul étage, de la fin du XVIIe siècle. Il a été loué cette année par la comtesse de Foix : c'est une Américaine de quarante ans, fille d'un roi de l'acier, et qui a épousé un Roger-Bernard de Foix. Celui-ci entend bien descendre de l'illustre maison dont la grandeur a balancé celle des comtes de Toulouse et sa femme laisse entendre que c'est par pure magnanimité qu'elle ne revendique pas le Bigorre, le Conserans et le Béarn. En tout cas, elle entend régner sur Genève. Cette ville, qui est toute proche, va fournir au romancier, comme dans la réalité, tout un personnel de figurants.

Les personnages posés dans le décor, un dialogue s'engage entre le mari et la femme, et c'est ce dialogue qui va former l'exposition. Ethel de Foix a décidé de donner une *murder-party*. On sait ce que c'est : un dîner, après lequel on feint qu'un ou deux convives sont assassinés, et où les autres convives tâchent de découvrir l'assassin. Les meilleurs détec-

tives reçoivent un prix. Le comte blâme fort cette mode américaine, à quoi il préfère les charades; mais il cède. Ainsi se marque l'opposition des caractères entre les deux époux et entre les races dont ils sortent. De là, quelques réflexions sur les unions avec les étrangères. Qu'y avait-il de commun, se demande M. Henry Bordeaux, entre le comte et la comtesse de Foix, entre ce gentilhomme inutile et cette Américaine transplantée? « Qu'y avait-il de commun entre cet héritier des Richelieu et des Lauzun attardé dans notre temps, aussi léger et dissipé dans ses mœurs que ferme dans ses jugements et traditionnel dans ses opinions, soutenu sans même le savoir par un passé toujours vivant, le cerveau intact dans le dérèglement des sens, le courage intact, malgré le goût du plaisir, et il l'avait prouvé pendant la guerre, et cette femme d'outre-mer, apportant dans le vieux monde les audaces et les brutalités du nouveau sans craindre de bousculer d'anciens usages et de vieux préjugés? »

Le romancier savoyard est lui-même trop fortement enraciné au sol pour ne pas préférer la race de vieille souche, même sèche, au greffon étranger. — Là-dessus une automobile arrive, conduite par une belle fille, vigoureuse et fine, le teint bronzé, les dents blanches, qui ressemble à un garçon et qui est la fille du comte et de la comtesse de Foix. Nous pensons bien que le problème de l'éducation des filles va être effleuré. « Quel âge pouvait avoir Isabelle? Un peu plus de vingt ans. Elle se jetait en avant comme une enfant gâtée accoutumée à être entourée et écoutée. Le respect filial n'est plus de mode. L'égalité, qui est le plus grand vice démocratique, nivelle les âges et les valeurs. Parents et enfants ne sont plus que des camarades. »

Isabelle vient de donner une belle preuve d'indépendance en se fiançant à Genève au baron d'Aigues, sans avoir consulté ses parents. Elle leur annonce ses fiançailles. La mère approuve. Mais le père est fort mécontent. « Une fille bien née, dit-il avec calme, mais avec autorité, ne se marie pas sans le consentement de son père. » Il n'a d'ailleurs rien à reprocher à Georges d'Aigues. « Je n'ai pas d'objection directe à formuler sur lui, concède-t-il, du moins pas encore. Il ne me plaît pas, voilà tout. »

Cependant à travers ces propos, nous commençons à être informés du détail de la *murder-party*. Il y aura deux meurtres, l'un dans la chambre de la comtesse, l'autre, à l'aile opposée du château, dans la chambre d'Isabelle. D'autre part, madame de Foix a admis qu'on ne parlerait d'assassinats qu'à dix heures du soir, après le dîner. Elle paraît avoir fait cette concession à son mari, à qui le repas est sacré. Au vrai je crois qu'elle l'a surtout faite à l'auteur, qui dispose ainsi de deux temps, si je puis dire : de huit à dix heures, il racontera le dîner, qui se donne précisément dans la clairière où Lassalle a été tué; il décrira les dix-huit convives, expliquera les rouages de leurs esprits et rapportera leurs propos; on sentira le drame se former comme un fantôme aux confins des lumières et de l'ombre. A dix heures ce drame commencera mi-réel, mi-feint, comme dans *Hamlet*. M. Henry Bordeaux a très bien senti cette ressemblance. *Hamlet*, dit-il, est la première *murder-party*.

Nous touchons ici le mécanisme même du roman. Ce qui a tenté M. Henry Bordeaux, ce n'est pas seulement de décrire une murder-party; c'est d'introduire tout à coup dans le drame représenté un drame véritable. L'idée est si naturelle qu'il était presque inévitable qu'elle lui vînt à l'esprit. Mais l'exécution était fort difficile. Car d'une part, pour qu'il y ait vraiment assassinat, il faut chez les acteurs du double drame un paroxysme de passion dont les signes ne peuvent pas nous échapper; et d'autre part, il faut pourtant que le crime nous surprenne; il faut même qu'il nous reste d'abord mystérieux. Comment l'auteur s'y est-il pris?

Ce sont évidemment les fiançailles d'Isabelle qui détermineront le drame. Isabelle elle-même est une fille violente et passionnée; si elle montre une étrange indifférence en parlant d'un motocycliste écrasé au pont de l'Arve, elle se trouble dès qu'il s'agit de son amour. — D'autre part le fiancé est antipathique au père, et ce père, gentilhomme accompli, a la main assez leste. Pendant le dîner, comme on entend du bruit dans le feuillage, il tirera simplement un revolver de la poche de son smoking, et fera feu. Les convives d'abord stupéfaits, se rassureront en pensant que la murder-party commence... Enfin le futur beau-père et le futur gendre

sont également alarmés en apprenant que Clarisse Villevert, la plus illustre des étoiles de cinéma françaises, est invitée et doit tenir un rôle... Elle arrive, magnifiquement vêtue de moire rubis. C'est une fille très belle et qui est restée populacière. Il faut s'attendre à tout. Du château à la clairière, l'étoile fait une scène à Georges, à qui elle donne le bras. Que venez-vous faire ici? demande le jeune homme. — Une morte, répond-elle. Durant le même trajet, Isabelle heurte une borne et manque tomber : elle a buté contre l'inscription qui rappelle la mort de Lassalle. On ne nous ménage pas les présages funestes.

Ainsi Georges d'Aigues, fiancé à Isabelle de Poix, est l'amant de Clarisse Villevert. Clarisse est aussi, ou a été la maîtresse du comte de Foix, père d'Isabelle. Rivalités entre les deux hommes, au sujet de Clarisse; rivalité entre les deux femmes, au sujet de Georges. Dîner dans une clairière hantée, au ululement des chouettes. Énervement d'Isabelle. Énervement de Clarisse, si visible qu'un psychiatre idiot diagnostique la mélancolie anxieuse, avec idées de suicide. Ainsi tout est prêt pour l'explosion.

Tandis que nous voyons le vrai drame se former, on commence à jouer le faux. De celui-ci, selon la règle du jeu, nous ne devons pas avoir le secret. L'héroïne en est madame Aisery. C'est une jeune femme très brillante, qui a pour sigisbée dans la vie comme dans le scénario, le conseiller de l'ambassade française à Berne, M. d'Aubré. A la fin, on trouvera madame Aisery morte dans une chambre. Qui l'aura tuée? Mais dans une autre chambre, on trouvera une seconde morte, une maîtresse d'Aubré, qui sera Clarisse Villevert. Il s'agira d'expliquer ce double meurtre.

M. Henry Bordeaux a montré avec beaucoup d'adresse les deux intrigues : d'une part le scénario officiel, et d'autre part le drame vrai, latent, qui va éclater au milieu de l'autre. Après le dîner, les convives ont vu madame Aisery, qu'on suppose divorcée de son mari et fiancée à Aubré, monter au premier étage pour y recevoir la visite d'une femme inconnue. On entend un coup de revolver, on se précipite et on trouve madame Aisery immobile et comme déguisée en fausse morte. Elle a même eu la candeur d'ôter son fard, oubliant que la

mort ne démaquille pas. Un second coup de revolver. On court au bruit et on trouve Clarisse Villevert pareillement morte. Mais quel art! On s'y tromperait. « De la main crispée le revolver est retombé à côté d'elle. En plus grande comédienne que madame Aisery, elle n'a pas simulé la pâleur. Les joues ont gardé leur fard, et les lèvres leur rouge éclatant. » Deux Japonais, parmi les invités, la comparent à Sada Yacco. Le psychiatre est émerveillé, et il n'hésite pas à diagnostiquer l'imitation la plus parfaite d'un suicide.

Selon la règle du jeu, tout le monde redescend au salon, pour débrouiller l'énigme. Soudain une voix dans l'escalier : « Docteur, docteur, venez vite. » C'est le comte de Foix qui appelle. Clarisse Villevert est bel et bien morte, d'une balle au cœur. Et voilà qu'après avoir pendant tout le livre vitupéré contre ce jeu américain, M. Henry Bordeaux nous y fait jouer à son tour. Car enfin, comment Clarisse est-elle morte? Sur la foi du psychiatre nous croyons d'abord au suicide. Mais voici que nous surprenons une scène terrible entre M. de Foix et Georges d'Aigues. Georges accuse le père de sa fiancée. M. de Foix a-t-il tué celle qui avait été sa maîtresse? Autre hypothèse fausse. Au vrai, c'est Isabelle qui a tué l'actrice, après une scène violente. — C'est bien fort, pensez-vous. On vous dira que tels sont les bienfaits de l'éducation d'aujourd'hui. Après quoi M. de Foix a maquillé le crime et soutenu sa fille, qui risquerait de se trahir. Ce sang-froid est selon M. Henry Bordeaux, l'effet d'une grande naissance, d'une forte tradition et d'un esprit intact, où les erreurs de la vie n'ont pu altérer la fermeté du jugement.

***

Le roman de M. Henry Bordeaux tel que nous venons de le définir, est à la fourche de trois espèces : il est, si l'on veut et du moins par quelques traces, un roman moral et social; il est un drame sentimental; il est enfin on roman à surprises qui se rattache en quelque sorte au drame policier. On remarquera que ces trois espèces ont déjà fleuri dans le roman balzacien, où elles ont donné toutes sortes de croisements.

Or de ces trois formes, l'une, le roman social, est presque

éteinte; M. Bordeaux lui-même en a donné quelques exemples, dont le dernier, *Tuilette*, est l'histoire d'une jeune fille née en 1902. Pour trouver d'autres ouvrages du même groupe, il faut aller jusqu'à M. Victor Margueritte, dont je suis fort éloigné de partager les doctrines, mais qui travaille inlassablement à enseigner par l'image une morale selon ses principes.

Le drame sentimental est une espèce extrêmement importante, qui à certaines époques a envahi tout le domaine du roman. Sans être aujourd'hui particulièrement florissant, il a donné de très belles œuvres, dont nous parlerons à loisir. Enfin, le drame à recherches et à surprises, à coups de théâtre et à crimes, a conquis le droit de cité à la suite du roman d'aventures. Le roman d'aventures, qui a foisonné après la guerre, doit être étudié à part. Mais, puisque l'étude de *Murder Party* nous y a conduit, voici à titre d'échantillon, un exemple de cette variété particulière qui est le roman criminel : c'est le livre de M. de Rienzi, qui, sous ce titre attirant, *Tremblante et nue*, a paru à la Nouvelle Société d'Édition.

C'est dans un certain sens un roman policier. Le professeur Jordan a été assassiné une nuit, comme il se rendait de son hôtel de l'avenue Henri-Martin à une clinique où il était appelé d'urgence. On n'a pas retrouvé le corps. On soupçonne un chauffeur de taxi. Tout Paris parle de l'affaire. Sa veuve, qui veut se porter partie civile, a recours à un avocat, René Commines.

Cette veuve, Nadia Jordan, est une Russe de vingt-deux ans : « C'était sous des cheveux blond cendré absolument lisses, un visage presque enfantin, une petite bouche palpitante, et surtout deux yeux pâles, immenses, frangés de cils sombres. » Aussitôt Commines l'aime et bientôt il en est aimé. — Or il se découvre que Jordan a été étranglé dans sa maison, par son chauffeur, lequel était russe comme Nadia, dont il était l'amant. Nadia, témoin du crime, a aidé le criminel à faire disparaître le corps. Les deux complices sont condamnés à mort. Le chauffeur seul est exécuté.

Le progrès par lequel nous apprenons la part de Nadia dans le crime est tout le livre. Le drame est d'autant plus émouvant qu'il se joue non seulement dans notre esprit, mais dans le cœur du malheureux Commines, à la fin avocat et amant, à

qui la vérité apparaît par coups de théâtre successifs, à l'instruction.

Le crime lui-même est assez banal. Dans la façon dont il est découvert, un trait est assez ingénieux. L'instruction établit la liste des vêtements du professeur. Or tous ces vêtements sont encore accrochés dans sa penderie. Il faut donc qu'il ait été assassiné chez lui, sans quoi on devrait penser qu'il est sorti en chemise. On découvre enfin dans le garage une bonbonne d'acide sulfurique, destiné aux accus. C'est là la partie la plus pittoresque du crime. Nadia et le chauffeur ont fait disparaître le corps de Jordan en le trempant dans la baignoire pleine d'acide sulfurique et chauffé par une rampe à gaz. L'opération dura toute la nuit. Le corps devenait spongieux. « Nous appuyions dessus avec une pincette et un tisonnier. Le tisonnier passait à travers. L'acide bouillonnait au contact du métal. Cela dura des heures. A la fin épuisés, nous eûmes l'idée de placer sur le corps quelques briques... A l'aube, le liquide de la baignoire avait l'aspect d'une eau noirâtre, sur laquelle flottaient des plaques huileuses. Le tisonnier, plongé jusqu'au fond ne rencontrait pas de masse résistante, mais seulement une sorte de pâte épaisse. Vers huit heures du matin le liquide était à peu près homogène. Nous y avons ajouté peu à peu l'eau du robinet et nous avons brassé le tout. Puis nous avons ouvert la bonde... »

Ce système me paraît préférable à celui de Landru, et, somme toute, le livre est de bon conseil. Il est encore rendu agréable par une peinture fine et vraie du Palais. L'appareil de la justice est agréablement décrit. Toutes sortes de notes justes rendent les sciences vivantes. L'exécution du chauffeur est racontée avec une simplicité véridique, et c'est par là que le livre s'achève.

***

Du roman policier à l'histoire policière, il n'y a qu'un pas; et il est assez curieux de voir comment la littérature tend aujourd'hui à la franchir, et à passer de l'imaginaire à l'authentique. L'histoire des crimes fameux est devenue un des chapitres de la littérature. Le récit des grands procès est à la vie

privée ce que le récit des grandes journées est à la politique. On ne voyait guère il y a trente ans de livres de cette sorte. Ils pullulent aujourd'hui, et quelques-uns se font lire avec beaucoup de plaisir. Quelques-uns ont la couleur de l'histoire, et M. Lucas Dubreton a montré dans Lacenaire la dérision, ressemblante pourtant, du romantisme. D'autres ont l'aspect d'énigmes psychologiques ou sociales : tels sont les cas curieux publiés par M. Gide. Tel est encore le curieux petit livre où M. Paul Reboux a proposé une explication de la fameuse affaire La Joncière.

Je cite simplement les livres les plus récents de cette série, M. Pierre Bouchardon, qui s'est fait une renommée de ces ouvrages, a évoqué la tragique aventure de l'abbé Delacollonge, qui fut condamné aux travaux forcés, le 4 mars 1836, par les assises de la Côte-d'Or[1].

Fils de paysans, intelligent, instruit, prêtre sans vocation, solidement charpenté, de haute taille, brun et crépu, l'abbé Delacollonge a été défini en un mot par M. Bouchardon : « Asservi à ses sens, aussi longtemps qu'ils parleraient, il courait aux abîmes, et, dans la profession qu'il avait embrassée, à une telle frénésie on n'apercevait point de remède. » Il était né en 1795, à Bagnols dans le Rhône. Sans attacher trop d'importance aux horoscopes, ni croire que tous les enfants conçus dans des temps terribles naissent sous un signe funeste, on peut regretter de ne pas connaître plus exactement les circonstances et son hérédité. Il ne semble d'ailleurs pas avoir eu d'autres tares que cette violence d'un tempérament solide. A vingt-cinq ans, vicaire à Saint-Pierre de Lyon, il se lie avec une modiste, qu'on nous dit douce, de santé frêle et de visage agréable, Fanny Besson. C'est celle-là qu'il devait tuer quinze ans plus tard.

En 1824, il lui avançait deux mille francs pour qu'elle s'établît à son compte. Puis il avait lui-même une aventure avec une certaine Louise Ripet, tenant débit rue des Templiers, puis avec une certaine Maria l'Alsacienne. Cette fois le scandale fut tel que le maire de Lyon intervint et expédia Maria l'Alsacienne à Strasbourg. Quant au vicaire, on l'envoya sans bruit hors du diocèse. Après de nouveaux scandales, il

1. Pierre Bouchardon, *L'abbé Delacollonge*. Lemerre

fut recueilli par l'évêque de Dijon qui le nomma desservant de Sainte-Marie-la-Blanche, aux portes de Beaune.

La liaison avec Fanny Besson durait toujours. La modiste fit des séjours à Sainte-Marie-la-Blanche en 1833, et en 1834, et non sans qu'il s'élevât des rumeurs. En 1835, elle accoucha à Dijon d'un enfant mort-né. Après quoi elle revint, mais secrètement, cette fois, au presbytère. Les deux malheureux étaient dans une condition désespérée. « Nous serions plus heureux si nous étions morts », dit le prêtre. Il a raconté lui-même ce qui suivit : « Je crois qu'elle me répondit : Oui, si nous mourions ensemble. A ces mots, je m'écriai : Veux-tu que j'essaie si je te ferais bien mal en te serrant? Et tout aussitôt je lui portai les mains au cou. Comme, par un mouvement que je ne peux expliquer, je la pressais plus fort que je ne croyais, elle me fit un signe de douleur. Je la lâchai, mais elle tomba à la renverse. »

C'est après cette mort, sans doute accidentelle, que le drame devient atroce. Le meurtrier, épouvanté, avec un singulier mélange d'affolement et de sang-froid découpe le corps avec une serpe et jette les morceaux dans une mare, où deux paysannes les retrouvent. Le jury le déclare coupable de meurtre sans préméditation, ce qui entraîna la peine des travaux forcés à perpétuité. Le réquisitoire et la défense sont assez troublants. L'horreur du dépeçage entraîna sans doute la condamnation, sans pouvoir la motiver. L'homme n'était probablement pas un assassin, il n'était qu'un monstre.

HENRY BIDOU

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.